



**Mémoire Présentée  
par Gauthier  
MUSENGE  
MWANZA**

**UNIVERSITE  
DE  
KINSHASA**

**Masculinité et comportement sexuel:  
identité et marginalité en milieu  
homosexuel de Kinshasa**

---

**2008-2009**

03 FEV. 2010

14.02.03  
MUS

**UNIVERSITE DE KINSHASA**

14548



Faculté des Sciences Sociales, Administratives et Politiques

**Département de Sociologie et Anthropologie**

**MASCULINITE ET COMPORTEMENT SEXUEL :  
IDENTITE ET MARGINALITE EN MILIEU  
HOMOSEXUEL DE KINSHASA**



Par

**Gauthier MUSENGE MWANZA**

Chef de Travaux

Dissertation présentée et défendue pour  
l'obtention du titre de Diplômé d'Etudes  
Supérieures en Sociologie

Promoteur : Pascal Payanzo Ntsomo, Ph. D.

Co-promoteur 1 : Clément Mwabila Malela  
Professeurs Ordinaires

Co-promoteur 2 : Adélard Nkuanzaka Inzanza  
Professeur

**Année académique 2008 – 2009**

14.02.03  
MUS  
14548

## AVANT-PROPOS

---

L'homosexualité se livre comme le désir ou la pratique de relations sexuelles ou érotiques entre individus humains de même sexe. En parler suppose non seulement qu'on le distingue d'autres faits voisins non identiques comme la pédophilie, le travestissement ou le transsexualisme, mais aussi qu'on assume dès le départ le fait qu'il s'agit bel et bien d'une pratique humaine. Elle tient au fait que dépourvus d'instinct, les hommes satisfont leurs désirs corporels en recourant à la médiation de la pensée, et donc de l'imagination et du langage. Les hommes parlent avec leurs corps, leurs actes sont la mise en œuvre de leurs fantasmes, de leurs choix, de leurs possibilités techniques, intellectuelles, économiques et sociales. L'homosexualité s'inscrit ainsi dans l'horizon de la créativité infinie du désir humain. Mais le fait homosexuel n'est pas donné massivement, en chair et en os. Il doit être reconstitué par l'intelligence qui le pense. Certes, la science aborde fondamentalement l'homosexualité à partir des observations éthologiques. Mais elles ne suffisent pas à expliquer les conduites humaines.

La question du phénomène homosexuel compte moins d'études et de publications scientifiques en République Démocratique du Congo en général, et dans la ville de Kinshasa en particulier. En rapport avec notre dissertation exploratoire à l'épreuve du Diplôme d'Etudes Supérieures en Sociologie, cette réflexion porte dans le cadre de pauvreté et marginalité en milieu urbain. A travers la question d'homosexualité masculine à Kinshasa, les termes de discussion sociologique montrent la convergence autour d'une approche spatiale des problèmes sociaux et des modes de vie, illustrant l'aspect cumulatif des inégalités et interrogeant le principe d'égalité et de mixité des populations. Cette étude conduit à de nouvelles analyses des questions sociales sous l'aspect de la ségrégation, des écarts à une norme d'intégration et du rétablissement du lien social, de la mutation profonde de la société kinoise. L'analyse sociologique apporte sur le phénomène homosexuel masculin à Kinshasa un autre regard que celui de la distance à la norme et de la marginalité. Elle montre que la question ne se réduit pas à un problème social, et plus précisément à une certaine image d'un problème, qui est celle de l'exclusion. Le problème de l'homosexualité masculine n'est en rien le produit naturel de l'ordre des choses mais il est une construction sociale car notre sexualité est le produit de conditions historiques spécifiques mais notre perception des genres est construite plutôt que déterminée biologiquement.

En matière de Sociologie, la scientificité est le but, l'idéal, mais jamais la propriété, et l'on peut dire en ce sens que la conscience du caractère essayiste de cette dissertation est un progrès de valeur scientifique qui a jouit de l'apport des professeurs Pascal Payanzo Ntsomo (promoteur), Clément Mwabila Malela et Adélard Nkuanzaka Inzanza (co-promoteurs). A travers eux, nous témoignons notre gratitude à tous nos formateurs.

L'inspiration de cette étude a été encouragée par Thomas Atenga ; pour ce, notre gratitude va tout droit à tous ceux qui nous ont aidé de quelque manière à mener à bien ce travail : aux différents lecteurs intéressants comme le Chef de Travaux Charles Eyana, Joseph Mpita, à tous nos répondants et aux différents responsables qui nous ont donné l'autorisation pour faire nos enquêtes.

Nous ne pouvons pas omettre ici nos amis : Héritier Mambi, Arsène Mwaka, Jean-Pierre Mpiana de l'Université de Kinshasa et Patrice Bigombe de Yaoundé au Cameroun qui nous ont offert, de manière inattendue, des ouvrages importants relatifs à notre objet d'étude.

Cette recherche a reçu un financement du Conseil pour le Développement de la Recherche en Sciences Sociales en Afrique (CODESRIA, en sigle) dans son programme 2007 de la Petite Subvention aux jeunes chercheurs africains. Que cette institution trouve ma gratitude par le biais de la copie reçue.

Nous remercions particulièrement Thérèse Kabedi Kayembe, notre chère épouse, pour sa serviabilité, son assistance matérielle et morale.

Que les professeurs Noël Obotela Rashidi, Jean Omasombo Tshonda, Bongeli et le feu Kinghombe Wa Kinghombe soient remerciés pour leurs encouragements et contrôle maîtres. Nous pensons aussi au Centre d'Etudes Politiques (CEP, en sigle) qui nous offre un cadre intéressant de travail, favorise l'émulation, octroie une assistance matérielle non négligeable. Nous disons merci à tous ses membres.

Puisse notre effort, s'ajoutant à tant d'autres, faire cesser le scandale de la pauvreté et marginalité fondé sur la disparité sociale, et multiplier les vocations chargées d'amour à la tolérance et cohésion pour le développement.

**Gauthier MUSENGE MWANZA**

## 0. INTRODUCTION

---

### 0. 1. Présentation de l'objet d'étude

L'être humain, alors qu'il semble être le lieu de l'intime et du personnel, constitue le nœud d'interactions entre l'individu et le groupe, la nature et la culture, la contrainte et la liberté. Le marquage social s'y incorpore, façonnant les morphologies et les façons de se mouvoir selon les représentations culturelles et les savoirs de chaque société. Mais, les stéréotypes culturels modelant l'être humain sont spécifiquement et sexuellement ordonnés. Le modelage affecte aussi bien l'être que le corps. Ainsi, le corps de la femme semble plus gracieux, élégant, plaisant, rondelet, dodu, fragile, frêle dans sa robe, etc. que celui de l'homme. Le corps féminin est un attrait en soi pour l'homme. Ses rondeurs gracieuses, ses contours et sa douceur se conjuguent pour éveiller chez l'homme l'admiration et le désir de possession.

Ces faits corroborent la théorie unitaire<sup>1</sup> et celle de l'échelle de Dallas Lynn<sup>2</sup> qui expliquent l'attraction entre homme et femme. Dans sa théorie "but sexuel normal", Sigmund Freud<sup>3</sup>, se fondant sur les injonctions sociales de normalité, justifie l'attraction des sexes opposés par le désir de l'élément mâle de rejoindre l'élément femelle ; pour expliquer l'amour hétérosexuel. Le reste n'est que déviance et inversion, pense-t-il.

Si l'on cherche l'origine populaire de ce désir, on découvre, selon la Bible qu'il a été établi par Dieu, le Créateur. Un des premiers versets des Saintes Ecritures<sup>4</sup> dit : "C'est pourquoi l'homme quittera son père et sa mère, et s'attachera à sa femme, et ils deviendront une seule chair". L'attraction mutuelle entre homme et femme est un facteur d'union pour la création d'un foyer. Elle est censée apporter aux époux une satisfaction totale. Cela participe à la réussite de l'institution sacrée du mariage.

Le corps humain est, en effet, porteur d'une identité sexuée, marquée par les organes sexuels qui font que chacun est biologiquement (sauf cas extrêmement rares d'hermaphrodite) un homme, ou une femme. L'adéquation entre organes sexuels et "genre" (avec tous les débats portés sur cette distinction) est une donnée naturelle mise en jeu par des usages sociaux et culturels, qui dictent la façon de le voir, soigner,

<sup>1</sup> Lire : <http://perso.wanadoo.fr/philosophie/science.htm> Consultation, le 16 mars 2006.

<sup>2</sup> La théorie de l'échelle (Ladder Theory by Dallas Lynn) donne l'explication ultime des relations entre hommes et femmes adultes. Elle se fonde sur des années et années de tests sur le terrain sociologique. Elle a été pour la première fois énoncée en 1994 à Exeter, Californie. Source :

[http://choucrouweb.net/Reportages/ladder\\_theory1.html](http://choucrouweb.net/Reportages/ladder_theory1.html) Consultation, le 29 mars 2006.

<sup>3</sup> S. Freud, *Trois essais sur la théorie sexuelle (Drei Abhandlungen zur Sexualtheorie)*, Paris, Foli, 1987.

<sup>4</sup> Bible, Genèse 2 : 24.

traiter, vêtir ou nourrir, mouvoir, etc. Ce traitement culturel, produit de la socialisation, de l'éducation, de la civilisation, est à tel point intériorisé et incorporé qu'il en devient une "seconde nature". A ce titre, l'on peut dire qu'elle est "naturelle"... Ainsi l'identité sexuelle est le produit d'un processus de sexualité et d'incorporation de principes sexuels.

La différenciation sexuelle trouve aussi son étayage dans ce que la psychanalyse qualifie "avoir le phallus" (avoir la force, être viril et familièrement", "avoir quelque chose dans le pantalon"). Le garçon apprend, en grandissant, que devenir homme suppose qu'il refoule la part féminine qui est en lui, et pour la fille, c'est refouler la part masculine. Le refoulement n'est pas déni de la différenciation sexuelle, mais de son intégration psychique. Il présuppose un éventuel retour du refoulé.

En dépit des actions biologiques et sociales de sexualité, il apparaît ces derniers temps à Kinshasa une amplification d'amitié entre les hommes. Une certaine interprétation de la liberté et les effets de l'acculturation qui tendraient à multiplier les taux des relations amoureuses entre membres du même sexe, de la conduite propre à ceux qu'on nomme homosexuels<sup>5</sup>. Ce concept est entouré souvent d'une certaine mystification, car la culture congolaise traditionnelle n'admet pas des liens amoureux entre deux hommes ou entre deux femmes. Aujourd'hui, certains garçons ne craignent plus de s'identifier publiquement comme homosexuels et n'hésitent pas à témoigner pour la cause publiquement, et devant les médias. On lit actuellement, chaque samedi à partir de 22h00' sur le ruban passant de certaines chaînes de télévision, les communiqués sollicitant un(e) partenaire homosexuel(le) d'un âge donné.

Les rapports sexuels entre les hommes, qui intéressent cette lecture de la vie sociale à Kinshasa, existeraient dans toutes les strates de la société kinoise. On les trouverait parmi les adolescents, les adultes et les personnes âgées ; les riches et les pauvres ; les mariés et les célibataires ; les personnes instruites et les analphabètes ; la majorité sociale et les minorités ; les criminels et les honnêtes gens ; les musiciens et les sportifs ; les mendiants et les hommes d'affaires ; les administratifs et les politiques.

Ce phénomène serait aussi vieux que l'humanité. Dans la Chine ancienne, par exemple, on l'appelait "les amours de la manche coupée", après qu'un empereur ait

<sup>5</sup> Cette lecture n'a pas la prétention d'intégrer un camp idéologique particulier (défenseur ou répressur), mais veut simplement analyser un type de comportement sexuel en pleine effervescence dans notre société jadis acquise presque exclusivement à la cause hétérosexuelle.

coupé la manche de sa robe plutôt que de réveiller son amant endormi dessus. Dans la Grèce antique et dans le Japon médiéval, les guerriers prenaient des adolescents pour amants. Dans plusieurs tribus des indiens d'Amérique du Nord, des hommes habillés et déguisés en femmes ont passé leur vie avec d'autres hommes<sup>6</sup>. Un ouvrage de Didier Godard<sup>7</sup>, recense les illustres personnalités qui, à travers l'histoire, ont apporté des témoignages sur la vie homosexuelle de leur époque. Il cite, notamment, Louis XIII, Richard Cœur de Lion, Frédéric II et Pierre Le Grand. Il découvre que Frédéric II, roi de Prusse, s'était énamouré de son jeune page alors que Mary Stuart fricotait avec une amie de sa sœur. Par contre en Europe de l'ouest, au dix-neuvième siècle, les rapports sexuels entre hommes étaient une offense criminelle, bien qu'aujourd'hui, ils soient plus ou moins acceptés.<sup>8</sup>

Dans certains pays comme l'Afrique du Sud, la Hollande, l'Italie, le Canada..., les rapports sexuels entre hommes sont légalement acceptés et dans d'autres, le cas de Zimbabwe, Belgique, Corée du Nord..., ils sont tolérés. Mais en République Démocratique du Congo, notamment à Kinshasa, ils sont tabous et l'objet de solide répréhension sociale ; bien que les codes civil et pénal congolais soient muets en cette matière. L'homosexualité apparaîtrait alors comme une situation d'anomie ou de déviance sexuelle marquant le refus de se conformer au modèle culturel. Ce phénomène résulterait, d'une part, de l'absence des lois la régissant en République Démocratique du Congo et, d'autre part, de l'inadéquation entre les pratiques homosexuelles masculines et les mœurs kinoises.

## 0. 2. Etat de la question

En République Démocratique du Congo, les études, relatives à la construction sociale de la sexualité, menées par les chercheurs congolais eux-mêmes ne sont pas nombreuses, comparativement à celles qui sont disponibles en Occident. L'une des raisons est que l'univers de la sexualité depuis la christianisation est entouré de tabous, à l'instar de plusieurs autres chercheurs du monde.<sup>9</sup>

<sup>6</sup> *Entre hommes. Prévention du VIH et des IST pour les hommes qui ont des rapports sexuels avec d'autres hommes*, Brighon, International Alliance HIV/AIDS, 2003, p. 6.

<sup>7</sup> D. Godart, *Dictionnaire des chefs d'Etat homosexuels ou bisexuels*, aux Editions H&O, 2005, 268 p.  
Source : <http://www.monchoix.net/lectures-gays/dictionnaire-des-chefs-d-etat-homosexuels-ou-bisexuels-article1007.html> Consultation, le 08 février 2006.

<sup>8</sup> *Entre hommes*, Op. Cit., p. 6.

<sup>9</sup> R. Sabatier, *Sida l'épidémie raciste*, Paris, L'Harmattan/Panos, 1989, p. 8.

Dans la ville de Kinshasa, le plus souvent, la sexualité est pratiquée davantage qu'elle ne se dit ; même à travers le conte lorsqu'elle est abordée, c'est par le biais de métaphores, d'analogies, d'ellipses ou encore de métonymies. A ce niveau, le langage qui entoure la sexualité, surtout quand il veut véhiculer un savoir, ne peut que se deviner, ou se visualiser par le biais des symboles pour ne jamais en préciser la pensée.

En outre, il n'est pas aisé de discourir sur l'homosexualité, surtout dans un contexte social acquis aux valeurs pro-natalistes, comme celui de la ville de Kinshasa enclin à l'hétérosexualité, sans écueils. La notion et la pratique de l'homosexualité sont toujours entachées de beaucoup de convictions issues de multiples orientations psycho-idéologiques.

On parle souvent en mal de l'homosexualité. C'est un sujet qui, dans l'imaginaire populaire, inspire la moquerie. Il devient plutôt synonyme de manque de virilité chez les hommes, de tare, de honte, de maladie mentale, de débauche, voire d'ignominie et d'infamie. On en parle volontiers pour rire, plaisanter et amuser ou alors on l'évoque avec offenses, humiliations et mépris dans des propos tels que : "pédé".

Il est rare que l'on aborde le sujet avec compréhension : il le mériterait pourtant. La moquerie et l'offense constituent donc le lit de l'homophobie. Cela explique pourquoi beaucoup de personnes pratiquent l'homosexualité dans la dissimulation et l'anonymat... Ils développent ainsi des stratégies d'apparence et de normalité ; c'est-à-dire d'hétérosexualité devant leurs proches. Et ceci a pour effet d'induire la division et peut être l'éclatement de leur être qui est l'un des aspects les plus marquants de l'état psychologique et social des homosexuels.

Généralement, l'hétérosexualité est perçue à travers une construction tacite des identités de genre sur la base de tabous et préjugés, de la supposée nature humaine. Elle peut prendre comme prétexte les différences biologiques, les normes religieuses et les valeurs traditionnelles pour attribuer des traits essentiels de personnalité, des capacités et des rôles spécifiques à l'un et l'autre sexe. Elle a été formalisée sur la base des préjugés y relatifs et de la doxa.

Ce sont ces facteurs qui, pris dans leur ensemble, peuvent expliquer le peu d'engouement des chercheurs congolais sur les questions de sexualité, manifesté par le nombre réduit de publications scientifiques. Comme les congolais d'hier et d'aujourd'hui se sont très peu interrogés sur les questions de sexualité, les recherches sur l'homosexualité en République Démocratique du Congo sont rares et peut-être

inexistantes. Nous ne présentons ici qu'un bref aperçu des études étrangères susceptibles de contribuer à l'analyse du phénomène urbain de l'homosexualité masculine à Kinshasa.

Que nous apprend la recherche scientifique sur le développement des orientations et des préférences sexuelles ? A vrai dire, peu de chose ; la plus grande partie de la recherche ayant été concentrée sur l'explication de cas particuliers, considérés problématiques, en particulier l'homosexualité<sup>10</sup>. Et encore, la recherche des causes de l'homosexualité procure, le plus souvent ou davantage, des informations sur les préjugés des chercheurs que sur le phénomène qu'ils étudient.

Pourquoi cette détermination à vouloir trouver les "causes" de l'homosexualité, délaissant à toutes fins pratiques celles de l'hétérosexualité ou de la bisexualité ? Pour répondre à cette question, plusieurs facteurs d'ordre historique et sociologique peuvent être évoqués. Le développement de la science à des fins normatives explique en bonne partie l'insistance accordée, dès la fin du siècle dernier, à la détection, l'explication et le traitement des conduites et des personnes jugées anormales. La création et la médicalisation de l'homosexualité comme entité nosologique remonte presque au milieu du XIX<sup>ème</sup> siècle, alors que la médecine et la psychiatrie tendent à remplacer la religion et la législation dans la définition sociale de la normalité.<sup>11</sup>

Considérant a priori l'homosexualité comme "inversion" de l'instinct normal (l'article précurseur de l'Allemand Westphal sur les "tendances sexuelles contraires" date de 1870), les théoriciens de l'époque et leurs héritiers voudront découvrir ce qui, dans l'anatomie ou dans la genèse familiale du "patient", a pu provoquer son anomalie.

Depuis longtemps criminalisée par l'Etat et rejetée par la religion, l'homosexualité, en devenant une perversion, eut, durant un siècle, le rare privilège d'être combattue à la fois comme maladie, comme crime et comme péché<sup>12</sup>. En fait, ce n'est qu'assez récemment que l'homosexualité a cessé d'être considérée en elle-même comme un problème mental. A la suite d'un référendum tenu en 1973, l'Association

<sup>10</sup> Ce ne sont pas les traités sur les "déviations sexuelles" qui manquent et chaque époque a vu apparaître de nouvelles classifications.

<sup>11</sup> E. Hubert, "L'inversion génitale et la législation", 1892, cité dans C. Courouve, *Vocabulaire de l'homosexualité masculine*, Paris, Payot, 1985, p. 144.

<sup>12</sup> A ce propos, il faut lire H. Buisson-Fenet, *L'Eglise catholique et l'homosexualité masculine en France de 1971 à 2000*, Presses Universitaires de Vincennes, Coll. Culture et Société, 2004.

des psychiatres américains la rayait en effet de la liste des problèmes mentaux<sup>13</sup>. Mais c'est seulement en décembre 1991 que l'Organisation Mondiale de la Santé décidait d'emboîter le pas. Enfin, l'homosexualité constitue toujours une faute pour la majorité des religions pratiquées en Afrique comme en Occident. Une directive du Vatican aux évêques catholiques rappelait, en juillet 1992, "qu'une discrimination sur la base des tendances homosexuelles n'est pas injuste".

Un autre facteur a contribué à ralentir le développement d'études non biaisées de l'orientation (homo)sexuelle: la négation de l'homosexualité dans l'histoire même des peuples et des civilisations. En trafiquant les textes d'origine, en les adaptant de façon à neutraliser leur dimension homo-érotique, quand il ne s'agissait pas du rejet pur et simple de cet héritage, et en dénigrant les sociétés barbares ou primitives ayant donné libre cours à des pratiques ouvertement homosexuelles, nombre d'historiens et d'anthropologues ont participé au tabou entourant l'homosexualité. C'est grâce aux publications de chercheurs tels que Bullough, Boswell, Katz, Dover ou Sergent<sup>14</sup> que la présence et l'apport de l'homosexualité dans la culture et l'histoire ont fait l'objet d'une certaine reconnaissance, sans parti pris moralisateur. Encore faut-il souligner qu'il s'agit là d'un acquis très inégalement réparti parmi les sciences humaines, surtout en pays francophones.

Ce n'est qu'assez récemment que les explications pathologisantes et essentialistes, qui considèrent l'orientation homosexuelle comme un problème objectif et une composante innée, se sont vues questionnées. Percevant plutôt l'orientation sexuelle comme fait subjectif et composante culturelle, les théories dites constructivistes ne se sont en effet développées qu'à partir des années soixante-dix. En rupture avec les théories jusque-là dominantes, l'école du constructivisme montre que l'homosexualité est une création moderne; non pas, évidemment, en tant que comportement, mais en tant que catégorie stigmatisée, en tant que pratique d'une minorité supposément différente de la majorité, en tant que rôle ou étiquette

<sup>13</sup> P. Thuillier, "L'homosexualité devant la psychiatrie", in *La Recherche*, n° 213, Septembre 1989 ; R. Bayer, *Homosexuality and American Psychiatry*, New York, Basic Books, 1981.

<sup>14</sup> V. L. Bullough, *Sexual Variance in Society and History*, Chicago, University of Chicago Press, 1976.

- V. L. Bullough, *Homosexuality, a History*, New York, Meridian Book/New American Library, 1979.

- J. Boswell, *Christianisme, tolérance sociale et homosexualité*, Paris, Gallimard, 1985.

- J. N. Katz, *Gay American History*, New York, Avon/Discus, 1978.

- J. N. Katz, *Gay/Lesbian Almanac*, New York, Harper & Row, 1983.

- K. J. Dover, *Homosexualité grecque*, La pensée sauvage, Genève, 1982.

- B. Sergent, *L'Homosexualité dans la mythologie grecque*, Paris, Payot, 1984.

- B. Sergent, *L'Homosexualité initiatique dans l'Europe ancienne*, Paris, Payot, 1986.

indélébiles<sup>15</sup>. Les essentialistes mettaient l'accent sur le caractère particulier de l'homosexualité et de ses origines; les constructivistes démontreront non seulement l'arbitraire de la stigmatisation de l'homosexualité, mais questionneront son infériorisation comme entité intrinsèquement différente de la "majorité normale". Volontiers déterministes, les théories de type essentialiste adhéraient à la croyance selon laquelle certains ratés de la nature seraient responsables de l'homosexualité. Les constructivistes, quant à eux, refuseront tout déterminisme simpliste, en raison de la pluralité, sinon de l'enchevêtrement des facteurs pouvant expliquer les conduites humaines. Aussi, ils s'attarderont généralement moins à l'étiologie de l'homosexualité, considérée non problématique en elle-même, qu'aux causes de sa marginalisation.<sup>16</sup>

Alors que, du côté essentialiste, on retrouvera les explications hormonales, génétiques ou sociobiologiques, psychanalytiques et physiologiques; on situera du côté constructiviste les théories de l'apprentissage social, la théorie de l'étiquetage et les recherches de type anthropo-sociologique.

Toutefois, les explications essentialistes de la sexualité ont montré leur insuffisance, sinon leur incapacité, à expliquer la diversité humaine sans la hiérarchiser d'après des critères qui n'ont pas grand-chose à voir avec la science. Malgré sa relative nouveauté, l'apport du constructiviste semble d'autant plus utile qu'il combat les lieux communs et confronte les clichés entourant l'homosexualité.

<sup>15</sup> Les recherches se rapportant au courant constructiviste sont entre autres : - S. P. Awondo Awondo, *l'homosexualité dans les représentations sociales camerounaises : esquisse d'une anthropologie a partir des Beti*, Université de Yaoundé I, Yaoundé, 2001. Source : [http://sengai.free.fr/doc\\_et\\_pdf/Awondo.pdf](http://sengai.free.fr/doc_et_pdf/Awondo.pdf)  
- Ch. Gueboguo, *La question homosexuelle en Afrique. Le cas du Cameroun*, Paris, L'Harmattan, Coll. "Etudes Africaines", 2006, 187 p.  
- Ch. Gueboguo, *Pour une lecture revue et corrigée de l'homosexualité dans la pensée doxique africaine : Impacts, dérapages et risques*, Communication présentée à l'Université Catholique d'Afrique Centrale, campus de Nkolbisson, dans le cadre des activités de l'APDHAC-ACTION (branche estudiantine de l'Association pour la Promotion des Droits de l'Homme en Afrique Centrale), le mercredi 18 janvier 2006.  
- Ch. Gueboguo, "L'homosexualité en Afrique : sens et variations d'hier à nos jours", in *Socio-logos*, Numéro 1, [En ligne], mis en ligne le : 1<sup>er</sup> septembre 2006. URL : <http://sociologos.revues.org/document37.html>  
Consultation, le 24 mars 2007.  
- Desk Etats Islamiques I, *Maghreb (Algérie, Egypte, Libye, Maroc, Tunisie) : Homosexualité et prostitution*, in ODR / Analyses Public, Berne-Wabern, Ed. Quellenweg 6, n° 5, Vol 7, 2000, pp. 1-12.  
- M. Le Pape et Cl. Vidal, "Libéralisme et vécus sexuels à Abidjan", in *Cahiers internationaux de Sociologie*, Vol. LXXVI, Paris, CNRS, 1984.  
- P. Bill Stanford, "An ethnography of silences: Race, (homo)sexualities, and a discourse of Africa", in *African studies review*, New Brunswick, NJ, Etats-Unis, vol. 43, n°3, 2000, pp. 39-58.  
- D. Godard, *L'amour philosophique : L'homosexualité masculine au Siècle des Lumières*, (Paris), Ed. H & O, 2005.  
<sup>16</sup> Incidemment, tout un réseau de "gay studies", d'obédiences théoriques diverses, s'est développé aux U.S.A. depuis quelques années, précisément afin de faire contrepoids à la marginalisation séculaire de l'homosexualité comme réalité humaine et comme objet d'études. On consultera notamment à ce sujet : - H. L. Minton, *Gay and Lesbian Studies*, New York, Harrington Park Press, 1992.  
- H. Ablove et alii, *The Lesbian and Gay Studies Reader*, New York/Londres, Routledge, 1993.

Même si les essentialistes prennent pour acquis le fait que toutes les sociétés comportent des individus qui sont soit hétérosexuels, soit homosexuels (les bisexuels, pourtant deux fois plus nombreux, étant généralement ignorés), les constructivistes démontrent que la notion d'homosexuel est un produit socio-historique, qui n'est pas universellement applicable et qui demande à être expliqué. Par ailleurs, les essentialistes considèrent l'attribution d'une "identité homosexuelle" comme allant de soi puisqu'étant simplement la reconnaissance d'une vérité biologique. Les constructivistes, quant à eux, perçoivent l'identité comme la conséquence d'un processus interactif d'étiquetage social et d'auto-identification. Enfin, en refusant de considérer comme naturelle quelque expression de la sexualité que ce soit, les constructivistes déplacent tout le cadre du débat sur la question de l'homosexualité. Au lieu de demander "Pourquoi l'homosexualité ?", les constructivistes reconnaissant la diversité dans la sexualité humaine posent la question: "Pourquoi l'homophobie ?"

La critique de la science générée par de nouvelles façons de penser l'humain, sa conduite et sa sexualité permet de dépoussiérer et de rectifier les idées héritées d'une époque durant laquelle science, religion, politique et morale n'arrivaient pas toujours à se dissocier. Toutefois, beaucoup reste encore à faire et à explorer puisque c'est la définition même de l'homosexualité, donc de l'hétérosexualité, et les finalités de leur compréhension qui sont en train de changer.

Après des siècles de condamnations et de stigmatisations réitérées de l'homosexualité par l'Etat, la religion et la science, une connaissance débarrassée de préjugés ne va pas de soi. On est surpris de constater combien la tâche de comprendre et d'expliquer le désir, qu'il soit homosexuel ou hétérosexuel, reste un défi à relever. La recherche non biaisée par des a priori moraux et pseudo-scientifiques sur l'orientation (homo)sexuelle n'en est qu'à ses débuts. Elle se fait au prix de remises en question s'attaquant aux concepts mêmes qui ont servi à construire l'homosexualité comme désir anormal, comportement marginal et identité déviante. C'est pourquoi il n'est pas exagéré de croire que, malgré leurs déguisements modernes, les explications classiques et singulières de l'homosexualité apparaîtront de plus en plus comme des éléments de mauvaise science-fiction.

La préoccupation de la présente étude n'a jamais fait l'objet, en dépit de nombreux travaux précités, d'une recherche en sociologie avec enquêtes de terrain, et d'autres investigations sur les homosexuels dans les milieux les plus divers de la ville de Kinshasa. C'est cette lacune que ce travail se propose de combler. Il tente d'appréhender les représentations et imaginaires de la sexualité entre hommes. Il y est

aussi question de ressortir de l'homosexualité masculine, les risques et les dérapages pour une société comme la nôtre, qui se veut moderne, mondialisée, mais aussi en termes des libertés et des droits de la personne. Il s'agit d'esquisser un aspect particulier de la sociologie de la sexualité, "l'homosexualité", dans cet espace urbain particulier. Cela, en prenant soin de déconstruire toute la stigmatisation qui entoure cette pratique sociosexuelle.

Le problème de la sexualité soulevé ici peut être étendu à d'autres villes congolaises et africaines, mais Kinshasa est un espace-type où l'on peut facilement observer le phénomène de pauvreté et de marginalité fondée sur une réalité sociosexuelle. Par leur visibilité sociale, les homosexuels masculins passifs sont plus sujets de la disqualification sociale. Ils affectent la société dans son ensemble et portent préjudice à l'harmonie sociale. Pour cette raison, promouvoir la tolérance et l'égalité sociale s'avère d'une importance non négligeable pour notre pays : cette promotion favoriserait la participation collective pour la construction de notre société.

### 0. 3. Problématique de l'étude

Les médias modernes dont revues, livres, films, disques compacts et vidéo disques numériques pornographiques ont internationalisé l'homosexualité en exaltant l'érotisme tonique et flambant de l'Occident, les pratiques amoureuses plus fines et les mœurs les plus dépravées pour l'Afrique. Un certain érotisme a ainsi conquis le monde et la sexualité est devenue un haut lieu d'inventivité humaine où tout concourt au plaisir : masturbation, fellation, sodomie, usage d'objets pour l'érotisme individuel ou collectif, pratiques échangistes et idéologie de la libération de tous les fantasmes possibles. L'Afrique serait, selon Kenmogne (2006), déjà conquise par ce souffle de l'érotisme.<sup>17</sup>

A Kinshasa, c'est avec l'avènement du processus de démocratisation, marquant, entre autres, les libertés individuelles d'expression, de religion et pour certains de choix sexuels, que l'homosexualité serait de plus en plus visible. Cette visibilité des homosexuels masculins serait une revendication identitaire, pour une reconnaissance sociale dans un mode de vie spécifique, du comportement homosexuel. D'où la confusion du genre. L'homosexualité laisse peser sur la société kinoise le risque d'une

---

<sup>17</sup> J. B. Kenmogne, "La dynamique anale de la politique au Cameroun. Pouvoir, société et homosexualité", *Le messager*, Douala (Cameroun), 17 février 2006.

remise en question de l'ordre social phallocratique. La perspective de cette inversion sociale entretiendrait une peur qui alimente l'imaginaire du refoulement.

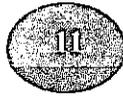
Dans le cadre d'un continuum affectif, il est aujourd'hui certain que les tendances affectives et sexuelles, en particulier l'homosensibilité et l'homosexualité, essaime dans la ville de Kinshasa ; car en discriminant l'homosexualité comme une abomination sans autre explication positive, certains ont déclenché la réaction inverse. La honte s'est muée en fierté. Ainsi, de l'anormal, du caché, du honteux, du malade, en serait passé à la fierté exhibitionniste et au militantisme recruteur. Par rapport aux grandes sensibilité et finesse de ceux qui sont attirés par l'homosexualité, en figeant cette situation, au-delà du contresens individuel, il est en effet possible d'aboutir à un contresens social.

Les attitudes sociales des Kinois ont évolué avec le temps mais certains hommes continuent à avoir des rapports sexuels avec des hommes, en dépit de la réprobation sociale. L'indifférence de certains Kinois et l'hostilité des autres constituent cette double réprobation.

Les sociétés traditionnelles africaines la dénoncent comme étant "non-africain". Pour preuve, Achille Mbembe (2006)<sup>18</sup> affirme que les traditions patriarcales du pouvoir en Afrique sont fondées sur un refoulement originaire : celui de la relation homosexuelle. Bien que dans la pratique cette relation se soit faite sous plusieurs formes, c'est la relation par l'anus qui, ici, est principalement reprouvée et refoulée. En effet, dans l'univers symbolique de maintes sociétés africaines pré-coloniales, l'anus était, contrairement aux fesses des femmes qui ont investi de valeur hautement érotique, perçue d'abord comme une zone de souillure et ensuite comme cause d'aversion. Il représentait le principe même de l'anarchie sexuelle. Symbole par excellence de l'univers de la défécation et des excréments, il était, de tous les organes, le "tout autre" par élection. On sait par ailleurs que dans l'économie symbolique de ces sociétés, le "tout autre", surtout lorsqu'il se confondait avec le "tout intime", représentait également l'une des figures de la puissance occulte. Pour le reste, l'homosexualité exista bel et bien, existe encore et a été souvent, sur le plan politique, l'apanage des puissants. Elle a fonctionné aussi, parfois, comme un rituel de subordination à plus fort que soi et a été présente dans la plupart des liturgies sacrées.

Ajoutons, à ce qui précède, l'existence de l'homosexualité et de créatures à double sexe dans les contes et les mythes... De même, la tombe de Niankhkhnun et

<sup>18</sup> A. Mbembe, "Le potentat sexuel. A propos de la sodomie, de la fellation et autres privautés post-coloniales", in *Le Messager*, Douala (Cameroun), 14 février 2006.



Khnumhotep<sup>19</sup> marque la première trace d'homosexualité en Egypte. En 1964, dans la nécropole de Saqqarah, l'archéologue Ahmed Moussa découvre une série de tombes. Il est alors étonné de trouver une scène unique de deux hommes en train de s'embrasser tendrement : quelque chose qu'il n'avait jamais vu auparavant dans toutes ses fouilles sur les tombes de Saqqarah. C'est la première trace iconographique de la représentation de l'homosexualité masculine en Egypte Antique. Cependant, une controverse existe sur cette tombe, certains pensent que le lien qui existe entre les deux colocataires est tout simplement un lien de parenté, car la construction d'une tombe nécessitait une autorisation royale, et à l'époque l'homosexualité n'était absolument pas acceptée.<sup>20</sup>

A Kinshasa, certains homosexuels masculins ont également des rapports sexuels avec des femmes et nombreux seraient mariés. On ignore le nombre de Kinois qui ont des rapports sexuels avec des hommes. Il est difficile de les dénombrer dans ce milieu où les rapports sexuels sont un tabou, une dépravation de mœurs, un scandale, une entorse, un délit, un acte déviant, un vice... le chiffre mondial se situerait entre 45 et 240 millions d'hommes homosexuels.<sup>21</sup>

Eu égard aux manifestations ou à la visibilité croissante du fait homosexuel masculin à Kinshasa, on peut se demander pourquoi et comment des personnes de même sexe peuvent-elles s'attirer sexuellement, en dépit naturellement, de la différenciation culturelle et de la complémentarité sexuelle. C'est là, semble-t-il, que le bât blesse sévèrement. Car, à travers l'un et l'autre homosexuel, la société kinoise ne peut reconnaître ni l'homme ni la femme qui lui a transmis la vie. Enfin, notre observation porte aussi sur les enjeux de cette dynamique des réseaux sexuels et sociaux dans lesquels certains Kinois vivent, les types de comportements sexuels qui favorisent ou défavorisent la cohésion, l'harmonie et l'intégration sociales.

---

<sup>19</sup> **Khnumhotep et Niānkhkhnum** sont considérés par beaucoup comme le premier couple homosexuel masculin dont on ait gardé la trace. Ils partageaient le titre de *Contrôleur des Manucures* au palais du pharaon Niouserré (V<sup>ème</sup> dynastie) et sont qualifiés de "confidents du roi" dans leur tombe commune. Il a été suggéré qu'il s'agirait de deux frères, peut-être des jumeaux ; mais s'ils sont effectivement parfois figurés accompagnés de leurs femmes et de leurs enfants, leur représentation coïncide parfaitement avec celles de couples hétérosexuels que les spécialistes s'accordent à considérer comme mariés. On retrouve leurs noms combinés en un seul, la référence au dieu potier Khnoum formant le lien entre les deux. Leurs noms, "Khnoum est satisfait" et "Khkhnum est la vie" ainsi reliés peuvent signifier "Unis dans la paix, pour la vie". Source : [http://fr.wikipedia.org/wiki/Khnumhotep\\_et\\_Ni%C3%A2nkhkhnum](http://fr.wikipedia.org/wiki/Khnumhotep_et_Ni%C3%A2nkhkhnum) Consultation, le 28/6/2007

<sup>20</sup> Source: <http://www.monchoix.net/premier-pas/la-tombe-de-niankhkhnum-et-khnumhotep-article630.html> consultation, le 08 février 2006. Lire aussi, [http://www.egyptology.com/niankhkhnum\\_khnumhotep/](http://www.egyptology.com/niankhkhnum_khnumhotep/) et <http://www.osirisnet.net/mastabas/niankh/niankh.htm>

<sup>21</sup> *Entre hommes., Op. Cit., p. 6.*

#### 0. 4. Hypothèses de recherche

Maintenant que le débat est lancé au regard des questions suscitées par notre problématique et que les commentaires sur l'homosexualité foisonnent, il est utile qu'une réflexion de fond éclaire les enjeux de ce qui se passe à Kinshasa en matière d'homosexualité. Ainsi, nous formulons les hypothèses suivantes :

1. Le penchant pour l'homosexualité masculine serait dû aux dérivations motivées soit par l'esprit de conformité (esprit d'ordre ou de stabilité), soit par l'esprit d'innovation (esprit de création ou de renouvellement). En d'autres termes, les mécanismes qui portent à érotiser les homosexuels seraient l'association d'images et de sensations sexuelles, l'admiration ou idéalisation de l'autre, l'expérimentation d'activités sexuelles gratifiantes, le conditionnement par anticipation de ce qui est censé être excitant, la transgression d'interdits perçus comme défis à relever, et le partage vicariant de la jouissance de l'autre. Les activités sexuelles et les attitudes face au sexe seraient facilitées quelque peu aussi par les conditions de vie difficiles actuelles à Kinshasa.
2. Les pratiques qui participent à l'homosexualité masculine dans cette ville seraient notamment la masturbation mutuelle, la fellation, les relations crurales (contre cuisses), la pénétration anale et fessière. Certains actes se pratiqueraient autant par des hommes que des femmes. Mais cette étude ne s'intéresse qu'aux partenaires masculins dont les rapports se produisent par consentement ou par contrainte exercée soit par l'homme du couple, soit par le partenaire influant, notamment le plus âgé.
3. Ces pratiques homosexuelles à Kinshasa rendent compte d'un double enjeu (fâcheux et avantageux) selon que l'on se situe au niveau de la société ou de celui des acteurs homosexuels :
  - La vie des homosexuels masculins portent des conséquences fâcheuses dans la société kinoise. Nous constatons que l'homosexualité masculine crée des singularités, des différences et des divisions sociales menaçant la cohésion sociale. Les homosexuels masculins passifs sont psychosocialement plus visibles. Leurs accoutrements et comportements incitent le mépris, la perte de la dignité humaine, la disqualification sociale, et signifient un réseau relationnel défectueux. Ils ont un statut social dévalué. Leur marginalisation suscite un sentiment d'impuissance, de dépendance et de fatalisme entraînant ainsi la culture de pauvreté. Ceci dénote une exclusion dans le processus urbain. Dans la ville de Kinshasa, l'homosexualité serait

un échec de socialisation dû à l'exclusion, une conséquence de la pauvreté. Une pauvreté relative à l'habitus sexuel,<sup>22</sup> à l'hexis sexuel et à la non-participation réelle ou symbolique à la vie sexuelle collective de Kinshasa. Tenant compte de la réprobation sociale qui gêne l'épanouissement de l'homosexualité masculine dans cette ville, les homosexuels ont développé des stratégies de camouflage de leurs pratiques sexuelles réelles.

- Ce que l'on peut gagner dans cette pratique sexuelle : face à la situation de discrimination et de stigmatisation des homosexuels masculins, il y a formation des associations (Ecurie Biberon et Jeu de six, pour ne citer que ça) qui tentent de défendre leur image à la sanction sociale qui les marginalise. Ces regroupements informels ont pour but de se soutenir et de pouvoir vivre librement leur sexualité.

### 0. 5. Justification du choix du sujet et intérêt de l'étude

A Kinshasa, les thèmes liés à l'homosexualité ne font pas partie des centres d'intérêts actuels des chercheurs. Mal connue et largement marginalisée, en général, dans les sociétés congolaises, l'homosexualité est déniée. Comme argument, on fait notamment appel aux "vides conceptuels"<sup>23</sup> et linguistique constatés au niveau des langues locales. L'homosexualité ne serait pas qualifiable puisqu'on ne peut "sentir quelque chose dont on n'a pas le mot".<sup>24</sup>

Cette étude cherche à mettre en exergue l'existence de l'homosexualité masculine dans la ville de Kinshasa. L'homosexualité dans la capitale congolaise n'est pas un phénomène conjoncturel, mais une réalité observable. Il existe des communautés homosexuelles plus ou moins cohérentes ayant un marché sexuel propre. La problématique de l'homosexualité se pose effectivement dans cet environnement social. Cet essai est une modeste contribution à une mise en lumière de ce phénomène social.

Il n'est un secret pour personne que les homosexuels sont très sensibles au regard de la communauté et de leur environnement proche. Presque partout, constate Mendes-Leite (1991)<sup>25</sup>, leur désir est d'être accepté dans leur différence et, si possible, avec indifférence. Cependant, en raison du fait que cette pratique sexuelle n'est pas

<sup>22</sup> Parce qu'il existe des schèmes générateurs perceptibles de pratiques sexuelles fondés sur l'hétérosexualité.

<sup>23</sup> A. M. Jeay, "Homosexualité et SIDA au Mali...", in *Homosexualités et SIDA, Cahiers Gai-KITSCH-Camp...*, 1991, p. 68.

<sup>24</sup> A. M. Jeay, *Idem*, p. 64.

<sup>25</sup> R. Mendes-Leite, "La culture des sexualités à l'époque du SIDA...", in *Homosexualités et SIDA, Op. Cit.*, 1991, p. 152.



toujours en accord avec “l’imaginaire social et ses mœurs”, la population accepte difficilement les individus ayant une telle orientation sexuelle. Elle est inquiète de la transgression de la coutume et des mœurs, de la dépravation sexuelle, mais aussi de la sodomie.<sup>26</sup>

L’objectif est, en effet, de “décrire, de comprendre et d’expliquer” l’homosexualité à Kinshasa, analyser des parcours des homosexuels masculins. Ils sont interrogés sur les événements clés de leur vie sexuelle et affective, et ceci sans opérer a priori une dichotomie entre hommes d’orientation hétérosexuelle, bisexuelle et homosexuelle. Cette perspective pourra enrichir les données et investiguer, par delà, leurs choix d’objets sexuels et l’unicité de l’histoire de chacun. Cette étude pourrait notamment relever la nature de la tension qui déclenche le désir chez les homosexuels.

La réflexion qui prend corps ici, porte sur la Sociologie de la sexualité dans son aspect de l’homosexualité masculine. De façon précise, l’ambition est aussi d’arriver à saisir cette réalité sociosexuelle, à partir des représentations que les populations ont de ce phénomène à Kinshasa, et l’incidence de leurs provocations quotidiennes. Autrement dit, il s’agit d’interroger l’exercice social de la sexualité entre hommes, en prenant appui sur les perceptions, les imaginaires et les “prolongements oniriques” des individus dans une société urbaine en émergence comme la ville de Kinshasa.<sup>27</sup>

Cette recherche veut montrer l’existence de l’homosexualité dans ladite Kinshasa et les rôles joués par les partenaires dans les rapports sexuels. Il y a des comportements sexuels spécifiques aux genres féminin et masculin. Ce type de comportement spécifique sera désigné sous le terme du genre, défini en fonction du rôle qu’acceptent de jouer les partenaires homosexuels, en dépit de leur caractère phénotypique et du comportement social qui les accompagnent.

Cette dissertation se veut aussi un soubassement général des rapports sociaux à caractère sexuel entre hommes. Elle cherche à montrer les diverses pratiques relevant du sexuel, en les décrivant dans leurs contours des changements. Elle tente de dégager quelques indices d’émergence de ces mutations en essayant d’approcher leurs formes et leurs processus. Leur abord est lié à l’examen des composantes de la socialité : à travers la richesse des gestes sociaux de la vie quotidienne entourant le sexuel et des aspects du détournement des règles sociales.

---

<sup>26</sup> S. Agacinski, *Politique des sexes*, Paris, Seuil, 1998, pp 120-121.

<sup>27</sup> De notre point de vue, la société urbaine de Kinshasa est en émergence sur le plan culturel. Son unité reste à faire. Il faut avoir à l’esprit que cette ville regroupe plusieurs ethnies de la République Démocratique du Congo qui peuvent se revendiquer de cultures spécifiques.

Le choix de cet objet d'étude marque notre vocation et effort de faire cesser le scandale de la pauvreté et de la marginalité fondé sur les disparités sociales, et multiplier ainsi les vocations aux tâches du développement. Ni la conscience ni la raison humaine n'admet qu'à l'époque de grandes réalisations scientifiques et techniques, qu'un nombre important de "concitoyens" souffrent encore de maladies, de l'exclusion et de la dépravation des mœurs. La pratique homosexuelle relève d'une mentalité "contre nature". Or le pays a besoin, pour se développer, d'une mentalité fondée sur le travail productif et hautement rentable.

## 0. 6. Méthodologie de la recherche

### 0. 6. 1. Principes sociologiques d'analyse du phénomène homosexuel masculin à Kinshasa

Il conviendrait d'opposer le sexe, qui est du domaine biologique, à la sexualité qui est du ressort des facteurs sociaux, psychologique et culturels. Le sexe est intégré à différents niveaux organiques (génétique, hormonal, tissulaire, anatomique, physiologique), tandis que les comportements sexuels sont acquis et déterminés par un ensemble de facteurs, dont le milieu socioculturel.

On peut distinguer schématiquement deux façons d'aborder le phénomène homosexuel masculin. La première approche consiste à analyser les causes, les caractéristiques et les conséquences de l'homosexualité masculine, afin de mesurer son ampleur, son évolution et ses principales dimensions économiques et sociales. En ce sens, l'analyse est dite "réaliste" ou "objectiviste" parce qu'elle porte sur les faits mesurables et la morphologie sociale. Cette démarche est bien illustrée par le précepte durkheimien selon lequel *la sociologie doit considérer les faits sociaux comme des choses, c'est-à-dire en eux-mêmes détachés des sujets conscients qui se les représentent.*

La deuxième approche vise à souligner et à étudier la construction sociale de l'identité des homosexuels masculins pour saisir la production sociale symbolique et imaginaire dans la transformation sociale à Kinshasa. Elle considère qu'un problème social de l'homosexualité n'existe pas en soi, mais seulement dans la mesure où il est socialement "fabriqué" comme tel. Cette approche est dite "constructiviste" ou "subjective", parce qu'elle place au premier plan la conception et l'interprétation que les Kinois se feraient des homosexuels masculins. Ce qui apparaît à un moment donné

comme si l'homosexualité masculine ne pose aucun problème à un autre instant, alors que les situations objectives n'ont pas changé.

Dans cette étude, nous avons jugé ces deux approches complémentaires. Les représentations liées au phénomène homosexuel masculin sont d'autant plus efficaces qu'elles correspondent à des transformations objectives et qu'elles s'inscrivent concrètement dans des rapports sociaux des homosexuels et des hétérosexuels kinois. Ainsi, le sentiment d'insécurité créé par l'imaginaire social n'est pas seulement une construction ou une invention du chercheur, mais il correspond au contraire à des situations bien réelles. Il n'y a donc pas, d'un côté, une simple "construction sociale" d'un problème des homosexuels et, de l'autre, "la réalité" du problème social posé par l'homosexualité masculine à Kinshasa.

La question de l'homosexualité masculine peut être appréhendée à travers les relations entre ces deux ordres des faits. Elle est, tout à la fois, une réalité et une construction mentale, sociale, politique et une situation objective. Elle est mise en scène par les médias mais aussi par l'opinion publique. Elle est objet de discours moraux et de débats dans les églises. Elle renvoie aussi à une réalité bien concrète. Autrement dit, elle implique de considérer la question non seulement comme une accumulation de problèmes économiques, sociaux et moraux, mais aussi comme un regard particulier engagé sur cette réalité. Il s'agit de considérer, tout à la fois, que les homosexuels masculins ont des problèmes et qu'ils sont un problème. La question de l'homosexualité masculine renvoie à des mécanismes de ségrégation et à des logiques de stigmatisation.

Ainsi, cette étude envisage trois déterminations : l'orientation sexuelle, le rôle du genre et l'identité sexuelle. L'orientation sexuelle vise l'individu, par rapport au temps (passé, présent, idéal), susceptible d'être associé au désir ou de le déclencher ; en tenant compte des éléments suivants : l'attraction sexuelle, le comportement sexuel, les fantasmes sexuels, la préférence émotionnelle, la préférence sociale, l'identification personnelle et le style de vie homosexuel.

Le rôle sexuel ou le rôle du genre est tout ce qu'un homosexuel dit et fait pour indiquer à lui-même et aux autres, à quel point il est homme, femme ou les deux à la fois. Le comportement conforme au rôle du genre est l'ensemble des attitudes et des comportements que la société kinoise attend de son membre conformément à son sexe biologique.

L'identité sexuelle, identité du genre, identité du rôle sexuel, ou genre auto-attribué est la reconnaissance par l'homosexuel lui-même de sa qualité d'homme ou femme, c'est-à-dire de son degré de masculinité ou de féminité. Cette acceptation procède d'une série d'étapes qui représentent la manifestation progressive de l'homosexuel dans son histoire individuelle plus ou moins longue.

### 0. 6. 2. Méthode de recherche

La sociologie est définie par Raymond Boudon comme étant *“une science qui explique les phénomènes macrosociologiques en procédant par agrégation des comportements individuels”*. Dans *La logique du social* (1979), poursuit-il, *“les phénomènes sociaux auxquels le sociologue s'intéresse sont conçus comme explicables par la structure du système d'interaction à l'intérieur duquel ces phénomènes émergent. L'atome logique de l'analyse sociologique est donc l'acteur individuel”*.<sup>28</sup>

Attendu qu'il s'agit d'une recherche empirique qualitative en sociologie de la sexualité entre les hommes ; dans une perspective de retrouver le général à travers le particulier, nous avons choisi comme point de départ, les pratiques homosexuelles de soixante-douze personnes ; par conséquent, nous avons adopté une méthode qui renvoie strictement aux individus.<sup>29</sup> Cette homosexualité existe en tant que comportement de quelques personnes considérées sur la base individuelle.<sup>30</sup> En effet, *“l'atomisme social est un truisme.”* D'après cette conception, il est évident que le phénomène homosexuel masculin ne s'explique qu'à partir de l'analyse des conduites individuelles. Pour Hayek, *“la seule voie pour comprendre les phénomènes sociaux est de comprendre d'abord les actions individuelles dirigées vers d'autres personnes et guidées par les comportements attendus d'elles”* (en fait, il s'agit d'une formulation proche de celle qu'a utilisé Weber pour définir l'“action sociale”).<sup>31</sup>

Si nous nous référons aux principes selon lesquels les gens deviennent homosexuels en fonction du sens que chacun donne à ces pratiques. Ce sens provient des désirs de chacun avec autrui. C'est dans ce processus d'interaction mis en œuvre par chacun que se construit l'homosexualité. Ainsi, celle-ci est la conséquence des

<sup>28</sup> A. Beitone et alii, *Sciences sociales*, Paris, éd. Dalloz, Coll. Aide-mémoire, 2007, p. 68.

<sup>29</sup> E. Durkheim, *Les règles de la méthode sociologique*, Paris, PUF, 1967, 16<sup>ème</sup> éd., pp. 4-5.

<sup>30</sup> K. Marx, *Œuvres. Economie*, Paris, Tome 1, Gallimard, Coll. Bibliothèque de la Pléiade, 1965, p. 606.

<sup>31</sup> F. A. Hayek cité par A. Giddens, *La constitution de la société*, Paris, Quadrige/PUF, 2005, p. 274, Traduit de l'anglais par Michel Audet.

comportements, des attentes, des aspirations, des motivations, des intérêts de ceux engagés dans les pratiques sexuelles. C'est-à-dire que l'homosexualité est intelligible à partir des actes posés par les acteurs. C'est l'acteur lui-même qui construit la signification de ses pratiques homosexuelles. Donc, c'est la description que l'acteur se fait de l'homosexualité qui constitue en dernière analyse l'objet essentiel de cette recherche.

Le cœur de la sociologie, dit George Homans, est l'étude du comportement individuel et interaction. Pour mieux comprendre des individus, il faut étudier leur histoire sur les "gains-coûts". Ainsi la sociologie ne devra pas se spécialiser en étudiant la conscience, les structures et les institutions sociales, mais plutôt en se référant sur les modèles de renforcement.<sup>32</sup>

Et partant du principe selon lequel : seules les personnes individuelles sont réelles, le collectif ou le système social possédant un caractère abstrait et construit, les éléments constitutifs de l'homosexualité masculine à Kinshasa sont les personnes individuelles qui agissent de manière plus ou moins appropriée, à la lumière de leurs dispositions et de la compréhension qu'elles ont de leur situation.

Après examen de ce qui précède, le phénomène homosexuel masculin relève de l'individualisme méthodologique<sup>33</sup> ; il n'est pas déterminé par des lois, mais relève des comportements qui se veulent rationnels (la rationalité des comportements) et d'autres qui ont des effets qui peuvent être pervers (les effets de composition et les effets pervers). Ainsi, pour analyser et comprendre ce comportement homosexuel masculin, nous nous référons à la Sociologie de Raymond Boudon (1979)<sup>34</sup> qui, par des méthodes strictement individualistes, procède à l'analyse des actes homosexuels masculins d'un, de quelques, ou de nombreux individus séparés et de leurs effets d'agrégation. Cette méthode nous permet de distinguer, non seulement les aspects communs et particuliers des comportements homosexuels masculins dans le contexte

<sup>32</sup> G. Homans, *The human group*, New York, Harcourt, 1951.

<sup>33</sup> Nous caractérisons l'individualisme méthodologique par trois propositions qui postulent que :

1. seuls les individus ont des buts et des intérêts (principe de Popper-Aggasi);
2. le système social, et ses changements, résultent de l'action des individus ;
3. les phénomènes homosexuels sont explicables ultimement dans les termes de théories qui se réfèrent seulement aux individus, à leurs dispositions, croyances, ressources et relations.

La proposition 3 est celle qui caractérise l'individualisme méthodologique au sens strict, puisque les propositions 1 et 2 sont d'ordre ontologique. Par ailleurs, l'individualisme méthodologique est différent de l'individualisme sociologique. Le premier est un paradigme sociologique qui appréhende le phénomène social comme le résultat de l'agrégation des comportements individuels dictés par les motivations. Tandis que le second qui caractérise un état de la réalité sociale, est un terme utilisé pour désigner l'influence croissante de l'individualisme au sein des sociétés modernes.

<sup>34</sup> R. Boudon, *La logique du social*, Hachette, Paris, 1979.

propre de chacun de répondants, mais aussi ceux qui sont hors des canaux communautaires (associations, réseaux...). L'analyse de l'attirance sexuelle de chacun expose les éléments de parcours sociosexuel des répondants.

Passons alors aux trois différentes étapes d'analyse de ce phénomène urbain, c'est-à-dire démontrer l'articulation de cette méthode dans notre objet d'étude.

• **Le primat de l'individu dans l'analyse du phénomène homosexuel masculin à Kinshasa**

L'homosexualité masculine à Kinshasa peut être individualiste au sens moral, au sens sociologique ou au sens méthodologique. Au sens moral, chaque acteur est considéré comme créateur des valeurs liées à l'homosexualité masculine. Au sens sociologique, l'acteur est considéré comme étant autonome, le créateur des pratiques et valeurs homosexuelles masculines. Il est alors indépendant. Au sens méthodologique, l'acteur créateur de valeurs et constructeur des associations ou des réseaux pour l'émergence de l'homosexualité masculine est motivé pour le faire, il a de bonnes raisons pour y croire et pour le réaliser.

L'individualisme méthodologique pose comme principe que l'homosexualité masculine n'est que le fruit collectif des acteurs plus ou moins autonomes et rationnels. Ce qui n'interdit pas de regrouper les acteurs homosexuels masculins en catégories (les actifs et les passifs), mais interdit de dire qu'il existe en Sociologie des lois générales gouvernant les comportements homosexuels masculins, qu'il existe un déterminisme social de l'homosexualité masculine.

En effet, l'homosexualité masculine à Kinshasa serait le résultat des rapports homosexuels individuels dont il faut comprendre le sens. Ceci amène à saisir les aptitudes, les pratiques, les valeurs, les motivations et le degré d'engagement de chacun dans l'homosexualité masculine par rapport à sa position sociale et ses effets dans les relations de ce dernier avec sa famille, le quartier et le réseau homosexuel. Cette perspective indique que l'acteur homosexuel masculin est le point de départ de l'analyse sociologique du phénomène homosexuel masculin à Kinshasa et ses implications sociales.

Deux champs sociaux interagissent dans le comportement homosexuel de l'acteur : d'une part, il y a la famille et le quartier où vit l'acteur ; et d'autre part, le réseau homosexuel où il est intégré. Ainsi, nous avons pris en compte la position, le

rôle et le statut social de l'acteur par rapport à son champ de vie en famille et dans le quartier, d'une part ; et d'autre part dans le réseau homosexuel.

L'homosexualité masculine étant un fait social, nous considérons que les acteurs n'agissent pas dans le vide, mais qu'ils sont insérés dans un contexte social plus contraignant.

L'homosexuel masculin à Kinshasa serait marqué par un double mouvements : d'une part une tendance à son autonomie par rapport à ses multiples appartenances (la famille, le quartier, le réseau des homosexuels), par des modalités de ses liens sociaux qui reposent davantage sur sa liberté individuelle. D'autre part, et à même temps, par une tendance à des crispations identitaires qui se traduisent notamment par le communautarisme et le radicalisme religieux.

Pour comprendre le comportement des homosexuels masculins à Kinshasa, nous allons reconstruire, de manière schématique, un peu à la manière d'une enquête policière (en recoupant et en confrontant les différentes données disponibles sur chacun des acteurs et sur son contexte d'interaction) les raisons qui suffisent à rendre compte de leur comportement. Cette reconstitution sera d'autant plus facile à réaliser que l'on suppose que l'acteur est rationnel.

- **L'intentionnalité et la rationalité du comportement homosexuel masculin à Kinshasa**

L'homosexualité masculine à Kinshasa serait un comportement qui surprend beaucoup de Kinois à cause de sa marginalité par rapport aux mœurs et coutumes sexuelles congolaises. Malgré cette déviance, ce comportement homosexuel répond à une rationalité : les homosexuels masculins ont, sauf exceptions qui peuvent relever de l'homosexualité, toujours de bonnes raisons d'agir comme ils le font. En d'autres termes, le comportement homosexuel de l'acteur est considéré comme rationnel à chaque fois qu'il pourra invoquer de "bonnes raisons" pour justifier son choix sexuel ; en outre, s'il lui permet d'atteindre ses objectifs (satisfaire ses besoins fondamentaux et atteindre son équilibre personnel). Enfin, le comportement homosexuel sera jugé rationnel si l'acteur qui atteint ses objectifs ne le remet pas en question.

Cette rationalité peut prendre plusieurs formes, elle peut être :

- psychologique : faire intervenir les émotions et les passions ;
- économique : faire intervenir l'intérêt et autre utilité matérielle. Cette rationalité tient aussi compte des ressources de l'acteur et des contraintes structurelles qui l'ont amené à opter pour l'homosexualité ;
- axiologique : faire intervenir les valeurs sociales, pour dire morales. Chacun prend sa décision dans un cadre social et culturel donné ; en un temps et lieu donnés, sans pour autant se référer nécessairement aux valeurs morales de la société. Donc, cette rationalité du choix tient compte des valeurs homosexuelles et des valeurs sociales. L'extension du concept de rationalité permet pratiquement de faire entrer dans ce cadre d'analyse, tous les comportements sociaux.

• **L'agrégation des comportements homosexuels individuels : les effets émergents**

Les comportements des homosexuels masculins, en s'agrégeant, produisent des résultats sociaux collectifs voulus et non par les acteurs. Les effets émergents sont le résultat de l'agrégation des comportements homosexuels individuels. Il y a deux formes d'agrégation des comportements homosexuels individuels : l'agrégation simple et l'agrégation complexe.

L'agrégation simple ou effets de composition considère le phénomène d'homosexualité masculine à Kinshasa comme le résultat de l'agrégation des comportements homosexuels individuels : la solidarité entre les acteurs et leurs associations de réseau. Nous avons énuméré, à titre illustratif, le "Jeu de six" dont le siège se trouve à Matonge, dans la commune de Kalamu et l'"Ecurie Biberon" à Bandalungwa.

L'agrégation complexe ou effets pervers résulte du fait que certaines décisions des acteurs peuvent être influencées de telle sorte qu'elles soient désagrégatives, au lieu d'être agrégatives. C'est le cas des concurrences, rivalités, conflits, de l'esprit de domination entre les acteurs-membres. Ainsi, l'addition des intérêts individuels ne conduit pas toujours à l'intérêt collectif visé. Le comportement homosexuel masculin est susceptible d'engendrer des effets pervers, c'est-à-dire non désirés par les acteurs. La liberté des acteurs ne conduit pas nécessairement à leur collaboration : la méfiance et la stratification entre les homosexuels. Leurs actions, au lieu de se combiner, peuvent s'opposer, et ainsi produire les effets qui leur échappent, des effets pervers comme l'homophobie, l'exclusion sociale, le statut social dévalué, la stigmatisation...

Après examen de ce qui précède, dans un processus de subjectivation et désobjectivation de son identité, cette méthode nous amène à comprendre que l'homosexualité constitue une épreuve initiatique : le sujet homosexuel a une histoire singulière, mais cette histoire elle-même a un rapport à un collectif qui est constitué des autres sujets qui sont assujettis par le même processus d'identification homosexuelle... Si chaque homosexuel est assujetti aux processus identiques qui opèrent en référence aux mêmes normes sociales et sexuelles et produisent dans les esprits et dans les corps les mêmes effets, et si par conséquent un homosexuel masculin est inscrit dans un collectif qui le comprend avant même qu'il ne lui appartienne ou qu'il sache ou ne veuille lui appartenir, cela voudra dire aussi que tout geste homosexuel, toute participation, fussent-ils les plus lointains, les plus distants, les plus secrets, à la vie homosexuelle, mettent n'importe quel homosexuel en relation avec tous les autres, et avec toute l'histoire de l'homosexualité. Ce sont des épreuves individuelles qui tissent le lien communautaire.

### **0. 6. 3. Techniques de recherche**

#### **0. 6. 3. 1. Echantillonnage**

Le problème de départ a été avant tout procédural. Comment s'y prendre pour trouver des personnes qui veuillent bien se prêter au jeu de notre questionnaire ? A ce sujet, signalons qu'il n'est pas facile d'éviter des faiblesses dans une enquête sociologique sur les homosexuels masculins à Kinshasa. En effet, toutes les solutions de recrutement d'enquêtés homosexuels masculins présentent des inconvénients. Il importe, néanmoins, de choisir dans l'arsenal des procédés de recrutement celui qui présente le moins d'inconvénients possibles ou, plus précisément, celui dont les inconvénients sont peu dommageables au but que nous nous sommes assigné : saisir la totalité hétérogène de l'homosexualité masculine à partir de la comparaison (externe) des pratiques individuelles.

Atteindre des personnes naturellement disséminées dans l'espace social de Kinshasa nous a posé des problèmes spécifiques. Car il est difficile de faire une enquête sur l'homosexualité masculine, cela d'autant plus que les homosexuels masculins sont à proprement parler "introuvables". Nous avons préféré un recrutement d'un petit nombre d'homosexuels avec questionnement intensif (beaucoup de questions à peu de personnes), sélectionnés à partir de plusieurs "boules de neige". A la fin de chaque entretien, nous avons demandé à notre répondant de nous mettre en

contact avec une personne de sa connaissance qui pourrait accepter de répondre à notre enquête. La plupart ont volontiers répondu à notre attente. Ce type de recrutement n'est pas, comme on s'en doute, sans inconvénient. Car il a entraîné le risque du biais homogame (identité de milieux des personnes interrogées). Mais compte tenu des propriétés mêmes de la sociabilisation, parfois transversale aux divisions sociales, ce biais a pu être écarté par l'usage de l'échantillon occasionnel.

Cette technique de la boule de neige est également pertinente qu'elle raccourcit les délais de contact pour la simple raison que nous sommes introduit par un proche : la confiance de l'enquêté est instaurée, ce qui rend possible la confiance.

L'administration du questionnaire réalisée aux soixante-douze répondants<sup>35</sup> s'est déroulée le plus souvent à la résidence de l'enquêté, parfois dans des endroits neutres, comme le lieu de travail (salon de coiffure, buvette et autres...). Ce questionnaire, du type biographique dont la durée allait de 2h00' à 2h30', a été administré par le chercheur lui-même pendant les quatre semaines du mois de septembre 2008, sans compter les pré-enquêtes (une pré-enquête a servi à la formulation des hypothèses et l'autre pour tester le questionnaire), et transcrit intégralement. L'anonymat a été garanti à chacun. Ce sont des réponses à ce questionnaire qui ont contribué à la rédaction de cette dissertation.

En effet, il n'a pas été question de satisfaire à la contrainte de représentativité en interrogeant un grand nombre de personnes avec un petit nombre des questions fermées, comme les sondages nous y ont désormais habitués. Même les enquêtes institutionnelles de grande envergure, où l'on interroge sur la sexualité des milliers de personnes (parmi lesquelles des homosexuels) de façon aléatoire, butent sur l'obstacle de la représentativité statistique des homosexuels.<sup>36</sup> Si les homosexuels étaient sélectionnés sur un groupement homosexuel, l'enquête serait trop biaisée pour être exploitable en toute généralité. On peut se référer, par exemple, à l'étude de Michel Bon et Antoine d'Arc qui a été faite auprès des abonnés de la revue Arcadie. Les auteurs qui surviennent, de toute évidence, la représentativité de leur échantillon, notent tout de même que : "les imperfections de l'échantillonnage permettront cependant de

<sup>35</sup> Selon Michelat (1975 : 245), "dans le domaine des recherches sur les attitudes, l'expérience montre qu'après une trentaine ou une quarantaine d'entrevues, on a assez de matériel pour arrêter la collecte des données, l'information supplémentaire n'ajoutant pas grand-chose (en matière de diversité). Comme il devient difficile de traiter qualitativement l'information au-delà de 40 ou 50 entrevues en profondeur, la limite pratique de la méthode coïncide de manière optimale avec le point d'exhaustivité de cette problématique". Source : G. Michelat, "Sur l'utilisation de l'entretien non directif en sociologie", in *Revue française de sociologie*, vol. 16, pp. 229-247.

<sup>36</sup> Cf. Br. Lhomond, St. Michael, "Homosexualité/hétérosexualité : les enquêtes sur les comportements sexuels en France et aux USA", in *Journal des anthropologues*, n°82-83, 2000, p. 94.

contester les moyennes que nous avons obtenus. Mais cela est un moindre mal, car ce qui nous importe ici c'est un ordre de grandeur. Dans un domaine aussi méconnu que l'homosexualité, c'est déjà un gros progrès".<sup>37</sup>

Comme le reconnaissent, par ailleurs, les auteurs du Rapport gai, "disons, pour schématiser, (que l'enquête du Rapport gai) est plus représentative du mouvement homosexuel, des militants, que de la population homosexuelle dans son ensemble".<sup>38</sup> Que peuvent bien signifier des chiffres où les femmes y représentent seulement 15 % de l'échantillon ?

Nous pensons qu'il n'est pas déraisonnable de faire le pari qu'il vaut parfois mieux, ou aussi bien, un bon échantillon contrasté à faible effectif auquel on administre un questionnement intensif qu'un échantillon représentatif biaisé à fort effectif au questionnement extensif.

Les quelques quartiers de la ville de Kinshasa pour l'essentiel, les milieux des homosexuels masculins observés ont donc été l'ossature des notre appareil de diffusion. D'où l'image "en grappe" des réponses reçues, qui ressort de la répartition géographique et stratifiée<sup>39</sup>. Est-il possible d'explorer ? Non pour ce qui concerne la quantification des résultats. Oui, à une réserve près, pour ce qui a trait aux corrélations de rang, à la hiérarchie, aux classements ordinaires. Le sens d'un chiffre réside dans sa capacité à créer la confiance que nous pouvons avoir en lui. Les chiffres ne sont "réalistes" qu'à partir du moment où ils ont été convenablement construits.

Par ailleurs, si les enquêtes sont généralisatrices, les chiffres d'homosexuels y sont toujours tellement réduits que la signification statistique y est toujours très limitée. Comme le notent, par exemple, Brigitte Lhomond et Hugues Lagrange : "parmi les jeunes de 15-18 ans, les garçons qui ont des pratiques pénétratives avec des personnes de même sexe [...] forment des groupes qui échappent par leur petitesse à la représentation statistique dans la quasi-totalité des protocoles d'enquête, y compris celui-ci. Ceux qui ont eu des rapports sexuels exclusivement avec des personnes de

<sup>37</sup> M. Bon et A. d'Arc, *Rapport sur l'homosexualité de l'homme*, Paris, Ed. Universitaires, 1974, p. 25.

<sup>38</sup> J. Cavailhès, P. Dutey Bach-Ignasse, *Rapport gai. Enquête sur les modes de vie homosexuels*, Paris, Persona, 1984, p. 254.

<sup>39</sup> "Si l'objet de la recherche porte sur une expérience vécue [...], on essaie de produire le contraste de façon semblable, mais en tenant compte du fait que toutes les informatrices ont eu par ailleurs cette expérience commune". Source : Al. Pires, *Echantillonnage et recherche qualitative : essai théorique et méthodologique*, Université d'Ottawa, Un document produit en version numérique par Jean-Marie Tremblay, bénévole,

Professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi. Site web pédagogique : <http://www.uqac.ca/jmt-sociologie/> Consultation, le 11 juin 2009.

même sexe sont un à deux pour mille.’’<sup>40</sup> En outre, les différences de résultats dans les enquêtes françaises et américaines en population générale sont tellement importantes qu’elles paraissent ressortir moins à des différences culturelles qu’à des artefacts dus à la petitesse de l’échantillon.<sup>41</sup>

Un échantillon réellement représentatif de la population homosexuelle masculine à Kinshasa serait tellement coûteux à produire (il faudrait interroger dans la population générale des milliers de personnes pour arriver à constituer un effectif d’homosexuels suffisant pour être représentatif) qu’on se demande bien si les chercheurs pourront jamais en disposer un jour.

Il faut donc procéder autrement que par échantillon représentatif. Cette option est d’autant plus justifiée dès lors que l’étude s’intéresse non pas aux distributions mais à l’analyse des problématiques des homosexuels par reconstitution des séquences sexuelles vécues par eux, leur langage, etc. L’analyse qualitative a moins besoin d’un échantillon représentatif que d’un échantillon contrasté “significatif” à partir duquel il devient possible de travailler.<sup>42</sup>

L’avantage de cette étude qualitative est qu’elle permet d’avoir une approche précise des itinéraires individuels et des récits, qu’il autorise de repérage des régularités tout en interdisant l’ivresse d’une montée indue en généralité. L’inconvénient de l’approche qualitative est qu’elle ne permet d’établir que des qualifications moins précises du type “fréquent”, “non fréquent”, “typique” ou “non typique”, ce qui ne manquera pas d’irriter ceux qui, parmi les sociologues, subordonnent la démarche scientifique à la production de chiffres. Nous faisons le pari que la qualité des matériaux recueillis est à même de calmer les ardeurs critiques des sociologues qui ne voient la sociologie qu’au travers de la lorgnette des tableaux statistiques aux chiffres rassurants, tout en laissant de côté les paroles des acteurs pas facilement réductibles à des réponses bifaciales “oui” ou “non”, compatibles dans les tableaux synoptiques.

<sup>40</sup> Br. Lhomond et H. Lagrange (sous dir.), *L’entrée dans la sexualité. Les comportements des jeunes dans le contexte du sida*, Paris, La Découverte, 1997, p. 12.

<sup>41</sup> Pour les détails des chiffres, cf. Br. Lhomond et St. Michael, “Homosexualité/hétérosexualité : enquêtes sur les comportements sexuels en France et aux USA”, *Art. cité*, p. 98-99.

<sup>42</sup> Sur la question de l’échantillon contrasté, cf. N. Heinich, *L’épreuve de la grandeur. Prix littéraires et reconnaissance*, Paris, La Découverte, p. 32 ; lire aussi : N. Heinich, *Etre écrivain. Création et identité*, Paris, La Découverte, 2000, p. 15.

### 0. 6. 3. 2. Techniques de collecte des données

Nous ignorons le nombre exact d'homosexuels masculins à Kinshasa. Il est difficile d'effectuer des recherches scientifiques dans un milieu où les rapports sexuels entre hommes sont un tabou, une dépravation de mœurs, un scandale, une entorse, un acte déviant. Pour récolter les données, nous nous sommes servis de cinq techniques. Il s'agit de :

- **L'observation directe libre** : cette technique nous a facilité une perception morphologique des homosexuels masculins, écologique de leur milieu de vie et de leur rencontre. Aux heures nocturnes, nous avons visité les boîtes de nuit comme celle de 3615 au boulevard du 30 juin à Gombe, une autre au quartier Bon-Marché dans la commune de Barumbu et une autre encore à Limeté dont nous préférons taire l'adresse à cause du caractère spectaculaire de rencontres, aussi pour respecter les recommandations de notre hôte. Et aux heures diurnes, nous étions au bar Cirkouf, sur l'avenue de la Justice, et à Savana-bar (en diagonal de l'ambassade des Etats Unis d'Amérique) dans la commune de la Gombe. Tout en faisant appel à notre intuition d'enquêteur, nous avons obtenu les faits qui nous intéressent grâce à notre expérience de chercheur. Ce qui nous avait permis premièrement d'émettre nos hypothèses, et deuxièmement de décrire la physionomie des homosexuels masculins actifs à l'encontre des passifs et leur milieu de vie.

- Pour recueillir plus d'information, sur les pratiques et associations des homosexuels masculins, nous avons recouru à **l'interview avec trois répondants clés**, choisis, pour leur disponibilité et point de vue spécifique, avec un échantillon occasionnel. Ce qui a permis une conversation en profondeur. Les trois répondants clés, étant présidents des associations respectives des homosexuels masculins, ils sont pour nous ceux qui "connaissent" mieux ce phénomène à Kinshasa, mais sans pour autant être nécessairement représentatifs de la population. L'un habite la commune de Ndjili, un autre est à Kalamu, et le troisième à Bandalungwa. Cette technique d'interview avec des répondants clés répond au besoin d'identifier un large éventail de points de vue (par opposition aux interviews utilisées pour des enquêtes par sondage).

- **Le questionnaire administré et complété par l'auteur lui-même** auprès de soixante-douze homosexuels masculins choisis, certains par boule de neige et d'autres occasionnellement, dans certains "quartiers" (structures sociologiques) urbains de Kinshasa choisis en fonction de leur visibilité fréquente. Il s'agit des communes suivantes : Bandalungwa, Barumbu, Kalamu, Kasavubu, Lemba, Limeté et Matete.

Cette technique nous a permis de saisir leurs opinions sur les pratiques homosexuelles et leur vie sociale dans les différentes sociétés de Kinshasa. Les homosexuels masculins de Kinshasa ne constituent pas un groupe homogène de par leurs caractéristiques sociodémographiques ou encore leurs modes de vie ; un questionnaire de type biographique nous a servi d'outil adéquat pour comprendre l'attraction homosexuelle des répondants, le parcours sociosexuel de chacun et la diversité des vies sexuelles des répondants.

Nous avons naturalisé le plus possible la situation du questionnaire en le rapprochant au maximum d'une simple conversation. La naturalisation du dispositif de prélèvement de l'information est aux antipodes de l'administration de questionnaire où, précisément, le dit questionnaire occupe une place tout à fait fondamentale dans l'interaction. Au cours de notre enquête, nous n'avons eu de cesse de tenter de faire disparaître au maximum notre guide de questions, afin de purifier l'interaction où ne devaient subsister que deux sujets, l'enquêteur et l'enquêté. La naturalisation d'un questionnaire sociologique permet ainsi de faire émerger une parole parfois inédite. On voit donc que la double exigence de proximité (par l'entretien compréhensif et de littéralité en s'en tenant aux mots des acteurs) a permis de mettre au jour des informations qu'il est plus difficile de collecter dans les enquêtes faites par questionnaire à distance, lesquelles privilégient les lettrés, les personnes les plus cultivées car accoutumées à prendre la plume.

- **L'interview structurée** auprès des personnes-ressource qui sont des officiels. Le cas du Directeur du Centre Pénitentiaire et de Rééducation de Makala qui nous a confié son collaborateur, de sept bourgmestres et treize chefs de quartiers des communes précitées en vue de recueillir des informations sur les manifestations et les réclamations des homosexuels masculins auprès des services publics de l'Etat. Le choix de ces personnes-ressources s'est fait par échantillon intentionnel, tenant compte de la fréquence de la visibilité des homosexuels masculins.

- **L'interview structurée** auprès de soixante Kinois supposé hétérosexuels, avec un échantillon intentionnel, nous a permis de saisir leurs attitudes sur les homosexuels masculins à Kinshasa. L'échantillon a tenu compte de différentes catégories sociales et de la différenciation sexuelle en vue de recueillir les opinions les plus diversifiées. Il s'agit de dix-sept étudiants (huit filles et neuf garçons), neuf pasteurs de différentes églises (deux catholiques, deux protestants, un kimbanguiste et quatre indépendants), vingt-six chrétiens et un garçon qui se dit athée, deux assistants et cinq chefs de travaux de l'Université de Kinshasa.

- **La technique documentaire** : ici, nous avons consulté des ouvrages, des articles publiés et inédits, et téléchargé des textes dans les sites web grâce à l'Internet. Ces documents nous ont servi de compléments indispensables à l'observation directe et pour soutenir le cadre théorique de notre étude.

## **0. 7. Structure du travail**

Hormis l'introduction et la conclusion, cette dissertation commence par exposer l'approche théorique et conceptuelle se rapportant à notre objet d'étude. En marge d'une construction théorique de l'homosexualité en République Démocratique du Congo en général et dans la ville de Kinshasa en particulier, le second chapitre est une étude de base sur les hommes qui ont des rapports sexuels avec des hommes : il décrit les aspects suivant : pourquoi et comment certains hommes de Kinshasa ont-ils des rapports sexuels avec des hommes, il aborde des questions d'ordre social et personnel. Ce qui nous a permis de parler les facteurs explicatifs de l'homosexualité masculine à Kinshasa. L'avant-dernier chapitre fait une mise en scène de l'homosexualité masculine à Kinshasa dans une construction sociale d'une culture ; c'est-à-dire nous mettons en exergue l'ensemble des valeurs, de pratiques et de coutumes de socialité et d'identité entre les membres pour construire une mémoire collective. Enfin, le dernier chapitre tente de dégager une sociologie de l'homosexualité masculine à Kinshasa à partir des représentations sociales des Kinois. Ce qui a amené à répondre aux questions : qu'est-ce que l'homosexualité dans les représentations sociales à Kinshasa ? Quelle est la matrice de ces imaginaires ?

## Chap. I. CADRE THEORIQUE ET CONCEPTUEL

### I. 1. Définition des concepts

En Sociologie, si l'on veut aborder sans a priori passionnel ou philosophique des concepts donnés, il convient de "se méfier du piège des mots", comme le dit Oraison.<sup>43</sup> Bien avant lui, Durkheim<sup>44</sup> met aussi le chercheur en garde, contre l'ambiguïté des mots de la langue usuelle, ainsi que des concepts véhiculés à travers eux. Il souligne le danger qu'il y aurait pour le savant de les employer tels qu'il les reçoit de l'usage commun, sans leur faire subir d'autre élaboration : le chercheur s'exposerait alors aux plus graves confusions.

Avant d'aborder la question homosexuelle, il convient donc de distinguer le contenu de ce concept de sa perception commune, mieux, de circonscrire le champ de la vision sémantique que nous nous proposons d'utiliser tout au long de ce travail. Pour ce faire, il est important de procéder d'abord par l'explication de quelques termes centraux qui gravitent autour du concept de l'homosexualité, avant d'aborder le concept en lui-même. Or, Durkheim précise qu'on "n'explique qu'en comparant".<sup>45</sup> Il s'agira donc de comparer les diverses approches conceptuelles liées à l'homosexualité pour nous permettre d'élaborer petit à petit une définition qui servira de rampe dans ce travail. Commençons par le concept Marginalité.

**I. 1. 1. Marginalité** : c'est une situation de groupes d'individus qui sont à l'écart des normes de la société. Cette situation peut conduire à l'émergence d'une sous-culture.<sup>46</sup>

Pour nous, la marginalité est moins un état qu'un processus et entraîne la plupart du temps un affaiblissement, voire une rupture des liens sociaux. Les liens sociaux ont deux fondements communs : ils apportent la protection et la reconnaissance à l'existence de la vie sociale et constituent le tissu social.

Si notre vision de la "marginalité" s'inscrit dans la tradition de la solidarité organique qui est jugée dans ce cas menacée par la montée de l'homophobie, la notion de la marginalité désigne alors non pas le phénomène d'affaiblissement des liens sociaux mais plutôt "une survivance visible et honteuse d'une population maintenue en marge des usages, mœurs, tradition dans les pratiques sexuelles habituelles".

<sup>43</sup> M. Oraison, *La question homosexuelle*, Paris, Seuil, 1975, p. 21.

<sup>44</sup> E. Durkheim, *Le suicide*, Paris, Quadrige/PUF, 9<sup>ème</sup> tirage, 1930, p. 1.

<sup>45</sup> E. Durkheim, *Ibidem*.

<sup>46</sup> Y. Alpe et alii, *Lexique de sociologie*, Paris, Ed. Dalloz, 2005.

Si nous pouvons tenter de comprendre le processus de la marginalité à partir des ruptures et analyser les trajectoires, l'homosexualité masculine constitue l'ombre portée de dysfonctionnement de la société kinoise ; elle résulte d'un travail de décomposition, de désocialisation et du processus de désagrégation.

Le concept de "marginalité" représente une manière particulière de définir et de reconnaître ce phénomène d'homosexualité comme un problème social ainsi que les catégories de population correspondantes. Elle indique une faille dans le tissu social.

La notion d'homosexualité est aujourd'hui au cœur du débat social du fait de la prise de conscience collective du risque d'isolement social et touche profondément la structure identitaire des homosexuels. Elle met au centre le statut occupé et la position de l'homosexuel masculin dans la hiérarchie sociale, en même temps que les effets identitaires des logiques de désignation et d'étiquetage.

Tentons d'identifier trois phases du processus de marginalité sociale : la fragilité, la dépendance et la rupture. Une phase peut faire basculer dans une autre jusqu'à des situations de plus en plus désocialisante. L'enchaînement des trois phases n'est pas systématique.

**La fragilité** : cette phase correspond au temps d'apprentissage de la disqualification sociale, l'installation du sentiment d'échec, vécue comme un renoncement à un vrai statut social et la perte progressive de la dignité. Les effets de la marginalité entraînent un affaiblissement de la vie sociale et une perte des repères. L'homosexuel entre alors dans une crise d'identité accompagnée d'un statut social infériorisé, dans une société où l'hétérosexualité reste le mode privilégié de l'expression sexuelle. L'identité négative est progressivement intégrée dans la conscience sociale. L'identité se constitue alors en marge des normes sociales générales. L'homosexuel développe alors des stratégies de distanciation vis-à-vis de ses compagnons.

**La dépendance** : ici, comme la situation perdure, la personnalité se transforme et le statut reste socialement dévalorisé. L'homosexuel devient de plus en plus dépendant de ses pairs.

A cette phase, l'homosexuel trouve une justification dans l'attachement à ses pairs et met en œuvre des stratégies de séduction ou d'appropriation de la relation sécuritaire.

Dans ce processus d'assistance revendiquée, il y a une dépendance très forte aux associations des pairs, une forte revendication se manifeste avec l'émergence de conflits dans les rapports avec les homophobes. Un cycle de modification dans la personnalité intervient du fait de cette notion des modifications du système de représentations par lequel l'homosexuel prend conscience de lui-même et des autres.

**La rupture :** l'homosexuel a atteint la phase de marginalité conjurée, où la volonté d'intégration à ses pairs est encore présente ou organisée, avec une attitude d'adaptation à la nouvelle condition vécue et de résistance symbolique à la stigmatisation.

L'intéressé est stigmatisé. Il pose des actes de réflexes pour sa survie, pour satisfaire aux besoins vitaux ; il vit dans un climat de violence, en rupture avec le milieu familial. Il monte des stratégies de contournement ou de défense et de fatalisme.

Dans ce cas, nous ne voyons pas le déterminisme entre l'origine sociale et le processus de marginalisation, parce que l'homosexuel est dans une fuite en avant, dans l'incapacité de trouver un équilibre de vie, d'accepter l'hétérosexualité. Dans cette phase, l'homosexuel construit des normes propres, en compensation.

Donc, cette manière d'aborder la marginalité est essentiellement centrée sur les destins individuels, c'est-à-dire l'aspect le plus intéressant de cette approche est la dimension de l'histoire individuelle et du récit. Nous insistons sur le fait que ce processus de marginalité peut arriver à tout le monde. La marginalité ici est un processus purement individuel et il n'y a pas de marquage social préalable. Cette approche montre aussi que la perte du lien social entrave plus le lien identitaire.

### I. 1. 2. Masculinité et autres genres

C'est vers les années 1970 que l'on a vu naître les travaux sur la masculinité, une remise en question sur l'identité de l'homme. A cette époque, les chercheurs ont compris que l'"homme" est un problème à résoudre et non une donnée. Les théoriciens américains des sciences humaines se sont posés des questions sur le rôle idéal masculin, source d'aliénation pour les hommes et de mésententes avec les femmes.<sup>47</sup>

<sup>47</sup> E. Badinter, *XY De l'identité masculine*, Paris, Ed. Odile Jacob, 1992, p. 16.

L'ordre de la nature exhibe la différence des sexes. Aussitôt l'enfant né, aussitôt le sexe assigné. Et si un doute demeure, la génétique palliera l'anatomie défailante. Notre langage quotidien trahit nos doutes, voire notre inquiétude, en parlant de la masculinité comme d'un objectif et d'un devoir. Etre un homme se dit plus volontiers à l'impératif qu'à l'indicatif. L'ordre si souvent entendu : "sois un homme" implique que cela ne va pas de soi et que la virilité n'est peut-être pas si naturelle qu'on veut bien dire. A tout le moins, l'exhortation signifie que la détention d'organe sexuel particulier ne suffit pas à circonscrire le mâle humain. Etre un homme implique un travail, un effort qui ne semble pas être exigé de la femme. Il est plus rare d'entendre : "Sois une femme", comme un rappel à l'ordre.

Sans certainement en être pleinement conscients, nous faisons comme si la féminité était naturelle, donc inéluctable, alors que la masculinité devrait s'acquérir et se payer cher. L'homme lui-même et ceux qui l'entourent sont si peu sûrs de son identité sexuelle, qu'on exige des preuves de sa virilité. "Prouve que tu es homme", tel est le défi permanent auquel est confronté un être masculin.

En outre, les définitions du comportement sexuel reflètent souvent les définitions de l'identité sexuelle et du genre (les rôles sociaux que les hommes et les femmes sont censés jouer). Les rôles sociaux varient d'une société à l'autre et ne sont pas toujours définis par le sexe physique d'un individu. Chaque personne ayant un pénis ne se considère pas nécessairement (ou n'est pas considérée par d'autres) comme un homme.

Ne traite-t-on pas les homosexuels d'efféminés ? Cela dit, peut-on affirmer que tous les hommes ayant l'air efféminé (qu'ils soient homosexuels ou non) ou toutes les femmes ayant l'air virile (qu'elles soient lesbiennes ou non) sont des homosexuels ? Il se pose ici la question de l'identité de genre. Il n'existe pas de frontière stricte, inébranlable ou hermétique entre les genres masculin et féminin. Le genre est une construction culturelle, contrairement à l'identité sexuée : fille/garçon... Des chercheurs d'études gays et lesbiennes, un mouvement intitulé le "mouvement queer", interrogent ces questions de genre. Ils participent à la déconstruction des stéréotypes, des représentations toutes faites qui fondent les préjugés et les tabous sociaux... Ces stéréotypes peuvent influencer fatalement les individus, et particulièrement les homosexuels qui pensent, faute d'autre choix, devoir se comporter selon l'image attendu d'eux et véhiculé par les médias. D'autres souffrent de ces caricatures et sont plongés dans l'entre-deux. D'autres encore rejettent en bloc

l'ensemble. Et une nouvelle fracture peut s'opérer entre homosexuels aux idées et comportements différents.

La société "contrôle" les rôles, les comportements, les affects masculins, féminins mais aussi la manière d'être des homosexuel(le)s. Même si cela est sans fondement, nul n'échappe à cette reproduction des vieux schémas classiques établis et encore largement véhiculés par les mœurs et coutume, le système scolaire... Beaucoup de stéréotypes et de préjugés prennent corps dans les confusions suivantes : homosexualité = inversion ; homosexualité = travestis ; homosexualité = vouloir changer de sexe (autrement dit "transgenre"). Selon des théories qui appellent cela l'inversion, il apparaîtrait que des hommes attirés par d'autres hommes ne peuvent nécessairement être que "comme des femmes" et adopter leurs manières, gestes et attitudes. Et inversement que les lesbiennes se passeraient pour des hommes. Une confusion qui tient aux grands préjugés culturels opposant le masculin (viril, froid, distant, dur, agressif, actif, peu démonstratif, négligé...) au féminin (affectueux, séduisant, doux, communicatif, sentimental, intuitif, coquet, peu rationnel...). Une vision binaire du monde de plus réductrice et fautive, qui sert malheureusement encore de base à l'éducation de petits garçons et de petites filles. Faut-il encore que tout homme et toute femme épouse également les rôles et fonctions que la société assigne à chaque sexe ? La tendance est au net changement. Beaucoup de personnes réfutent ces schémas et ne s'y plient plus, indépendamment de leur orientation sexuelle. Ils revendiquent le choix d'adopter des comportements "réservés à l'autre sexe"... ce qui dès lors défait la notion d'inversion. Tout cela ne correspondant nullement au fait homosexuel "pur".

**La masculinité** : est, pour nous, le rôle et statut sociaux associés aux garçons et aux hommes ; c'est un phénomène essentiellement culturel. Certaines caractéristiques de la masculinité, tel le désir de prendre des risques, semblent communes à travers le monde, alors d'autres peuvent varier. Par exemple, dans certaines sociétés traditionnelles congolaises, un jeune homme qui serait efféminé mais ayant une femme et un enfant est considéré plus masculin qu'un homme âgé et agressif, célibataire et sans enfant. La préférence pour le rôle passif dans les rapports sexuels est souvent associée à un degré de féminité tel que s'habiller en femme, avoir un discours et des manières semblables aux femmes, bien qu'il ne faille pas prendre pour acquis que tous les hommes efféminés préfèrent être pénétrés. Certains hommes prennent des hormones pour avoir des seins. D'autres subissent des opérations pour enlever les testicules et le pénis, construire un vagin, ôter la pomme d'Adam et élargir les hanches

pour devenir femmes. Ces personnes peuvent se décrire comme des travestis (porter des vêtements de femmes) ou des transsexuels (subir un ou plusieurs changements corporels). Dans d'autres langues, on trouve les mots suivants : yan daudu dans le nord du Nigeria, travesti en Amérique du Sud, bencong en Indonésie, fa'afafine dans les îles du Pacifique et hijra (aussi connu sous le terme ali ou eunuque) en Asie du Sud.<sup>48</sup> Si ces termes impliquent un certain degré de féminité, certains individus rejettent à la fois la masculinité et la féminité et se nomment des "non-hommes". Ils appartiennent au troisième sexe.

Ces catégories sont souples et ne sont pas seulement déterminées par des critères physiques ou biologiques. Elles sont incluses dans le terme "transgenre" qui regroupe beaucoup d'identités et de comportements dépassant les normes des genres. En d'autres termes, dans cette étude, beaucoup d'individus que l'on décrit comme des hommes ne se sentent pas comme tels et ne sont pas perçus comme des hommes par leurs partenaires sexuels ou par la société dans laquelle ils vivent. Il est important de reconnaître et de respecter les différentes identités.

### L 1. 3. Du concept Genre

La notion de genre a émergé à la fin des années 1960 dans les travaux féministes et se distingue de la notion de sexe. A la notion de genre, s'associent les attributs psychologiques, les activités, les rôles et les statuts sociaux culturellement assignés à chacune des catégories de sexe. Ils constituent un système de croyances dont le principe d'une détermination biologique est le pivot. Le genre est censé traduire le sexe, il est une construction sociale du masculin et du féminin. La définition des rôles masculins et féminins est une des structures les plus fondamentales de toutes les sociétés. La bipartition du genre doit se calquer sur la bipartition du sexe qui, elle-même, se réalise sous forme normale et normée dans l'hétérosexualité. L'homosexualité aurait, selon cette hypothèse, un mauvais genre. Le sexe, et donc le genre, servirait de premier organisateur de notre perception d'autrui.<sup>49</sup>

Les hommes et les femmes sont constitués comme des groupes "naturels", leur attraction réciproque est donc une loi "naturelle". Or, a priori, les homosexuels dérogent à cette loi. Mais si on leur applique les mécanismes de l'inversion, possédant des traits qui sont l'apanage de l'autre sexe, ils réintègrent l'ordre régulier. Hirschfeld

<sup>48</sup> *Entre hommes. Op. Cit.*, p. 9.

<sup>49</sup> B. Lhomond, "Mélange des genres et troisième sexe", in M. C. Hurtig, M. Kail et H. Rouch, *Sexe et genre. De la hiérarchie entre les sexes*, Paris, éditions du CNRS, 1991.

invente le terme de “troisième sexe” qui regrouperait les individus qui se reconnaissent dans un mélange des deux sexes, et les homosexuels en feraient partis.<sup>50</sup>

Bien avant que puissent se développer l’orientation et l’identité sexuelles, il y a d’abord la conscience du genre. En effet, l’enfant sait, depuis la deuxième année, qu’il est d’un sexe et pas de l’autre, et que cela implique une série de conduites. Ainsi, l’enfant va peu à peu s’identifier soit comme un garçon, soit comme une fille, et va apprendre à se conduire en tant que tel. Or, ce processus n’est pas aussi évident. Il y a des garçons qui, depuis leur petite enfance, se sentent identifiés aux les filles. Ces garçons peuvent, selon l’ordre normatif des choses, développer des conduites, des attitudes et des goûts qui sont généralement associés à l’autre sexe. Cette confusion des genres, n’est pas, en elle-même, un signe précurseur de l’homosexualité.

Après avoir évoqué les différentes facettes de la socialisation sexuelle chez les garçons et chez les filles ainsi qu’être revenu sur la hiérarchie sociale des sexes, les discriminations contre l’homosexualité étant un combat commun, aussi bien pour les homosexuels masculins que pour les lesbiennes, nous nous interrogeons sur la notion de mixité en son sein.

#### I. 1. 4. **Constructions sociales**

Même si les hommes ont des rapports sexuels avec d’autres hommes pour différentes raisons, les termes utilisés pour les décrire font référence à ce qu’ils font plutôt qu’à pourquoi ils le font. Ces termes reflètent les constructions sociales, c’est-à-dire la façon dont les sociétés pensent les comportements sexuels et les relations sociales.

Le comportement sexuel se définit selon le sexe du partenaire : préférer quelqu’un de son propre sexe signifie être “homosexuel” ; préférer quelqu’un du sexe opposé signifie être “hétérosexuel” ; avoir des préférences plus ou moins identiques pour l’un et l’autre sexe, signifie être “bisexuel”. D’autres termes sont utilisés tels que “gay” qui signifie être homosexuel et réclamer les mêmes droits légaux et sociaux que le reste de la société.

Les constructions sociales et les définitions peuvent changer au sein d’une même culture. Par exemple, la plupart des Costa Ricains de classe moyenne ne reconnaîtront pas les distinctions faites dans les prisons du pays entre les cacheros, qui pratiquent la

<sup>50</sup> M. C. Hurtig et M. F. Pichevin, “Catégorisation de sexe et perception d’autrui”, in M. C. Hurtig, M. Kail et H. Rouch, *Sexe et genre. De la hiérarchie entre les sexes*, Paris, éditions du CNRS, 1991.

pénétration anale active, les guilas, jeunes hommes qui sont pénétrés, les travestis, hommes déguisés en femmes et d'autres termes (Entre hommes, 2003 : 8).

Distinguons alors les différentes attitudes et les réactions observables des homosexuels masculins.

### I. 1. 5. Comportement et désir, activité et identité

Le comportement sexuel est différent du désir sexuel. Certains hommes qui veulent avoir des rapports sexuels avec d'autres hommes n'en ont jamais tandis que d'autres qui préfèrent les rapports sexuels avec des femmes en ont avec des hommes. Très peu d'hommes sont asexuels ; c'est-à-dire ils n'ont aucun désir sexuel.

De même, l'**activité sexuelle** est différente de l'**identité sexuelle**. Il arrive de fois que certains hommes qui se disent hétérosexuels aient des rapports sexuels avec des hommes, et ceux qui se disent homosexuels aient parfois des rapports sexuels avec des femmes. Ailleurs, les hommes qui ont l'air extrêmement efféminé peuvent avoir le rôle actif dans les rapports sexuels tandis que des hommes qui ont l'air d'être actifs peuvent aimer se faire pénétrer.

Il arrive parfois que les tabous sociaux soient si forts que les hommes ne s'avouent même pas quelles sont leurs réelles préférences. Par exemple, un jeune homme qui vend ses services sexuels peut se dire qu'il le fait dans un but lucratif alors que la véritable raison serait son attirance pour des hommes plutôt que pour des femmes.

**L'identité sexuelle** n'est pas immuable et peut changer avec le temps, selon la perception que les individus ont d'eux-mêmes et en fonction des changements des valeurs dans la société. Avec les contacts que les cultures entretiennent les unes avec les autres, des termes et des idées sont échangés et parfois utilisés différemment. Ainsi, le terme "homosexuel" est parfois utilisé pour se référer à tout homme ayant des rapports sexuels avec un autre homme, quelle que soit sa préférence sexuelle. Tandis que dans plusieurs régions du monde, le terme "gay" se réfère à des hommes efféminés ou "transgenres". A l'échelle mondiale, on note une tendance croissante à utiliser les définitions occidentales du comportement sexuel, en particulier dans les classes moyennes. Cependant, des millions d'hommes qui ont des rapports sexuels avec des hommes continuent à définir leur sexualité selon la culture dans laquelle ils vivent, et ceux avec qui ils y travaillent doivent se conformer à leurs points de vue et leurs besoins.

**L'identité sexuelle** (qui vous êtes) et le comportement sexuel (ce que vous faites) sont souvent définis selon que vous pénétrez ou que vous êtes pénétré. Par exemple, dans plusieurs régions d'Amérique latine, l'homme qui pénètre (aussi connu sous le terme actif), que ce soit une femme ou un homme est décrit comme macho, tandis que l'homme qui se fait pénétrer (rôle passif) est un maricón (dans les pays hispanophones) ou bicha (Brésil). En Asie du Sud et ailleurs, il existe des distinctions semblables : en hindi et dans les langues connexes, un kothi est un homme pénétré, un panthi est un homme qui pénètre et un double-decker ("autobus à deux étages") peut jouer les deux rôles. L'identité sur le plan sexuel consiste à être conscient de sa masculinité ou de sa féminité.

Pour mieux comprendre notre objet d'étude, faisons la différence de l'ensemble des pratiques et des représentations directement liées à l'homosexualité.

#### I. 1. 6. **Sexe, amour et émotion**

L'**amour** est un sentiment qui pousse les êtres à s'aimer et qui pousse donc celui qui l'éprouve à adopter, vis-à-vis de l'objet aimé, un comportement spécifique à l'expression de ce sentiment. Par extension, l'amour désigne nombre de choses qui sont liées à ce sentiment, tel l'être aimé lui même (Mon Amour). Le cœur, un symbole pour l'amour.

L'amour est une notion complexe débattue depuis des siècles et encore débattue de nos jours. Cette notion est un sujet de Médecine (pourquoi l'amour), de Psychologie (l'impact de l'amour et de son absence), de Sociologie (son rôle dans les relations humaines), de Philosophie (dans quel but aimer ?), de Théologie (l'amour de Dieu), d'Art (l'amour dans tous ses arts), de Divertissement (les plaisirs de l'amour) et d'Economie (Le commerce de la rencontre amoureuse).

Par rapport à notre étude, l'amour est une attirance envers un certain être. Celle-ci peut être alors sexuelle, passionnelle ou rationnelle. L'amour consiste en un état intérieur particulier, généralement euphorique, motivé par l'attente et le désir d'un rapport sexuel avec la personne choisie. Les partenaires anticipent l'acte sexuel dans l'imaginaire et dans des approches plus concrètes avec, selon les âges et les personnes, des effets physiologiques variables : l'homme est sujet à des érections complètes, voire à des émissions de sperme pendant le sommeil paradoxal ; la femme à des sécrétions vaginales presque aussi abondantes que durant un véritable rapport sexuel, voire à des orgasmes complets.

Les émotions vécues par deux hommes dans une relation ne peuvent pas toujours être facilement décrites. Le sens du mot "amour" varie non seulement d'une culture à l'autre mais aussi d'un individu à l'autre. Certains hommes qui ont des rapports sexuels avec d'autres hommes ont peur de tomber amoureux compte tenu des problèmes sociaux et psychologiques que cela pourrait entraîner. D'autres sont conscients de leurs sentiments forts mais ne peuvent pas les exprimer. Pour beaucoup de gens, les rapports sexuels constituent une partie importante de l'amour bien que ce dernier ne se réduit pas au rapport sexuel. La plupart des hommes qui préfèrent les rapports sexuels avec d'autres hommes ressentent souvent une attirance émotive profonde envers leur partenaire. Nombreux sont ceux qui souhaitent passer leur vie avec un autre homme plutôt qu'avec une femme et des enfants. De telles relations sont fréquentes en Occident, mais on les trouve aussi partout, même dans les pays où les rapports sexuels entre hommes sont extrêmement tabous. Toutes sortes d'arrangements peuvent être faits en l'occurrence des rencontres régulières à l'hôtel ou dans une chambre louée, des voyages fréquents ensemble, ou encore le mariage d'un des partenaires avec la sœur de l'autre.

Il est important de reconnaître l'aspect émotif des rapports sexuels entre hommes. D'une part, il s'agit d'un aspect clé du respect de soi ; d'autre part, l'amour peut influencer de façon significative les attitudes de protection de soi et du partenaire face aux infections sexuellement transmissibles.

De ce qui précède, quels sont des traits (physiques, psychiques et affectifs) se rapportant à l'identité homosexuelle ?

**I. 1. 7. La sexualité<sup>51</sup>** est un terme très général qui recouvre plusieurs phénomènes, notamment :

- L'existence biologique d'organismes sexués, qui ont en général un sexe mâle ou femelle, et des caractéristiques spécialisées et complémentaires permettant la reproduction.

- Le comportement sexuel, qui est chez la plupart des animaux, est un comportement de reproduction (le but est la copulation, qui permet la fécondation), et chez les primates hominoïdes un comportement érotique (le but est la stimulation du corps et des organes génitaux, qui procure du plaisir érotique).

---

<sup>51</sup> Source : [http://fr.wikipedia.org/wiki/Portail:Sexualit%C3%A9\\_%26\\_Sexologie](http://fr.wikipedia.org/wiki/Portail:Sexualit%C3%A9_%26_Sexologie) Consultation, le 26/9/2007

- Tous les aspects affectifs et émotionnels (attachement, désirs et plaisirs érotiques, passions ...) en relation avec le comportement sexuel.

- Tous les aspects cognitifs et culturels (mœurs, représentations, croyances, valeurs, symboles, amour ...) qui sont en relation avec les trois phénomènes précédents.

La sexualité humaine, qui intéresse cette étude, représente l'ensemble des comportements qui concernent la satisfaction des besoins et désirs sexuels. Elle s'exprime par une large gamme de comportements, d'états émotionnels et de pratiques socioculturelles. La complexité de la sexualité humaine est liée aux multiples formes de pratiques et d'orientations sexuelles ainsi qu'à la variété des lois légales et des normes sociales qui la régit. Son importance peut être mesurée par ses effets psychologiques, sociaux, économiques, éthiques, artistiques et culturels. Cette réalité fait de la sexualité humaine un domaine d'enjeux sociaux tel que la procréation, la santé, le plaisir, les lois, les tabous, l'amour et de nombreux autres. Dans la société chinoise, la sexualité est régulée par des normes sociales qui indiquent ce qui est obligatoire, valorisé, anormal ou interdit. Toutefois, elle est caractérisée par une évolution et un changement permanent, en fonction des régions du monde, des cultures, et de l'histoire.

Dans les lignes qui suivent, nous illustrons, d'une part, l'extension ou la dénotation du concept principal de cette dissertation, et d'autre part, sa compréhension ou intension (dite aussi connotation).

### **I 1. 8. Homosexualité**

C'est le 6 mai 1868 que les mots "homosexualité" et "hétérosexualité" apparaissent pour la première fois par écrit en allemand (Homosexualität), dans une lettre que le psychiatre et sexologue hongrois établi à Vienne, Károly Mária Kertbeny (pseudonyme de K. M. Benkert) (1824-1882) adresse à Karl Heinrich Ulrichs. En 1869, dans une lettre ouverte au ministre prussien de la justice qui fait l'apologie d'une dépénalisation de l'homosexualité, Kertbeny utilise le terme de manière publique pour la première fois. Le vocable est formé des mots grec "Homo" signifie "le même", "semblable", tandis qu'"hétéro" signifie "différent", "dissemblable" et du latin

“sexus” signifiant sexe.<sup>52</sup> Le neuropsychiatre et sexologue allemand, Richard von Krafft-Ebing (1840 – 1902), a contribué à populariser le terme.

L'introduction des substantifs “homosexualité” et “homosexuel” dans la langue française s'est faite à l'occasion du compte-rendu de la 6<sup>ème</sup> édition de *Psychopathia Sexualis* de Krafft-Ebing, dans les *Annales Médico-Psychologiques* du septembre 1891, à la page 330. Ils ont apparu dans le Larousse qu'en 1930.<sup>53</sup>

Comme l'histoire du vocabulaire concernant l'homosexualité n'est pas à négliger, les qualificatifs qui ont été employés à travers le temps pour la désigner sont révélateurs d'une évolution des pensées. Il ne s'agit pas seulement de prendre en considération la façon dont ils ont été appelés, mais aussi la manière dont eux-mêmes se forgeaient une représentation de leur statut d'homosexuel(le). Dans les qualificatifs anciens, on trouve “bougre”, utilisé au XIV<sup>ème</sup> siècle ; “bardache” pour évoquer l'homosexualité passive jusqu'à la fin du XVIII<sup>ème</sup> siècle ; “antiphysique” (XVIII<sup>ème</sup> siècle) ; “uraniste” au XIX<sup>ème</sup> siècle ; ou encore des expressions imagées comme “les gens de la manchette” ; “les gens de la jaquette flottante” ; “inversion” ou “sentiment intime sexuel contraire” pour les hommes, ou “saphisme” (du nom de Sappho, poétesse du VII<sup>ème</sup> siècle avant J. C. qui résidait sur l'île grecque de Lesbos), pour les femmes ; etc. Cependant, après la seconde guerre mondiale, les homosexuels utilisent encore entre eux, comme s'il s'agissait d'une appartenance à une société secrète ou à une confrérie, des expressions comme “être comme ça” ou “en être”, ou encore “avoir des tendances”, alors que le grand public nourri de clichés parle plutôt de “poisse”.<sup>54</sup>

De nos jours, l'habitude que nous avons prise de l'employer nous incite à trouver naturelle la distinction des personnes en deux groupes, et cela en fonction de leur sexualité : celles qui ont des rapports avec des personnes du même sexe, et celles qui en ont avec des personnes de l'autre sexe.

L'homosexualité désigne la pratique de relations sexuelles et affectives avec des personnes du même sexe (perspective comportementaliste ou empirique) et/ou, l'orientation sexuelle pour des personnes du même sexe (perspective psychologique et

<sup>52</sup> M. Hirschfeld, *Les homosexuels de Berlin*, (Berlin), Frontispice de l'édition française, 1904. Lire aussi S. Riethauser, *Histoire de l'homosexualité : le triomphe de la médecine sur l'amour*. Source : <http://www.lestoilesroses.com/article-5299341.html> Consultation le 8 février 2007.

<sup>53</sup> Lire : J. Corraze, *L'homosexualité*, Paris, 8<sup>ème</sup> éd. PUF, Coll. Que sais-je, 2006, pp. 3-4.

<sup>54</sup> Chr. LEFEBVRE, *Les représentations de l'homosexualité au sein des romans pour adolescents*. Source : [http://jeunet.univ-lille3.fr/spip/article.php3?id\\_article=597](http://jeunet.univ-lille3.fr/spip/article.php3?id_article=597) Consultation, le 9/6/2007

sociologique).<sup>55</sup> Le mot s'applique indistinctement aux hommes et aux femmes. Toutefois, comme l'hétérosexualité, l'homosexualité ne se réduit pas à un simple comportement sexuel. Elle implique par contre un ensemble d'attitudes, de valeurs et de préférences dont la seule véritable justification se trouve dans les rapports affectifs et sentimentaux.

**L'homosexualité masculine** était autrefois appelée uranisme. Lorsqu'elle désigne principalement l'attraction d'hommes envers les adolescents mâles, on utilise aussi le mot pédérastie, si bien que par confusion il finit par désigner aussi l'attraction entre les hommes d'âges semblables. Cet amalgame s'est poursuivi en ce qui concerne les relations avec des enfants, si bien que les homosexuels masculins sont parfois soupçonnés de pédophilie. Chez les femmes, l'homosexualité est appelée lesbianisme (ou plus archaïquement saphisme) ; les deux termes font référence à la poétesse grecque Sapho de l'île de Lesbos, où elle tenait un collège de jeunes filles, et dont les poèmes passionnés envers ses amies, et la vie entourée d'autres femmes lui ont valu la réputation d'homosexuelle. Autrefois, on disait tribadisme, qui vient du mot grec *tribein* (τριβειν), "frotter" ; aujourd'hui ce mot signifie une pratique sexuelle spécifique.

Dans le langage courant, l'appellation gay (ou gai, orthographe standard) désigne un homosexuel qui assume son identité sexuelle et la revendique. Il a été construit en opposition au terme américain "straight" (droit, régulier). De même chez les femmes on utilise l'appellation lesbiennes (ou gaises). Les termes américains "queen" (reine ou folle) et "queer" (bizarre) attestent à la fois de l'influence américaine en matière d'homosexualité et de l'importance émise par les homosexuels à la manière de se nommer eux-mêmes.

A cause d'une perception sociale souvent négative de l'homosexualité, bien des termes minorisants, moqueurs, dégradants ou injurieux ont été créés pour nommer les tenants de ce mode de vie. Par exemple, en français, pédé, pédale, les initiales homophones "PD" (altérations sémantiques de pédéraste), ou encore enculé, tapette, ainsi que fifi, fif, folle et "mangeur de graines" (au Québec),... pour les hommes homosexuels, et brousse, gouine, brouteuse,... pour les femmes homosexuelles.

<sup>55</sup> Source : <http://fr.wikipedia.org/wiki/Homosexualit%C3%A9>

Schématiquement, le processus homosexuel se déroule ainsi :

homo-affectivité → homo-sentimentalité → homo-sensualité → homo-sexualité<sup>56</sup>

Certaines personnes découvrent un jour qu'elles éprouvent une forte attirance sentimentale, amoureuse et sexuelle de préférence, ou exclusivement pour les personnes de leur sexe et passent à l'acte.

### I. 1. 9. De l'homosexualité, par rapport à cet objet d'étude ?

L'homosexualité ne se résume pas au seul aspect de la sexualité, au coït entre personnes du même sexe. Elle est aussi et parfois pour certaines personnes exclusivement sentiments ou gestes. Le psychiatre américain Judd Marmor<sup>57</sup> suggère la définition suivante : “peut être considérée comme homosexuelle une personne qui, durant sa vie adulte :

- manifeste une préférence pour des personnes de son propre sexe ;
- est érotiquement (sexuellement) attirée par ces personnes, et a habituellement (mais pas nécessairement) des relations sexuelles avec une ou plusieurs de ces personnes”.

En ce qui nous concerne, donner une définition rigoureuse de l'homosexualité n'est pas une tâche aisée. Nous pouvons toujours commencer par affirmer qu'il y a homosexualité chaque fois qu'un choix sexuel se porte sur un individu du même sexe que soi. Si nous clarifions en disant qu'un homosexuel est une personne qui se livre de façon répétée, avec toute conscience, à des rapports orgasmiques avec des individus du même sexe ; mais l'homosexualité ne se résume pas à un simple comportement sexuel, manifeste ou non. Elle est plutôt un ensemble d'attitudes, de sentiments, de préférences, de valorisations affectives qui engagent profondément l'individu, comme c'est le cas pour l'hétérosexualité.

Mais comme nous devons avoir une idée directrice du concept, nous préférons plutôt définir la personne homosexuelle comme “tout individu dont l'orientation amoureuse est portée sur une personne du même sexe”. Le terme “orientation” nous semble indiqué par rapport à celui de “préférence”, largement répandu dans les pays

<sup>56</sup> *Ce qu'est l'homosexualité*, Source : <http://site.homosexualite.free.fr/cequestlhomosexualite.htm> Consultation, le 13/9/2007.

<sup>57</sup> J. Marmor, *Sexologie contemporaine*, Québec, Presses de l'Université du Québec, 2005 ; Lire aussi : *Ce qu'est l'homosexualité*, Source : <http://site.homosexualite.free.fr/cequestlhomosexualite.htm> Consultation, le 13/9/2007.

anglo-saxons et qui pourrait évoquer une notion de choix sexuel qui n'est pas. Nous savons que le désir érotique n'est pas de l'ordre d'un choix entre une chemise bleue et une chemise blanche. Il ne résulte pas d'une préférence que l'on pourrait d'ailleurs nous demander poliment de corriger au nom de la bonne morale encore en vigueur. Le terme "amoureuse" semble quant à lui bien englober tous les aspects de l'attraction homosexuelle : plaisir érotique, satisfaction physique, affects et sensibilité, sentiments pour autrui. Telle que nous l'entendons aujourd'hui, l'homosexualité recouvre différentes réalités, plus ou moins présentes selon les individus : une identité psychologique, un désir érotique et des pratiques sexuelles.

### **I. 1. 10. Et les travestis ? Et les transsexuels ?**

**Le transsexuel** : est une personne née d'un genre, attribué à la naissance en fonction de son sexe physique, mais s'identifiant comme appartenant au genre opposé à celui qui lui a été attribué à la naissance. Le transsexuel ne se sent pas en accord avec le sexe biologique avec lequel il est né. Pour cette personne, le corps et l'esprit ne peuvent s'accorder que grâce à des modifications physiques et hormonales qui lui permettent de changer de sexe. Identité de genre et orientation sexuelle ne sont pas liées, et la très grande majorité des homosexuels ne veulent pas du tout changer de sexe. En d'autres termes, le transsexualisme n'est pas une question d'orientation sexuelle mais une question d'identité de genre. Un(e) transsexuel(le) peut très bien être hétérosexuel(le), homosexuel(le), bisexuel(le), ou encore asexuel(le). On trouve rarement des transsexuels à Kinshasa.

La **transsexualité** a aussi des rapports avec l'homosexualité, dans l'exclusion sociale. Un transgenre ou transsexuel est une personne dont l'identité biologique, sexuée ne correspond pas avec l'identité de genre, masculin ou féminin, qu'elle a d'elle-même. On peut schématiquement dire que l'enveloppe corporelle de la personne ne correspond nullement à son esprit. Une intervention chirurgicale est souvent, pour ces personnes, le meilleur moyen d'aligner leur sexe physiologique sur ce qu'elles perçoivent comme leur sexe psychologique.

**Le travesti** : est une personne qui, pour des raisons psychologiques, pour le plaisir, ou dans le but de vendre des services sexuels, s'habille, parfois ou en permanence, dans le genre du sexe opposé. Tous les travestis ne sont pas homosexuels, et tous les homosexuels ne sont pas travestis. Les stéréotypes font facilement confondre homosexualité et travestissement. Cette confusion s'accorde bien avec le

préjugé qui veut que l'homosexuel se comporte comme une femme, adoptant toutes les gestes, attitudes, pensées féminines... et l'habillement. Il y a certes des homosexuels qui aiment se travestir pour rire ou par nécessité pour certains. Les gays et les lesbiennes sont, pour la plupart, des hommes qui sont bien dans leur peau d'hommes et s'habillent comme des hommes et des femmes qui sont bien dans leur corps de femme et s'habillent comme les femmes en général. La femme ne devant plus se vêtir en une femme qui plait au regard de l'homme, mais bien comme elle l'entend. L'homme n'étant plus autant fixé à une rigidité, une austérité valant sa virilité, le réassurant dans sa mâle domination...

## **I. 2. Approches théoriques de recherche**

Parcourant les diverses écoles de pensée (les différentes théories explicatives de l'homosexualité), une remarque s'impose. Si, dans l'abstrait, on peut dire que toutes les théories se valent, il faut reconnaître qu'elles n'ont pas toutes les mêmes conséquences. En effet, elles ne débouchent ni sur la même vision du monde ni sur des stratégies similaires pour changer ou préserver l'ordre social. Ceci est particulièrement vrai pour les théories essentialistes<sup>58</sup> et les théories constructivistes<sup>59</sup> concernant l'homosexualité : non seulement les premières énoncent un jugement a priori sur le statut de l'homosexualité, que ce soit comme catégorie, comme comportement ou comme source d'identité, mais les secondes conditionnent par le fait même son rejet, sa marginalisation, sa tolérance ou son acceptation. La science n'est jamais neutre : l'observation scientifique la plus désintéressée opère une sélection parmi une infinité de faits pour n'en retenir que quelques-uns, supposés plus significatifs que d'autres. Devant des théories contradictoires ou opposées, il est légitime de vouloir prendre parti : les théories dites constructivistes peuvent mieux expliquer le phénomène homosexuel masculin à Kinshasa en insistant sur leurs apports novateurs à la compréhension de la sexualité en général et de l'homosexualité en particulier.

Pour une explication totale et globale de l'homosexualité masculine à Kinshasa, nous utilisons une triangulation de théories. Il s'agit des théories suivantes : la théorie des acteurs-réseaux, celle de l'homosexualité masculine dans les représentations sociales et l'interactionnisme symbolique.

<sup>58</sup> Les théories essentialistes sont d'inspiration biomédicale et concentrent toute leur attention sur la déviation que constitue l'homosexualité par rapport à la norme hétérosexuelle, tout en présumant une origine principalement biologique aux préférences sexuelles.

<sup>59</sup> Les constructivistes affirment que l'homosexualité est le produit de facteurs externes, tels que les apprentissages culturels et les processus de construction de la réalité.

• *L'interactionnisme symbolique*

Les sociologues interactionnistes ont mis l'accent sur le fait, trop souvent négligé, que la sexualité est relation avant tout: relation à soi et à son propre corps d'abord, relation à l'autre ou aux autres ensuite. D'après les chercheurs américains Simon et Gagnon (1973)<sup>60</sup>, la conduite sexuelle est en effet modelée, actualisée et évaluée à l'intérieur d'interactions et de contextes sociaux qui lui donnent toute sa signification. Tel un scénario de cinéma, le fantasme puis sa mise en scène en rapport sexuel sont excitants dans la mesure où l'individu fait en sorte qu'ils le deviennent. Comment ? En y incluant des partenaires érotiques et des activités gratifiantes, bref en fabriquant des images et des interactions susceptibles de le faire jouir.

Partant du principe que les actes sexuels n'ont pas de signification prédéterminée et qu'aucun acte n'est en lui-même "sexuel", les interactionnistes soulignent le caractère arbitraire des goûts érotiques de chacun. La preuve en est que les pratiques sexuelles préférées varient à l'infini, d'un individu à un autre, et que ce qui fait les délices des uns provoque la répulsion chez les autres. Il existerait, de ce fait, une infinité de façons de vivre son homosexualité, sa bisexualité ou son hétérosexualité.

Soumettant à l'analyse de Simon et Gagnon (1986)<sup>61</sup>, trois niveaux de significations peuvent être accolées aux activités homosexuelles masculines des Kinois: niveau historique (quel sens la culture kinoise dans laquelle vivent les homosexuels masculins donne-t-elle à un tel désir ou à un tel comportement ?), niveau interrelationnel (quelle signification l'homosexualité masculine prend-elle dans la relation entre les partenaires ?), niveau biographique (quel sens chaque Kinois homosexuel masculin donne-t-il à ses pratiques en vertu de son histoire passée, de ses traumatismes antérieurs et de ses attentes ?). Ce serait précisément la signification accordée à une conduite homosexuelle déterminée qui contribuerait à la rendre désirable ou dégoûtante. Loin d'être immanente, cette signification émergerait de l'expérience elle-même, selon les circonstances présentes et selon les interprétations individuelles, interpersonnelles et culturelles disponibles. Cela expliquerait pourquoi l'homosexualité masculine est si diversement vécue et pratiquée, d'une personne ou d'une culture à une autre, au point que l'on puisse aujourd'hui parler des homosexualités masculines.

<sup>60</sup> J. H. Simon and W. Gagnon, *Sexual conduct*, New York, Aldine, 1973.

<sup>61</sup> W. Simon and J. H. Gagnon, "Sexual Scripts: Permanence and Change", in *Archives of Sexual Behaviour*, Vol. 15, n° 2, 1986.

A l'encontre de toute vision déterministe, cette théorie nous fait comprendre que c'est à travers les aléas de l'existence que les individus développent les scénarios signifiants qui les guideront dans leurs interactions sexuelles futures<sup>62</sup>. Bricolés à partir d'expériences passées mais aussi d'expectatives futures, ces scénarios sont sujets à révision et à remontage. D'où la nature relativement labile et contingente des comportements sexuels. En somme, si les Kinois se trouvent physiologiquement constitués de manière à ce qu'un comportement sexuel leur soit possible et généralement agréable, leur façon d'organiser et d'orienter ce comportement n'est aucunement innée. Elle serait plutôt modelée ou modifiée par des contextes et des rationnels particuliers, possiblement aussi changeants, ou stables, que le sont les Kinois eux-mêmes.

Ce point de vue interactionniste symbolique renouvelle la vision de la sexualité humaine et de ses déterminants de plusieurs façons.<sup>63</sup> D'abord en affirmant que l'homosexualité masculine à Kinshasa est moins la conséquence d'une irrépressible pulsion que le résultat de scénarios de vie visant à atteindre des résultats qui vont bien au-delà de l'excitation sexuelle (pour inclure, par exemple, la valorisation ou l'estime de soi, la fuite de la solitude, le gain matériel, etc.). Ensuite, en montrant comment la culture kinoise infléchit les comportements sexuels par la signification qu'elle leur donne. Enfin, en faisant remarquer que la société kinoise crée ses déviants dont "les homosexuels". Ceci, en définissant ce qui est normal et ce qui ne l'est pas. Bref, trois principes ressortent de la perspective interactionniste: certains kinois réagissent à l'homosexualité masculine à partir des significations dont ils l'ont investie; ces significations sont le produit d'interactions sociales entre le "pédé" et son environnement humain; ces significations sont maintenues et modifiées à travers un processus continu d'interprétation et de réinterprétation.

Puisque ce sont des individus et la société qui donnent leurs significations aux actes homosexuels, ce serait ce sens qu'il importe de découvrir si l'on veut comprendre les comportements des uns et des autres.

En raison de l'individualisme méthodologique qui vise à restituer le cheminement même de chaque répondant homosexuel masculin, ces recherches interactionnistes symboliques se penchent sur des échantillons non probabilistes, relativement restreints de la population. Ce qui peut amener à se demander: de qui et

<sup>62</sup> J. H. Gagnon and W. Simon, *Sexual Conduct: the Social Sources of Human Sexuality*, op. cit., pp. 19 et suivantes.

<sup>63</sup> K. Plummer, Symbolic "Interactionism and Sexual Conduct: an emergent perspective", in *Human Sexual Relations*, New York, Mike Brake éd., Penguin Books, 1982.

de quoi sont-ils représentatifs ? La question n'est pas facile à répondre: quelques cas examinés en profondeur pourront très bien s'avérer prototypiques alors que l'étude superficielle d'un très grand nombre se révélera stérile. Seul le temps jugera.

• *La théorie des acteurs-réseaux*

Les mœurs et les habitudes sexuelles constituent l'un des aspects des comportements sociaux où l'on peut aussi lire les dynamiques de changement, parfois les plus inattendus. Cette analyse en sociologie de la sexualité offre "un travail infini de contextualisation sociale et culturelle, qui vise à établir les relations multiples et parfois méconnues des phénomènes sexuels à d'autres processus sociaux" (M. Bozon, 2002 : 123)<sup>64</sup> Mais la construction sociologique de cette réalité sociosexuelle porte dans la logique d'action qui motive les personnes impliquées dans ces échanges particuliers pour le commun kinois, la perception de ce "choix sexuel" autant par la société, les systèmes religieux que par les homosexuels eux-mêmes. Ce choix théorique se justifie par l'option de saisir dans sa complexité un phénomène aussi marginal : "du dedans" à partir du vécu des homosexuels, et "du dehors" à partir des structures sociales (familles, religions, institutions, etc.).

La notion et la pratique de l'homosexualité sont toujours entachées de beaucoup de suspicions issues de multiples orientations psycho-idéologiques. Ce qui oriente notre analyse en sociologie des réseaux de Vincent Lemieux (2000)<sup>65</sup> qui explique comment ces personnes de même sexe peuvent-elles trouver le plaisir sexuel, fondé sur l'identité et la complémentarité sexuelles. Et l'expansion de la visibilité des homosexuels masculins à Kinshasa trouve son explication dans la théorie des acteurs-réseaux de Bruno Latour (2006).<sup>66</sup>

En effet, nous faisons une analyse systématique des relations et des liens que tisse chacun d'homosexuels masculins. Cette analyse se fonde sur les rapports sexuels entre hommes (une sexualité spécifique). Ces relations entre hommes obéissent à certains principes : celui de cohésion et de groupabilité sous-jacent. Les homosexuels masculins vivent en liens d'identification et de différenciation. Par les liens positifs, chaque homosexuel masculin se considère comme participant à l'épanouissement et à la perpétuation du réseau ; alors que par les liens négatifs, certains se considèrent comme appartenant à des entités différentes. Mais l'existence des bisexuels entraîne

<sup>64</sup> M. Bozon, *Sociologie de la sexualité*, Paris, Nathan-VUEF, coll. "128", 2002, p. 123.

<sup>65</sup> Lire V. Lemieux, *A quoi servent les réseaux sociaux ?*, Sainte-Foy, Les éditions de l'IQRC, 2000. Aussi V. Lemieux, *Les réseaux d'acteurs sociaux*, Paris, PUF, 1999.

<sup>66</sup> B. Latour, *Rassembling the social – An introduction to Actor – Net work Theory*, Oxford, OUP, 2005. Lire aussi B. Latour, *Changer de société – refaire de la sociologie*, Paris, La Découverte, 2006.

l'ambivalence. Le conditionnement des relations établies dans le réseau est compris comme résultant d'une décision d'acteur opérant un choix.

Il s'agit de réseau d'affinité reliant des amis et des proches qui, sans être apparentés, ont entre eux des relations positives dans l'ordre de l'appartenance. Les brimades, les calembredaines et les billevesées, vis-à-vis des homosexuels, produites des liens négatifs, sont le contraire de l'affinité qui repose sur les liens positifs entre les acteurs.

Par ailleurs, la théorie des acteurs-réseaux nous fait comprendre que chaque membre a une importance égale au réseau des homosexuels masculins à Kinshasa. De cette façon, l'ordre social de leur réseau est appréhendé comme étant un effet-cause par les interactions successives des membres hétérogènes (des acteurs-réseaux).

Les répondants ont évoqué deux mutuelles d'homosexuels masculins à Kinshasa. Il s'agit de "Jeu de six" dont le siège se trouve à Matonge dans la commune de Kalamu et l'"Ecurie Biberon" à Bandalungwa. Certains musiciens congolais les citent aussi dans leurs chansons. Ces mutuelles sont très fréquentées, disent-ils, pendant leurs réunions, par des "grandes personnalités" de la ville.

Le réseau des homosexuels masculins à Kinshasa peut ainsi avoir des groupes de soutien formels ou informels qui peuvent offrir une aide psychologique, physique, économique ou légale.

• *L'homosexualité masculine dans les représentations sociales à Kinshasa*

Pour souligner la pertinence du questionnement sociologique sur ce phénomène, il convient de rappeler le caractère socialement construit de toutes les formes de sexualités<sup>67</sup>. Pour Laurent Bazin et les autres<sup>68</sup>, la sexualité doit s'appréhender comme un véritable phénomène social total. Dans cette perspective qui la constitue comme un véritable objet sociologique, "son appréhension ouvre des possibilités très riches de dévoilement et d'analyse des productions sociales symboliques et imaginaires de toutes les sociétés, non dans une perspective culturelle qui figerait cette dernière dans une unanimité immobile, mais plutôt dans l'optique de faire surgir les sens des transformations sociales, des tensions et des ruptures : la sexualité est en effet, toujours et partout, saisie comme un enjeu central des confrontations les plus diverses qui se déploient aux échelles micro ou macro sociales".

<sup>67</sup> Voir *Journal des anthropologues* n°82-83, 2000, p. 14.

<sup>68</sup> L. Bazin, et alii, "Déclinaisons anthropologiques des sexualités", *journal des anthropologues*, n°82-83, 2000, p.14.

A la lumière de cette réflexion, l'on est conduit à voir que la sexualité dans tous ses états est constitutive de l'univers social symbolique et elle est engendrée dans un corpus de significations. C'est donc un fait générateur et un prétexte pour saisir les dynamiques sociales dans leurs totalités. Dans le cas de la ville de Kinshasa, la "cartographie sexuelle" en mutation qu'évoque Achille Mbembé dans les colonnes du quotidien, *Le Messenger* (2006)<sup>69</sup>, trouve un écho à travers le débat public actuel autour de l'homosexualité. En elle se dramatisent des rapports de force qui offrent la possibilité d'une réflexion sur la transformation de la société kinoise. L'expression irruptive de l'homosexualité masculine dans la sphère sociale de la ville de Kinshasa est source d'interprétations diverses qui appellent quelques analyses : dans une première approche, cette orientation sexuelle que nous qualifions provisoirement de "sexualité parallèle" au regard des représentations locales sera saisie comme réalité plurielle, difficile à caractériser relevant de mythes, de sorcellerie et de manipulation. Dans un autre sens, l'homosexualité entre hommes sera une sphère de dévoilement du social qui n'est pas une opération simple du fait de la résistance qu'opère tout groupe social à sa propre élucidation.<sup>70</sup>

Il s'agira alors de mettre en lumière les interactions des homosexuels masculins entre eux et la société, particulièrement sur la manière dont, autour du support sexuel, ces homosexuels masculins kinois recréent un rapport à leur société et renouvellent ce contrat qui les lie à cet environnement.

En guise de conclusion, la sociologie de l'homosexualité à ce niveau permettra une construction de cette réalité sociosexuelle, en ressortant les logiques d'action qui motivent les personnes impliquées dans ces échanges particuliers, pour le commun de congolais ou de Kinois, la perception de ce "choix sexuel" autant par la société que par les homosexuels eux-mêmes. Ce choix méthodologique se justifie par l'option de saisir, dans sa complexité, un phénomène aussi marginal : "du dedans" à partir du vécu des homosexuels, et "du dehors" à partir des structures sociales (familles, quartiers, religions, institutions, etc.).

Après avoir exploré l'homosexualité à travers, d'une part, un travail d'abstraction relevant de la représentation de la connaissance et la compréhension de notre objet d'étude, et d'autre part, un ensemble conceptuel à valeur explicative qui résulte d'une synthèse des faits homosexuels observés ou d'une réflexion spéculative ;

<sup>69</sup> Voir *Messenger*, n° 2064 du mardi 14 février 2006.

<sup>70</sup> P. Bourdieu, "Espace social et pouvoir symbolique", in *Choses dites*, Paris, Minuit, 1987.

il s'agit au second chapitre de voir comment se manifeste l'homosexualité de nos jours dans la ville de Kinshasa, mais aussi de ressortir quelques facteurs sociologiques explicatifs de cette visibilité notoire.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

## Chap. II. MANIFESTATIONS ET FACTEURS EXPLICATIFS DE L'HOMOSEXUALITE A KINSHASA CONTEMPORAIN

### II. 1. La construction historique de l'homosexualité au Congo-Kinshasa

L'initiative d'oser parler d'homosexualité en République Démocratique du Congo et dans la ville de Kinshasa en particulier, surtout à travers l'histoire pour en faire une construction théorique, apparaîtrait comme inimaginable ou une initiative, d'emblée, vouée à l'échec. Où trouverait-on, en effet, la documentation historique sur l'homosexualité en République Démocratique du Congo, laquelle homosexualité est perçue par les premiers anthropologues comme un mythe, c'est-à-dire comme un système de représentations comprenant les images, les légendes ou les récits construits et manipulés à un moment donné par la conscience individuelle ou collective sans qu'elle ne perçoive l'ensemble des implications qui y sont sous-tendues. On est parfois qualifié d'apôtre d'expression d'une idéologie pro-occidentale qui voudrait à tout prix que l'homosexualité soit généralisée à toutes les organisations sociétales. D'autres vont jusqu'à situer notre pays hors de la zone sodadique (sotadic : zone)<sup>71</sup>, qui semble être la zone présumée indigène où se vivait l'homosexualité loin du Sud du Sahara en Afrique (l'Afrique maghrébine laquelle aurait influencé entre autres, la côte est africaine, car dans cette zone précisément, l'origine de l'homosexualité est attribuée par les natifs à l'influence arabo-musulmane<sup>72</sup>).

Il est aujourd'hui très difficile de discuter des questions de sexualités dans la ville de Kinshasa, en mettant en marge l'homosexualité, sans risque de parcellisation de la réalité sociosexuelle. Pour cause, les mœurs et les habitudes sexuelles constituent désormais l'un des aspects de comportements sociaux où l'on peut lire les dynamiques de changement, parfois les plus inattendus.

En effet, notre société est entrée dans une ère de révolution et de "libération sexuelle" caractérisée fondamentalement par de nombreuses mutations : montée de la sexualité pré-nuptiale, développement du marché/commerce sexuel, mais aussi une "visibilisation" de l'homosexualité. De plus en plus, les hommes comme les femmes

<sup>71</sup> L'expression est de R. Burton, (1885), *The Book of The Thousand Nights and Night*, dans l'appendice *Terminal Essay*, cité par s.o., Murray, W. Roscoe, Ibidem, p. XII ; et D. Vangroenweghe, *Op. Cit.*, p. 192, même si ce dernier auteur rapportant ce fait parle plutôt de « sodadic zone », tandis que le premier fait allusion à la « sotadic zone ». Cependant ces deux auteurs décrivent la même réalité, en interprétant les propos de R. Burton qui disait alors entre autres : "The Negro race is mostly untainted by sodomy and tribalism" (1885 :246).

<sup>72</sup> Voir D. P. Amory, "Mashoga, Mabasha, and Magai. "Homosexuality" on the East African Coast" in, S. O. Murray, W., Roscoe, *Op. Cit.*, pp. 67-87.

choisissent de “vivre différemment leur vie sexuelle et ‘d’aller à l’encontre’ d’une forme d’amour devenue modèle conventionnel”. Dans ce sens, c’est une lapalissade de dire que l’homosexualité à Kinshasa est sortie du champ des mythes, de l’imagerie pour désormais tutoyer l’espace public au quotidien. Ceci permet de poser la problématique de l’homosexualité dans cette ville où la société est restée fondamentalement homophobe et hétérosexiste.

L’homosexualité dans l’histoire du Congo-Kinshasa est souvent perçue à travers divers modèles qui incluent les rites d’initiation. C’est dire que toute construction de l’homosexualité dans l’histoire congolaise doit nécessairement faire appel à l’univers des références symboliques. Ceux-ci sont alors porteurs de sens des pratiques sexuelles, et permettent de spécifier, d’éclairer les notions relatives aux dites pratiques en fonction du contexte d’appréciation.

Dans son livre *Aethiopia Orientalis*, paru en 1558, Joao dos Santos parle d’hommes passifs, nommés *chibudi* dans la langue kikongo des Bakongo au Bas-Congo.<sup>73</sup>

Il a été découvert chez les Luba, une ethnie de la province du Kasai oriental en République Démocratique du Congo, qu’il existait un autre rôle de genre, en dehors du rôle masculin et féminin connu sous le nom *kitesha* (*bitesha* pluriel).<sup>74</sup> Ceux-ci n’aimaient pas travailler, ils n’aimaient pas rester avec les autres hommes, ils se comportaient comme les femmes, s’habillaient en vêtements de femmes. Les initiés mimaient souvent la copulation en se servant du pénis de l’initiateur le plus âgé. Cet acte était considéré comme rendant le sexe de l’initiant plus fort, à l’instar de celui de l’initiateur.

Dans d’autres groupes Bantu voisins (Chokwe et Lunda), les garçons restaient nus durant toute la première phase de l’initiation ou ils recouvraient la santé après la circoncision. Pendant cette période de cicatrisation post-circoncisionnelle, ils s’occupaient, en jouant avec les pénis des gardiens des loges initiatiques : les *vilombola* ou avec ceux de leurs assistants, les *tulombolachika*. Cela était considéré comme accélérant la cicatrisation et, partant, la guérison. Ainsi, les initiés ou novices espéraient aussi qu’en le faisant, leurs propres pénis, s’accroîtraient. Tous les visiteurs des loges initiatiques “subissaient” le même traitement.

<sup>73</sup> Cité par D. Vangroenweghe, *Sida et sexualité en Afrique*, Bruxelles, EPO, 2000, p. 192.

<sup>74</sup> S. O. Murray, W. Roscoe, *Op. Cit.*, p. 144.

Cet ancien modèle était largement répandu dans les sociétés où les jeunes avaient des relations sexuelles avec les hommes et grandissaient dans le but d'avoir aussi leurs femmes et quelques amoureux de sexe masculin. C'est dire que ces rites masculins apparaissaient comme une sorte de reproduction sociale de la culture masculine et de l'idéal masculin, loin des foyers maternels. C'est pourquoi ces initiations "ne sont pas seulement symboliques, elles introduisent réellement les garçons dans la société".<sup>75</sup> Le jeu des initiandus avec le pénis de leur gardien apparaît comme une sorte de transmission de certaines facultés comme la force ou le pouvoir. La taille du sexe à ce niveau, celui de l'initiateur par opposition à celle de l'initié, peut être perçue comme un signe de force, d'extrême virilité. Tout cela, restent des moyens symboliques de diffusion du pouvoir.

Chez les femmes Nkundó de la République Démocratique du Congo, l'homosexualité des femmes ou lesbianisme était pratiquée dans les maisons des polygames.<sup>76</sup> Parmi les femmes Azande, la relation sexuelle entre-elles se faisait à l'aide des godemichés taillés dans les patates douces, les morceaux de manioc ou à l'aide de banane<sup>77</sup>.

Il faudrait noter que le lesbianisme n'était pas du tout accepté par les hommes dans ces sociétés qui voyaient en cela une pratique dangereuse. C'est la raison pour laquelle les femmes gardaient secrètes leurs activités homosexuelles. Les femmes Nkundó, issues de mariages polygamiques affirmaient qu'elles n'étaient pas entièrement satisfaites par leur partenaire mâle. D'où, l'activité lesbienne qui était ainsi pratiquée entre coépouses.

Les jeunes femmes chez les Azande par exemple, étaient parquées dans des harems. Pour éviter l'adultère, elles étaient étroitement surveillées. La vie en cage aurait alors occasionné les pratiques homosexuelles.

Les hommes n'admettaient pas les pratiques lesbiennes, cependant, ils ne voyaient aucun inconvénient aux pratiques homosexuelles avec des jeunes garçons, en l'absence de leurs femmes et parfois même en leur présence. C'est la manifestation même de la domination masculine, du pouvoir du phallus. Cependant, la raison évoquée chez les Azande est que ces jeunes garçons étaient entraînés avec leur maître ou "mari" dans les camps de guerre, une fois que celle-ci avait éclaté. Ils servaient

<sup>75</sup> A. Rauch, *Le premier sexe. Mutations et crise de l'identité masculine*, Paris, Hachette, Coll. "Histoires", 2000, p. 13.

<sup>76</sup> E. Evans-Pritchard, "Sexual inversion among the Azande", in *American Anthropologist*, 72, 1970, pp. 1428-1434.

<sup>77</sup> E. Evans-Pritchard, *Idem*, p. 1432.

alors et jouaient le rôle attribué aux femmes dans les camps militaires, incluant aussi les relations sexuelles et non pas le rôle de disciples ou suivants des héros comme on s'y serait attendu<sup>78</sup>.

En effet chez les Azande, la pratique consistant à épouser de jeunes garçons parmi les jeunes militaires était répandue. Pour cela, ils payaient une dot aux parents de jeunes garçons à épouser, comme ils l'auraient fait s'ils avaient voulu épouser leurs sœurs (les sœurs des garçons). Les parents de jeunes garçons étaient alors appelés par les prétendants en les termes de *gbiore* et *negbiore*, qui désignent respectivement le beau-père et la belle-mère. Les garçons recevaient aussi des présents. Dans les couples ainsi constitués, l'habitude était de s'appeler *badiare*, "mon amour" ou "mon amoureux". le rôle du garçon était de remplir dans la journée, toutes les tâches du ménage dans les tentes du camp, et pendant la nuit de satisfaire sexuellement leur compagnon guerrier. Cela, jusqu'à ce que lesdits garçons grandissent et prennent à leur tour de petits garçons pour "femmes".<sup>79</sup> C'est donc là une sorte de reproduction socio-sexuelle instituée, dans le but de pérenniser des praxis qui évitaient aux femmes de se retrouver dans les camps militaires et aux hommes de s'abstenir sexuellement trop longtemps. Les Azande ne regardaient pas de telles relations comme impropre, car c'était faire preuve de sensibilité pour un homme que de dormir avec des garçons, lorsque les femmes n'étaient pas disponibles.<sup>80</sup>

A ce niveau, l'homosexualité identitaire peut être aperçue. En effet, le fait que les jeunes Azande acceptaient les présents de leur prétendant et vivaient avec eux en couple, montre bien que durant cette période jusqu'à la majorité des jeunes, l'identité homosexuelle était acceptée, comprise et intégrée. C'est pourquoi ces garçons pouvaient faire des travaux attribués socialement aux femmes, accepter des relations sexuelles avec les hommes, mais surtout parvenaient à appeler leurs amoureux *badiare*. Pour ce qui est des femmes, dans la plupart des cas, il s'agissait de pseudo-homosexualité qui compensait soit l'absence des hommes, soit leur incapacité à satisfaire leurs jeunes épouses. Cependant, des cas d'homosexualité identitaire couverts par les expressions d'*aponji* ou *eponji*, peuvent être mis en exergue. C'est dire que dans ces amitiés amoureuses entre femmes ou entre hommes qui pourraient être établies, il ressort une forte prise de conscience de l'investissement sexuel qui entourait les amitiés. Le but des actes sexuels était peut-être de renforcer l'amitié, de la sceller. Toujours est-il que tout cela passait par la prise de conscience de ce caractère

<sup>78</sup> E. Evans-Pritchard, *Idem*, p.1431

<sup>79</sup> E. Evans-Pritchard, *The Azande*, Oxford, Clarendon Press, 1971, pp. 199-200.

<sup>80</sup> E. Evans-Pritchard, *Idem*, p. 183.

d'amitié hors du commun. C'est pourquoi les sociétés à travers les langues ont su qualifier de telles amitiés, les distinguant de celles sans investissement érotique entre ami (es) de même sexe, *mukuetu*.

Dans un tableau récapitulatif reprenant la liste des ethnies africaines pratiquant homosexualité avant la colonisation, Daniel Vangroenweghe présente certaines ethnies congolaises parmi lesquelles les Suku (pas de données), les Nkundó (pratiques non habituelles), les Azande (pratiques acceptées mais non prises en considération).<sup>81</sup>

L'ensemble de tout ce qui vient d'être présenté s'inscrit alors dans ce qu'il convient de nommer les homosexualités, car on y voit un éventail large des relations sexuelles que ce soient hétérosexuelles ou encore homosexuelles (pseudo ou identitaire). Dans ce sens, les termes, pour désigner la sexualité et les rôles joués par chacun dans l'acte sexuel, s'appliquaient à la fois aux couples hétérosexuels et aux couples homosexuels (voir supra). Cependant, il reste les cas spécifiques de comportement des individus à mi-chemin entre le genre féminin et le genre masculin.

De tous ces rites qui viennent d'être brièvement présentés, il ressort qu'ils sont pour la plupart relatifs au modèle ancien, surtout les rites masculins. Dans le modèle ancien, l'homosexualité est le médium pour la transmission du folklore contenu dans la perception sociale du genre masculin, et constitue le second niveau de la parenté qui succède à la relation mère-enfant.<sup>82</sup> Cet ancien modèle était largement répandu dans les sociétés où les jeunes avaient des relations sexuelles avec les hommes et grandissaient dans le but d'avoir aussi leurs femmes et quelques amoureux de sexe masculin. C'est dire que ces rites masculins apparaissaient comme une sorte de reproduction sociale de la culture masculine et de l'idéal masculin, loin des foyers maternels. C'est pourquoi ces initiations "*ne sont pas seulement symboliques, elles introduisent réellement le garçon dans la société*".<sup>83</sup> Le jeu des initiandus avec le pénis de leur gardien apparaît comme une sorte de transmission de certaines facultés comme la force ou le pouvoir. En effet, la taille du sexe à ce niveau, (celui de l'initiateur par opposition à celle de l'initiandus), peut être perçue comme un signe de force, d'extrême virilité. Tout cela est un ensemble des moyens symboliques de diffusion du pouvoir à travers le fluide séminal. Ainsi, "*le sperme, transmis oralement*

<sup>81</sup> D. Vangroenweghe, *Op. Cit.*, p. 201.

<sup>82</sup> B. Adam, "Age, structure and sexuality : reflections on the anthropological evidence on homosexual relations", in E., BLACKWOOD, *The Many Faces of Homosexuality : Anthropological Approaches to Homosexual Behavior*, New York/London, Harrington Park Press, 1986, p. 22.

<sup>83</sup> A. Rauch, *Le premier sexe. Mutations et crise de l'identité masculine*, Paris, Hachette, coll. "Histoires", 2000, p. 13.

ou analement, représente la voie symbolique de la diffusion du pouvoir”.<sup>84</sup> La sodomie ou la relation pénio-anale devient la voie pour “connaître et (...) dérober les secrets du maître”<sup>85</sup> pour les néophytes ; ou encore, le fait de jouer avec le sexe de l’initiateur.

Désigner l’homosexualité dans l’histoire congolaise ne peut se faire qu’à partir d’un compromis théorique quant à l’évaluation et la désignation des contenus relatifs à l’objet même de l’homosexualité. C’est ce compromis qui a été tenté d’être réalisé ici, l’homosexualité étant d’abord identifiée à la lumière de la perception occidentale pour enfin s’en détacher à travers la notion de la “définition des rôles en genre” ; ou encore à travers la notion d’homosexualité chez les Azande où il ne s’agit, en réalité, que d’une étape homosexuelle, pour les individus, pleinement assumée vers une autre étape : l’hétérosexualité avec, au passage, la reproduction des schèmes socio-sexuels envers les cadets sociaux et les cadets d’âge.

Après avoir exploré et essayer de sortir la réalité homosexuelle à travers certaines pratiques dans l’histoire de quelques ethnies en République Démocratique du Congo, il s’agit maintenant de voir comment, de nos jours, se manifeste l’homosexualité dans la ville de Kinshasa.

## II. 2. Manifestations de l’homosexualité dans la ville de Kinshasa

Durant la période coloniale jusqu’à la période postcoloniale, les rites, mœurs, et coutumes relatifs aux diverses formes de pratiques homosexuelles ont été longtemps combattus et déniés en République Démocratique du Congo.

En effet, les explorateurs missionnaires et les premiers anthropologues occidentaux voyaient aux congolais, “une évasion romantique hors de leur culture trop standardisée”.<sup>86</sup> En d’autres termes, l’univers congolais en général et les pratiques sociosexuelles en particulier apparaissaient pour ces premiers anthropologues à la fois comme une trouvaille exotique, et une occasion de sortir de l’insatisfaction que leur avait donnée leur société occidentale.<sup>87</sup> Ils se feront de ce fait, une vision alternative,

<sup>84</sup> J. Corraze, *L’homosexualité*, Paris, PUF, coll. “Que sais-je”, 1994, 4<sup>e</sup> édition, p. 19.

<sup>85</sup> A. Morali-Daninos, *Sociologie des relations sexuelles*, Paris, PUF, coll. “Que sais-je ?”, 1963, p. 47.

<sup>86</sup> B. Malinowski, cité par P. Mercier, *Histoire de l’anthropologie*, Paris, PUF, coll. “Le Sociologue”, 1984, 3<sup>ème</sup> édition, p. 24.

<sup>87</sup> Cette assertion est valable pour toutes les sociétés dites primitives qui ont été étudiées par ces premiers anthropologues. Sur la question de l’insatisfaction de leur propre société, la célèbre boutade de M. Mead résume très bien ce qu’il en était. Elle disait en effet que : “Quand on n’est pas satisfait de soi-même, on se fait psychologue ; quand on n’est pas satisfait de sa société, on se fait sociologue ; quand on n’est satisfait ni de soi-même, ni de sa société, on se fait anthropologue”, cité par P. Mercier, *Ibidem*. D’autres anthropologues,

des “primitifs” qu’ils observent, oscillant entre une représentation des indigènes comme êtres naïfs (cf. les “Bons Sauvages” de Rousseau) ou comme des êtres aux mœurs perverses.<sup>88</sup>

Pour le dernier élément, la terminologie décrivant la perversité sexuelle des congolais est très significative. Ainsi certains de ces auteurs, au rang desquels figuraient de nombreux missionnaires, décrivaient certaines pratiques sexuelles comme : insolentes ; obscènes ; extrêmement vilaines ; “des crimes fous sans impunité” ; indécentes ; des vices détestables ; des copulations contre nature ; érotisme morbide etc...<sup>89</sup> Cette vision des indigènes par ces anthropologues, soutenue par un discours socio-centriste et moralisateur, a largement influencé leurs travaux “passant de commentaires moralisateurs à des descriptions croustillantes de coutumes sexuelles bizarres, et frôlant parfois même les limites de l’ethno-pornographie”.<sup>90</sup> Il faudrait ajouter à cela le fait que ces chercheurs étaient tous “andro-phallo et ethnocentriques”.<sup>91</sup> Lesdits travaux dans leur majorité étaient intéressés aux pratiques sociosexuelles des “primitifs” s’inscrivant dans une logique moralisante ou religieusement acceptable. L’homosexualité dans tout le Congo-Kinshasa sera ainsi, dès le 18<sup>ème</sup> siècle, considérée comme inconnue.<sup>92</sup>

C’est ainsi que plusieurs cultures congolaises, après l’indépendance, ont interdit l’homosexualité, la considérant comme une dépravation des mœurs. L’homosexualité a alors pris dans la culture congolaise, “la clé des champs”, à tel point que plusieurs esprits ont pensé en toute bonne foi que l’homosexualité n’avait jamais existé en République Démocratique du Congo et dans la ville de Kinshasa en particulier. Certains chercheurs africains arguaient, pour bon nombre d’entre eux, du vide linguistique et conceptuel pour désigner la réalité homosexuelle ; oubliant que vide conceptuel ne veut pas dire absence de pratique, mais tout au plus, peut signaler que la

---

prendront le prétexte de l’observation des mœurs et des coutumes des naturels, des primitifs, pour critiquer les sociétés occidentales voir : J. Poirier, *Histoire de l’ethnologie*, Paris, PUF, coll. “Que sais-je ?”, 1969 (1<sup>ère</sup> édition) p. 12-13 ; ou pour en faire une comparaison avec leur société voir : B. Malinowski, *La sexualité et sa répression dans les sociétés primitives*, trad. Française S. Jankelevitch, Paris, Payot, Coll. “Petite bibliothèque n° 28”, 1989 (2<sup>ème</sup> édition).

<sup>88</sup> M. Bozon, *Sociologie de la sexualité*, Paris, Nathan, coll. “128”, 2002, p. 83.

<sup>89</sup> S. O. Murray, W. Roscoe, *Boy-wives and Female Husbands. Studies of African Homosexualities*, New York, St Martin’s Press, 2001, p7-9.

<sup>90</sup> D. Vangrenweghe, *Sida et sexualité en Afrique*, Bruxelles, EPO, 2000, p. 150.

<sup>91</sup> D. Vangrenweghe, *Ibidem*.

<sup>92</sup> Conception qui remonte à E. Gibbon, (1781), *The History of The Decline and Fall of The Roman Empire*, London, Methuen, 6th ed., 1925. Il est en effet considéré comme le premier à avoir écrit sur la sexualisation des “primitifs”. Il écrit en effet : “I believe, and I hope that the negroes, untheir own country, were exempt from this moral pestilence” entendu ici comme le “vice homosexuel”, (p. 506) après avoir souligné au passage l’influence néfaste de l’homosexualité sur les affaires de l’Etat à Rome.

société ne modèle pas culturellement une telle pratique. De plus, comme cela vient d'être démontré, ce ne sont pas toutes les sociétés congolaises qui faisaient montre de ce vide conceptuel en matière d'homosexualité. Plusieurs s'en démarquaient et continuent de le faire, avec une précision telle que le seul concept d'homosexualité comme perçu à l'occidentale, pris dans toute sa complexité, n'aurait pas suffi à cerner ou à englober les réalités homosexuelles congolaises décrites.

On dirait qu'à Kinshasa, le moralisme sexuel fut une incitation coloniale : par les médiations de l'Eglise, des écoles et d'une administration qui marquait clairement sa préférence pour des employés et des fonctionnaires rangés. Après l'indépendance, sous influence de la dictature du parti unique, s'imposait la vision d'un dressage totalitariste des corps humains et de la conduite sexuelle, sacrifiés à la coutume.

La démocratisation du pays, suivie des effets de la mondialisation, ont entraîné une "libéralisation des mœurs". Les autorités, adeptes du libéralisme, ont laissé faire. Il s'est créé donc un marché du plaisir et ce marché, diffus, sensible aux influences étrangères, donne libre cours à des sociabilités nouvelles de séduction. Ainsi, mêlant cosmopolitisme et néo-traditionalisme, se forment des vécus proprement kinois en matière de rapports amoureux et de conduites sexuelles.

La disparition des divers contrôles favorisent le mimétisme européen et l'inventivité. Dans les milieux populaires, la vie urbaine vante les conduites érotiques européennes comme l'excellence même : l'apologie des manières de Blancs. Ce qui implique une certaine édulcoration psychologisante de tout ce qui vient de l'Occident. C'est ainsi que se développe le dénigrement des pratiques sexuelles traditionnelles congolaises, enviant tout mystère sur les mœurs amoureuses des Blancs. L'essentiel tient à la large place donnée à tout ce qui n'est pas le coït proprement dit : les Blancs savent jouer. Ici apparaît une rêverie sexuelle sur les manières des Blancs. L'usage en aurait été transmis par des colporteurs qui, eux, en contact avec les Européens, leur auraient emprunté des pratiques sexuelles passant pour raffinées. Les initiés se limitent à reproduire, à faire preuve de puissance par la contagion.

La curiosité sensuelle s'exprime sans gêne dans des conversations qui ne se tiennent pas seulement entre intimes. C'est ainsi que circulent des informations et des commentaires qui, en s'essaimant, tendent aux stéréotypes, prennent consistance en codes, mais souples. Ceci doit se comprendre par rapport à un contexte où il n'y a pas de textes ni de tradition qui commandent l'expression des plaisirs et en donnent des versions autorisées. Pragmatiques, les conversations sexuelles ne séparent pas les faits et leur appréciation.

Dispersés dans la ville, les homosexuels masculins ne sont pas organisés en ghetto, ils ne revendiquent pas non plus une culture gay. La clandestinité n'est pas pour autant une nécessité. Pas de répression policière signalée, mais bien de stigmatisation par l'opinion publique : le fait homosexuel suscite principalement la curiosité ; on comprend qu'il existe des garçons-filles ; ce terme connotant une vague idée d'androgynie, plutôt que de perversité. Il ne faut pas pour autant imaginer que la société kinoise soit partout indifférente car les témoignages attestent l'ostracisme villageois.

En fait, la minorité homosexuelle de Kinshasa pourrait avoir des critères particuliers d'intégration à la civilisation urbaine que les autres d'ailleurs. Le milieu de Kinshasa a peu de caractères originaux, il a surtout une allure kinoise. Par exemple, il n'y a pas de mode gay et les crèmes éclaircissantes, les parfums, les bijoux, les accessoires sophistiqués, la surveillance narcissique de son image sont des habitudes ordinaires à qui peut se les offrir et que n'importe qui prendrait à tort pour signes d'un efféminement masculin.

Quant aux lieux publics de rencontre (restaurants, petits bars, milieu sportif), aucune sélection, par les préférences sexuelles, n'y est formalisée.

Les homosexuels tendent à constituer des associations et des réseaux. Très perméables les uns aux autres, ces associations forment cependant un cadre de base. Ainsi, les ressortissants d'un quartier, les ressortissants d'une commune se voient régulièrement, certains habitent parfois ensemble, s'entraident tout en se concurrençant à qui mieux. Ces micro-regroupements sont d'ailleurs pratique courante à Kinshasa dont la rapide expansion et la dominante libérale mettent les isolés, nationaux ou pas, en dangereuse position de faiblesse.

Finalement, les homosexuels s'intègrent dans la ville sans avoir eu à développer des stratégies particulières de défense. Ils n'ont plus qu'à construire des thèmes et une identité de revendication, si bien qu'un tableau social du milieu ne fait pas ressortir de traits bien singuliers. Avant, par exemple, l'année 1990, la prostitution masculine en envers des Européens était discrète. Actuellement, le racolage s'exerce aussi discrètement en des endroits connus par des initiés. Ce phénomène a suivi la détente générale des mœurs, et il en est l'un des traits supplémentaires qui atteste la souplesse de la société kinoise.

L'homosexualité masculine à Kinshasa donne prétexte à un condensé opaque de signifiants ; elle est une ressource infinie de stéréotypes : dans l'immédiat ordinaire des conversations, comme dans un culturel de la sexualité.

Des manières efféminées sont effectivement observables dans les quartiers et dans les rues. Non comme une démonstration permanente et publique : rien de comparable au personnage de la folle ou du travesti de rue. Le jeu consiste en des emprunts occasionnels d'apparences, d'attitudes estimées féminines que l'on tient entre soi. En ces moments, il s'agit de suggérer une frivolité imaginée européenne, une espèce de chic féminin prouvant la distinction, mais qui n'annonce pas, de façon sûre, une partition entre rôles sexuels. La même personne peut, un jour, porter le pantalon et chemise féminins, un autre jour s'afficher super-branchée, ou bien passer du genre viril, voire bagarreur, au style fragile créature. Bref elle s'habitue à une présentation de soi-même constamment souple. Le cosmopolitisme de Kinshasa y incite, si bien que maintenir une permanence de son personnage est jugé comme manque de finesse.

Pour la plupart d'homosexuels masculins passifs qui vivent un problème d'identité sexuelle dû à une confusion de genre, il est fréquent qu'ils rencontrent des difficultés à s'associer correctement aux caractéristiques de leurs genres biologiques. Que ce soit aux niveaux de la gestuelle (la démarche, la voix, les manières, etc.), de l'habillement (les vêtements et les accessoires) ou de la coiffure, ils ont tendance à s'associer au sexe opposé.

La revendication des différences et panégyriques de l'identité n'ont pas eu prise jusqu'à présent. La xénophobie et l'intolérance ne s'euphémisent réellement pas. C'est principalement le mode de vie des dominants qui aime les identifications, et, pour le moment, la haute bourgeoisie fait parade de son hédonisme, de son internationalisme. Ces références gouvernent les aspirations, les variables consistant, évidemment, dans l'adaptation des souhaits aux possibles. Les sentiments amoureux et sexualités n'échappent pas à ces tropismes. Il en résulte une échelle de valeurs selon laquelle est apprécié tout ce qui rapproche du mode de vie des riches ; est négatif, tout ce qui en éloigne. Les réflexions de chacun dépendent de logiques générales et non d'une logique spéciale des relations physiques. Sous cet angle, l'homosexualité est envisagée comme une composante de la réussite urbaine, si bien qu'il est rare de constater, de la part des Congolais kinois, une position arrogante de l'identité sexuelle : ni féminismes, ni groupes de libération qui isolent le thème sexuel et en font la raison d'un programme de vérité.

La genèse des manifestations ou de la visibilité croissante du fait homosexuel dans les villes congolaises est différente : selon que l'on se trouve à Kinshasa, à Kisangani, Lubumbashi, à Kikwit ou ailleurs. Le constat qui se dégage cependant et pouvant être généralisé est qu'avec l'avènement du processus de démocratisation, marquant, entre autres, les libertés individuelles d'expression, de religion ou pour certains de choix sexuels, l'homosexualité a été de plus en plus visible... Les lieux de rencontre se sont multipliés, surtout dans les beaux-quartiers de la ville de Kinshasa. Il s'agit le plus souvent de bars, de restaurants et de boîtes de nuit... D'après nos enquêtes, on peut trouver les boîtes de nuit opérationnelles très fréquentées par les homosexuels à Gombe, à Limeté et ailleurs.

Cette réalité n'est pas similaire dans les autres villes congolaises et africaines où l'homosexualité est réduite à la clandestinité. Le lieu de rencontre principal des homosexuels au Kenya est dans les toilettes publiques, les "cottages" ou encore au bord des plages, dans les zones estuaires.<sup>93</sup> Au Cameroun, les homosexuels sont contraints de vivre cachés et de se constituer en réseaux fermés, restreints et pratiquement inaccessibles. Les lieux de rencontres obéissent à des lois internes, en fonction des villes, avec une moindre insistance sur le type de quartier. Ils se réunissent pour se divertir comme ils peuvent et où ils peuvent.<sup>94</sup>

Certaines boîtes de nuits et devantures des hôtels sont aussi des lieux privilégiés de visibilité de l'homosexualité à Kinshasa. Tout cela montre que dans bien des cas, le "marché homosexuel" kinois qui est encore en devenir, à cause des contraintes sociales, tend de plus en plus à s'affirmer, à s'ériger en une sorte de communauté, de sous-cultures. Car, "Il suffit qu'un groupe quelconque d'individus ait un minimum de vie commune, qu'il soit tant soit peu séparé d'autres groupes, qu'il occupe un petit coin de l'espace social, qu'il se pose les mêmes problèmes et peut-être qu'il ait quelques ennemis en commun pour qu'une culture se développe.

A Kinshasa, l'Internet est également un autre lieu de manifestation du fait homosexuel à travers les sites de rencontres gais, lesbiens ou bisexuels. Le plus connu et le plus fréquenté c'est le site " www.cybermen.com". Le but avoué par les acteurs sociaux s'y rendant est le désir de trouver un partenaire occidental, de préférence, qui pourrait jouer le rôle du sponsor économique et qui pourrait assurer le voyage du correspondant en Europe. Ainsi, l'usage d'Internet, par ces homosexuels, en plus de se

<sup>93</sup> S. O. Murray, "A feeling within me: Kamau, a twenty-five-year-old Kikuyu", in, S. O. Murray, W., Roscoe, *Op. Cit.*, pp. 41-62.

<sup>94</sup> Ch. Gueboguo, *La question homosexuelle en Afrique. Cas du Cameroun*, Paris, L'Harmattan, 2006, p. 93.

divertir ou de faire des recherches autres, apparaît comme une tactique de positionnement favorisant l'accès à un mieux-être, supposé se retrouver exclusivement en Occident.

A en croire un gestionnaire de lieu pénitentiaire, les prisons seraient aussi des endroits privilégiés pour l'homosexualité à Kinshasa. Il s'agit, dans la majeure partie, d'homosexualité situationnelle due, semble-t-il, à la promiscuité dans laquelle vivent les prisonniers, à l'absence de partenaires de l'autre sexe et enfin au mauvais traitement. Il ressort que les prisonniers qui sont souvent mal nourris s'engagent dans une lutte pour la survie où les plus faibles sont rançonnés et obligés de se soumettre sexuellement. On assiste à des démonstrations d'autorités où certains caïds, pour établir leur suprématie dans la cellule, soumettent les nouveaux ou les rebelles (prisonniers) à des relations sexuelles anales. D'où la multiplicité de viols à caractère homosexuel, sous le regard complice des "gardes-chiourmes" souvent rapporté. Pourtant, quand une personne est "initiée" et "accepte" ses tendances homosexuelles, elle adopte un style de vie homosexuel, et devient rapidement dépendante. Celle-ci consiste à essayer de satisfaire un besoin intérieur (l'amour) par des moyens extérieurs. La pratique de rapports homosexuels entraîne la dépendance. Le fait est prouvé par le cas de nombreux prisonniers qui entrent en détention sans aucune tendance homosexuelle mais qui par opportunité ou même obligation sont amenés à pratiquer l'homosexualité. Certains pourraient continuer un mode de vie homosexuel après leur libération. Ils sont devenus dépendants.

Il apparaît ainsi qu'à Kinshasa, l'homosexualité, bien qu'étant de plus en plus visible, n'est pas encore affranchie des contraintes "non sexuelles". Cette situation traîne nécessairement la dite homosexualité vers la clandestinité, où les risques d'infection sont minimisés. Cette réussite est matérialisée par la possibilité de rencontrer un partenaire, car dans ces marchés sexuels, "on traque orgasme contre orgasme",<sup>95</sup> le temps étant littéralement compté. Toute cette situation voue plusieurs homosexuels à "*une gestion complexe de (leur) vie, (les) contraignant souvent à une double vie, voire à des vies multiples*".<sup>96</sup> Certains auteurs pour désigner cette double vie, ont alors parlé de "stratégie de discrétion" de la part de ces individus qui optent alors pour "le "choix" d'une visibilité hétérosexuelle pouvant induire des rapports

<sup>95</sup> R. Dericquebour cité par J. Schlick, M. Zimmer Mann, "L'homosexuel (le) dans les sociétés civiles et religieuses", in *Recherches institutionnelles*, Strasbourg Cerdic, N° 15, 1985, p. 151.

<sup>96</sup> Pollak M., *Une identité blessée. Etudes de sociologie et d'histoire*, Paris, Métailié, coll. "Leçons de choses", 1993, p. 213.

clandestins avec les hommes”<sup>97</sup>. A ce stade, l’ensemble des normes sociales et personnelles inatteignables est transformé, à travers des tactiques symboliques basées sur la rationalité mises en œuvre, pour créer une autre forme de normativité, laquelle possède une cohérence pour les individus qui procèdent par de tels bricolages et autres arrangements identitaires successifs.<sup>98</sup> Cela va servir de paravent, pour ne plus se heurter de front à des sanctions ou à des tensions sociales qui s’érigent contre l’activité homosexuelle dans la société. C’est dire à ce niveau que ces normes idéelles instituées par la société et inculquées à travers la socialisation de l’individu se trouvent être supplantées par la norme du désir et de l’attirance liée à l’orientation sexuelle : la norme pratiquée et pas nécessairement pratiquée en cas de rapport sexuel non protégé.

Malgré l’hostilité généralisée contre l’homosexualité, qu’est-ce qui peut expliquer une telle propension et visibilité ?

### II. 3. Les justifications de la propension de l’homosexualité masculine de nos répondants

L’homosexualité est présentée à Kinshasa comme une sexualité “différente” (or, qui dit différence, dit bien référence à une norme, ici hétérosexuelle), à laquelle il convient de trouver impérativement une explication ou une raison. On a ici la spécificité d’une représentation hétérocentrée de l’homosexualité.

Par rapport à notre expérience de terrain, le phénomène de l’homosexualité masculine de nos répondants à Kinshasa s’explique par la “*crise*”. En effet, l’étymologie du mot *crise* est en lui-même révélateur de ce qui suit : elle est issue du jargon médical et vient du grec “*krisis*” qui veut dire étape décisive, moment critique. C’est donc un moment décisif dans l’évolution d’une maladie, moment décisif qui, à son tour, détermine l’issue de l’évolution de ladite maladie. La *crise* ou le concept de *crise* se présente comme un moment de perturbations, de graves difficultés, de turbulences, de tensions et de conflits que connaît une société à un moment donné. C’est pourquoi, transposée dans le champ social, la *crise* est cet état qui provoque une série de déséquilibres, de difficultés, de tensions et de conflits, de troubles, de malheurs ou de dysfonctionnements sociaux. Revêtue d’un caractère multidimensionnel, la *crise* peut être d’ordre médical (la manifestation pathologique soudaine ; exemple : crise cardiaque, crise d’asthme), économique (la période de récession ; exemple : crise économique), politique (la période d’instabilité politique et

<sup>97</sup> Voir C. Gueboguo, *Suicide et Homosexualité en Afrique*, 2002. Source : [www.semgai.free.fr](http://www.semgai.free.fr)

<sup>98</sup> Voir : C. Gueboguo, *Ce que parler veut dire : Essai d’analyse de 10 rumeurs circulant dans les milieux gais au Cameroun*, 2003. Source : [www.semgai.free.fr](http://www.semgai.free.fr)

institutionnelle ; exemple : crise gouvernementale), financière (la période d'instabilité et de déficit financier ; exemple : la crise bancaire due au surendettement), culturel (les manifestations des insuffisances dans les connaissances ; exemple : une personne moins cultivée), social (manifestation des comportements déviants ; exemple : la corruption), psychologique (la manifestation des comportements anormaux ; exemple : la dépression), etc.

La République Démocratique du Congo en général, comme la ville de Kinshasa, est en crise ; elle vit la crise depuis des décennies. La crise sociale apparaît ainsi comme le facteur primordial explicatif de la visibilité accrue de l'homosexualité masculine dans la sphère sociale kinoise.

A Kinshasa, les facteurs sociologiques explicatifs de la propension croissante et visible de l'homosexualité sont nombreux. Pour les besoins de ce travail, il ne sera retenu que ceux qui apparaissent capitaux et présentés ci-dessous.

### **II. 3. 1. L'influence mercantile**

Pendant que nous administrions notre questionnaire sur le terrain, pour n'illustrer que le cas de cinq répondants, bien qu'ayant été initiés de différentes façons, ils nous ont rassuré qu'ils pratiquent l'homosexualité masculine pour avoir l'argent qui leur permet de satisfaire à leurs besoins et aider aussi les membres de leurs familles respectives. Un de ces cinq répondants est orphelin de deux parents ; il est le chef domestique (vingt-trois ans) d'un ménage de trois filles et deux garçons. Un autre répondant de seize ans est orphelin de père et vit chez sa cousine mariée et mère des enfants. Le troisième répondant (un garçon de dix-huit ans) est né hors mariage, abandonné par ses parents : sa mère vit en union libre avec un homme et son père vit présentement en Belgique. Pour manger et dormir, il fait des tours de différentes résidences de ses apparentés. Deux autres vivent chacun chez ses parents. L'un a un père qui ne travaille pas. La famille vit de la débrouille de la maman (vendeur de légumes). L'autre a un père maçon et la mère est vendeuse des pains. Tous ces répondants nous ont affirmé l'intention d'abandonner l'homosexualité s'ils trouvent l'argent suffisant. Ils promettent un mariage hétérosexuel pour avoir des enfants qui assureront leur sécurité sociale pendant leur vieillesse.

En réalité, certains Kinois, confrontés à la misère, sont parvenus à développer des tactiques de survie. Ainsi certains garçons pensent que cette pratique sexuelle procure de l'argent, et est source d'enrichissement ou de capitalisation économique. Cette croyance trouve son origine loin dans le temps et place ainsi l'homosexualité

comme un fétichisme fallacieux, capable d'apporter les gains. En effet, chez les Pangwé, groupe Fang du Cameroun, Gabon et de la Guinée Equatoriale, l'homosexualité était vue comme une "médecine de richesse". On croyait que les partenaires qui se livraient aux actes homosexuels devenaient riches. L'explication sociale qui en ressortait venait du fait même de la solidarité africaine et du support mutuel entre deux amis, car la richesse pouvait être facilement accumulée et amassée à deux, plutôt que seul.<sup>99</sup> Cependant, la croyance moderne africaine selon laquelle l'homosexualité donne de l'argent ne s'inscrit pas dans le continuum de la perception des Pangwé. Elle se porte même en faux, car l'homosexualité à ce niveau est utilisée en guise de moyen et de fin en même temps, pour subvenir aux besoins matériels immédiats des individus.

La crise a poussé certains individus homosexuels, à se manifester ou s'exhiber de plus en plus dans les grands hôtels, les boîtes de nuit, cela à la recherche de clients, et européens de préférence. Ce qui peut aussi être observé quand certains homosexuels kinois vont surfer sur les sites de dialogue gais. Ils recherchent, pour bon nombre d'entre eux, des partenaires européens riches, susceptibles de combler leur rêve et de leur permettre de vivre pleinement leur sexualité en Occident, sans camouflage. Celui-ci consiste à se doter d'un partenaire de l'autre sexe, pour masquer à l'entourage social sa véritable identité homosexuelle.

En République Démocratique du Congo, en général, et dans la ville de Kinshasa en particulier, les condamnations formelles (sur le plan du droit écrit : code pénal et code civil) des individus, pour cause d'homosexualité, sont quasi inexistantes ; malgré les visibilités grandissantes des plus manifestes. En rapport avec les us et coutumes qui interdisent l'homosexualité en République Démocratique du Congo, comme dans la ville de Kinshasa, l'action populaire répressive laxiste apparaît aussi comme facteur sociologique générateur de cette propension croissante et observable de l'homosexualité. La visibilité trouve sa motivation dans le fait que ces individus pensent que les politiques et les musiciens sont comme eux, c'est-à-dire qu'ils sont aussi homosexuels. C'est pourquoi ils les citent comme des modèles, des exemples à suivre sexuellement. Fort de tout cela, le législateur et les politiques en République Démocratique du Congo, en raison de leur mutisme sur cette "visibilisation" de l'homosexualité dans leur terroir, lequel mutisme se manifeste par une indifférence

<sup>99</sup> Voir G. Tessman, "Homosexuality among the Negroes of Cameroon and a Pangwe Tale", in S. O. Murray, W. Roscoe, *Op. Cit.*, p. 156. Titre originel : "Die Homosexualität bei den Negern Kameruns", *Jahrbuch für sexuelle Zwischenstufen unter besonderer Berücksichtigung der Homosexualität*, 21, 1921, p. 121-138.

d'élaborer ou proposer les lois sur les pratiques homosexuelles, apparaissent eux-mêmes comme ceux qui promeuvent cet état de chose.

En définitive, à travers l'histoire ou de nos jours, l'homosexualité dans la ville de Kinshasa est loin d'être une construction mythique. C'est une réalité palpable et visible. Le fait de vouloir nier son existence d'abord au début par les occidentaux, et ensuite par les Kinois eux-mêmes, relève d'une construction mythique dont le but est de "démystifier", mais aussi d'essayer de donner un sens sociologique à ses manifestations dans la société kinoise contemporaine.

Sur le terrain, nous avons constaté que tous nos répondants passifs (soixante-douze) ont, à l'exception de leur partenaire régulier et permanent, des partenaires occasionnels avec qui les rapports sexuels sont motivés par le seul gain matériel. Ils accordent des faveurs sexuelles au client, en échange d'argent, de cadeaux ou d'une autre forme de rétribution. La pauvreté est ainsi souvent à l'origine de l'utilisation du corps comme une marchandise. Bien que l'opinion publique ne qualifie de prostituées que les femmes qui proposent ouvertement de telles transactions sexuelles, celles des hommes homosexuels n'en seraient pas moins. Ceci révèle leur dépendance socioéconomique traditionnelle, ainsi que la tendance à l'exploitation de la sexualité masculine. Qualifiée de "plus vieux métier du monde", la prostitution a été essentiellement exercée par des femmes, alors que les bénéfices revenaient le plus souvent aux hommes qui se considéraient comme leurs propriétaires ; cette conception, qui a prévalu jusqu'à la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle se perpétue encore aujourd'hui au sein de la société kinoise dans plusieurs versions. D'autres prostitués, qui se travestissent parfois en femmes, sont généralement au service de clients masculins. L'exploitation sexuelle de ces jeunes gens est une forme de plus en plus fréquente de la prostitution. Ceux issus des familles pauvres qui fuient sont les plus exposés à la prostitution, l'échange de faveurs sexuelles contre de l'argent constituant pour eux une des rares possibilités de revenus.

Vécue sous des formes diverses, la prostitution homosexuelle de jeunes gens varie selon le contexte économique et les valeurs sociales de chacun. Certains d'entre eux ont fait de la prostitution un facteur de préservation de la famille. Souvent contraints par la force ou les circonstances économiques à marchander leur corps, certains prostitués se sentent rejetés par la société et ne parviennent pas à changer de position sociale. La présence des missions étrangères, à l'instar de celle de la Mission des Nations Unies au Congo (la MONUC, en sigle) a créé un vaste marché

homosexuel. Quelques prostitués pourraient cependant accéder à la richesse en faisant des économies.

Par ailleurs, les rapports sexuels commerciaux offrent aux jeunes hommes pauvres, notamment les garçons qui vivent dans la rue, l'occasion de gagner de l'argent, qu'ils soient ou non attirés principalement par des hommes. Certains trouvent ces rapports sexuels commerciaux bénéfiques, tant financièrement que psychologiquement. Ce qui leur permet d'explorer leur sexualité. Les hommes sachant ce qu'ils font, sont à l'aise avec leur préférence sexuelle et sont habitués à négocier avec les clients. Ils peuvent également jouer le rôle de modèles pour leurs collègues et clients. A travers la ville, nombreux sont ceux qui, parmi ces hommes, forment la base de groupes œuvrant auprès de ceux qui ont des rapports sexuels avec des hommes.

Les rapports sexuels commerciaux présentent également de nombreux inconvénients. Ils peuvent être pratiqués sans la volonté des garçons et des jeunes hommes qui n'entrevoient aucune autre manière de gagner de l'argent. Les hommes très efféminés et les travestis trouvent souvent difficile de gagner de l'argent autrement. Cela peut être dangereux à cause de la violence de clients potentiels ou de la population, et peut entraîner des risques importants pour la santé.

Les hommes cherchent et trouvent des endroits différents où l'on peut avoir des rapports sexuels avec d'autres hommes. Quelques fois, un homme plus âgé fait des suggestions qui conduisent aux rapports sexuels ; selon le statut, le pouvoir et la différence d'âge, cela peut être bien accueilli par le partenaire le plus jeune ou constituer un abus ; c'est le cas, dit-on, des agents expatriés de la MONUC.

### **II. 3. 2. L'influence des médias**

Tous nos répondants au questionnaire ont chacun suivi, au moins, une fois un film pornographique de l'homosexualité masculine. Certains disposent des disques compacts, de magnéto et de téléviseur pour les visualiser chez-eux ; d'autres vont les voir chez leurs amis ou leurs partenaires. Quelques-uns ont ces images dans leur téléphone portable. Nombreux possèdent des magazines pornographiques homosexuels masculins. Par solidarité et dans l'esprit d'amener les autres à s'accepter, ils les disposent à la portée de leurs pairs. Tous les reçoivent de leurs partenaires en provenance de l'étranger (surtout Europe et Asie), dix-neuf répondants en ont reçu (magazine, disque compact, téléchargement des images au téléphone portable) des agents de la Mission des Nations Unies en République Démocratique du Congo (militaires ou civils). Certains suivent aussi les images sur les homosexuels projetées

sur les chaînes de télévision (TV5, Euro News) et certaines émissions animées à la chaîne Antenne A (émission "Mode et mœurs") et à la Radio Okapi. On lit facilement sur le ruban passant de certaines chaînes de télévision, le jour de samedi à partir de 22h00', les communiqués sollicitant les partenaires homosexuels d'un certain âge.

A ce sujet, nous constatons que le premier facteur explicatif de la propension et de cette visibilité de l'homosexualité masculine dans la ville de Kinshasa est l'influence des productions des médias, surtout les médias étrangers qui sont reçus localement. Ceux-ci irriguent des images fortes et brutales, alimentent le subconscient et l'imaginaire des Kinois.<sup>100</sup> Loin d'être neutres, ils amplifient ou valorisent certaines représentations au détriment d'autres. Les individus les plus exposés à l'impact des médias sont ceux qui sont en mesure de se procurer des journaux, un appareil récepteur de radio (comme la radio Okapi) ou de télévision (le cas de la chaîne Antenne A dans son émission "Mode et mœurs"), parfois couplés aux nouvelles technologies de l'information et de la communication comme le téléphone portable.<sup>101</sup> Ceux-ci, en s'y exposant, finissent par avoir un large champ de perception des réalités et schèmes de pensées présentés, qui ne sont pas toujours en harmonie avec les modèles de leur groupe d'appartenance. Ils sont ainsi considérés comme exutoire chez certaines populations, pour combler leurs insatisfactions. De fait, on peut affirmer que

*"Par un mécanisme de "catharsis" ou d'identification-projection, les gens en viennent à ne plus "penser" et agir qu'à partir des schémas, des images et des symboles élaborés à l'extérieur et qui, faute de trouver localement des contreponds crédibles, sont susceptibles de modifier considérablement le comportement".<sup>102</sup>*

Ils s'entourent alors dans le fond de l'illusion selon laquelle, les médias pensent comme eux.<sup>103</sup> Autrement dit, les médias expriment tout haut, ce qu'ils auraient ou qu'ils ont toujours pensé tout bas. Toujours est-il que ces modèles nouveaux que proposent les médias, dans une époque idéologique de tentatives de mondialisation des cultures,<sup>104</sup> sont susceptibles d'influencer d'une certaine manière les représentations. Pour les individus, faire comme ils ont vu dans les médias apparaît comme la manifestation d'un alibi discursif, permettant de sortir de la double tactique dans laquelle sont entrés de nombreux Kinois pour masquer leur vie homosexuelle réelle.

<sup>100</sup> V. Nga Ndango, *Les médias au Cameroun : mythes et délires d'une société en crise*, Paris, l'Harmattan, 1993, p. 117.

<sup>101</sup> Lire A. Ba, *Télévision, paraboles et démocratie en Afrique*, Paris, l'Harmattan, coll. "Champs Visuels", 1996.

<sup>102</sup> V. Nga Ndango, *Op. Cit.*, p. 117.

<sup>103</sup> F. Brune, *Les médias pensent comme moi, fragments du discours anonyme*, Paris, l'Harmattan, 1993.

<sup>104</sup> J.-P. Warnier, *La mondialisation de la culture*, Paris, La Découverte, coll. "Repères", 1999.

Ils sont par là même encouragés par ce qu'ils observent dans les médias, et par ce qu'ils croient à tort ou à raison être la réalité homosexuelle occidentale. Cette "visibilisation" de l'homosexualité, incitée par les médias à Kinshasa, est aussi l'expression d'une reconnaissance sociale qui ne veut toujours pas dire son nom. Le flux des productions médiatiques étrangères qui se déverse sur Kinshasa, a trouvé un champ social en état de crise multiforme.

### II. 3. 3. Dysfonctionnement du contrôle social

Treize répondants au questionnaire sont initiés par viol à l'âge mineur, et vingt-deux ont eu leur premier rapport homosexuel dans et pendant la douche, par amusement, entre eux à l'âge mineur compris entre neuf à seize ans. Ceci dénote une certaine négligence des parents qui laissent les enfants prendre une douche collective (à deux jeunes gens de l'âge approximatif). Par curiosité, ces enfants ont essayé et en ont pris goût.

De ce fait, la famille, par son pouvoir de socialisation et de contrôle social dans l'éducation sexuelle, est censée contrôler l'orientation sexuelle de l'enfant conformément aux us et mœurs sexuels issus du consensus social. Lors qu'il y a un relâchement dans le contrôle social, il apparaît l'émergence des particularités dans l'orientation sexuelle des enfants. Soumise à l'analyse d'Hendin,<sup>105</sup> l'homosexualité masculine à Kinshasa témoigne aussi le dysfonctionnement du contrôle social dans la famille et la société kinoise entière acquise à l'hétérosexualité. Dans sa publication, Herbert Hendin l'exprime en ces termes : "*homosexuality is only one sign of existing disruption in the family, of its failure to be what society needs it to be : a force of stability, affection, and love*".

La présence des faits sexuels qui sont en marge du consensus social d'un groupe trouve aussi son origine dans la famille. C'est ainsi que pour Joseph Douce (1985),<sup>106</sup> l'homosexualité n'est pas innée, mais plutôt acquise, par le truchement de certains éléments dans l'éducation dès le plus jeune âge de l'individu. Pour Marcel Eck (1966),<sup>107</sup> les facteurs éducatifs et psychanalytiques sont prédominants dans l'explication de l'homosexualité, or l'individu commence à recevoir sa première éducation dès le sein maternel. Ce sont ces premiers contacts qui l'aideront plus tard à se mouler dans son groupe.

<sup>105</sup> H. Hendin, *The age of sensation, a psychoanalytic exploration*, Nex York, 1975, p. 118.

<sup>106</sup> J. Douce, "De l'homosexualité", in *L'homosexuel(le) dans les sociétés civiles religieuses...*, pp. 99-106.

<sup>107</sup> M. Eck, *Sodome. Essai sur l'homosexualité*, Lesigne, Fayard, p. 113.

À Kinshasa, sur le plan de la sexualité, certaines familles ne constituent plus le havre d'assurance du respect des normes et de la tradition. La structure familiale où l'apprentissage de l'enfant se faisait *“à l'aide de maximes, sentences, chansons, contes, proverbes, etc... utilisés pour justifier telle manière de procéder ou telle intervention”*<sup>108</sup> n'existe plus. Avec la mondialisation, certains comportements sociaux se sont vu modifiés. Des familles kinoises s'ingénient à imiter les modèles de vie des familles occidentales. De plus en plus, on peut observer, dans la ville de Kinshasa, le cas de famille monoparentale où très souvent le parent qui s'occupe de l'éducation de l'enfant est absent de la résidence, parce qu'il exerce une activité qui assure la survie de la famille.

Pour le cas des familles biparentales, quelques unes d'entre elles brillent surtout par l'absence de l'un des parents, notamment le père. Ainsi, à en croire Corrazé,<sup>109</sup> on trouve des familles ayant *“une mère à l'affection possessive, outrageusement proche de son enfant plus qu'elle est distante d'un père lointain, froid, détaché et absent.”* Il s'ensuit que l'enfant développe un très fort attachement érotique à une femme, il est *“le plus souvent attaché à la mère, attachement suscité, favorisé, par la tendresse exagérée de la mère elle-même, renforcé ensuite par l'effacement du père de l'existence de l'enfant”*.

Cette situation est aussi l'une des réalités observées dans certaines familles kinoises où l'on peut rencontrer quelques homosexuels masculins. La famille est considérée à ce stade comme génératrice d'homosexualité masculine visible, à travers son *“système triangulaire spécifique”*.<sup>110</sup> Le triangle a pour pôles principaux la mère qui s'attache à l'enfant, et manifeste une hostilité vis-à-vis d'un père lui-même indifférent et presque toujours absent. Cet état de choses a été observé chez certains répondants qui, à en croire leurs dires, voyaient la relation entre leurs parents comme mauvaise. En outre, le père est souvent absent, presque inexistant ou alors très effacé, quand il ne déserte pas la maison familiale pour se refaire une autre vie ailleurs. De ce fait, avec Corrazé<sup>111</sup>, on peut affirmer que la perturbation du foyer familial se présente comme un facteur souvent lié à l'homosexualité masculine. En d'autres termes, les crises au sein de la famille sont pour beaucoup liées au fait que certains acteurs sociaux à Kinshasa penchent pour une sexualité avec les membres de même sexe. Il se

<sup>108</sup> Mburano Rwenge, *“Facteurs contextuels des comportements sexuels ; le cas des jeunes de la ville de Bamenda (Cameroun)”*, in *IFORD*, Yaoundé, Cameroun, n°40, Octobre 1999, p. 5.

<sup>109</sup> J. Corraze, *L'homosexualité*, Paris, PUF, Coll. Que sais-je, 2006, p. 85.

<sup>110</sup> Bibier cité par J. Corrazé, *Ibidem*.

<sup>111</sup> J. Corrazé, *Idem*, P. 83.

fait qu'à Kinshasa, quand le foyer du répondant n'est pas perturbé, il y a relâchement du contrôle social en matière de sexualité pour plusieurs d'entre eux.

Il s'ensuit que les jeunes, forts de toutes ces influences pour contacter les rapports sexuels, ne se soucient plus en grande partie de l'avis parental. Dorénavant, les sources d'information de ces jeunes en matière de sexualité sont "*les amis, les médias et l'école et non plus la famille à cause notamment de la réduction du temps que les enfants et les parents passent ensemble*".<sup>112</sup> Cela est d'autant plus vrai que six de nos soixante douze répondants, à l'âge variant entre dix à seize ans, ont eu leurs premiers rapports homosexuels avec des amis du quartier dans et pendant la douche. Il apparaît que ce sont leurs amis, à l'âge de la jeunesse, qui les ont initiés à l'homosexualité.

La famille n'a pas joué son rôle éducationnel et a laissé un vide que l'entourage des pairs a tôt comblé. Les familles, de plus en plus, se modernisent à Kinshasa ou passent pour modernes, tout en laissant les enfants désœuvrés et sans repères, sinon ceux offerts par les pairs et les médias. Il devient difficile pour ces enfants de savoir avec exactitude ce que la société kinoise attend d'eux, surtout en matière de comportements sexuels, avant d'opérer un choix en conformité avec leur vécu. De tels individus ne se considèrent pas comme anormaux. Pour eux, ils obéissent à la première logique sexuelle qui leur a été présentée et qu'ils jugent bonne, et cette présentation est faite par les pairs. Cette première logique sexuelle reste marquée en eux, et il est difficile que ces jeunes s'en débarrassent. A la longue, face à une société qu'ils jugeront moins tolérante, ils développeront vis-à-vis d'elle la culpabilité sociale.

Dans ce type de relation, on assiste aussi à des harcèlements voire viols aux premiers rapports homosexuels. Il s'agit de treize garçons sur les soixante douze répondants, dont l'âge varie de neuf à quatorze ans, pris soit de force soit par enlèvement, et les pénétrant par l'anus. Dans ce cas, les bourreaux sont plus âgés et plus forts que les violentés. Ces viols ont eu lieu à la maison du bourreau pour trois d'entre eux, à la maison d'un ami du bourreau pour sept d'entre eux et à l'hôtel pour trois autres d'entre eux. Un des bourreaux est un blanc de nationalité italienne et un autre est un officier militaire des Forces Armées Congolaise au grade de colonel.

Sur le plan social, la crise est un facteur de propension à l'homosexualité pour certains individus, à cause du climat psychologique qu'auraient pu créer à ces sujets interrogés le viol dont ils sont victimes.

<sup>112</sup> Mburano Rwenge, *Op. Cit.* p. 10.

### II. 3. 4. La politique dans le sexe

Dans toute société, il y a toujours eu un lien, perceptible ou non, entre le pouvoir et le sexe. La sexualité, à l'instar de nombreux phénomènes sociaux, est perçue suivant une juridiction, une ordonnance plus ou moins formelle bien précise, à laquelle les acteurs sociaux sont amenés à se conformer. Ainsi le pouvoir, par rapport au sexe, "marque les frontières", précise Michel Foucault (1976).<sup>113</sup> Le pouvoir joue de ce fait un rôle régulateur des pulsions sexuelles des acteurs sociaux, à travers les normes, les lois, les interdits ou encore les sentences. C'est ce qui amène Foucault<sup>114</sup> à souligner que : "*Le pouvoir serait essentiellement ce qui, au sexe, dicte sa loi. Ce qui veut dire d'abord que le sexe se trouve placé par lui sous un régime binaire : licite et illicite, permis et défendu [...] : le sexe se déchiffre à partir de son rapport à la loi.*"

Les lois ou les sentences en matière de sexualité dans une société marquent les frontières entre ce qui est sexuellement permis ou défendu. C'est ce qui fait que le sexe soit déchiffré à partir de son rapport à la loi, des relations qu'ils pourraient entretenir. Les législations sur la sexualité ou la pratique sexuelle varient d'un milieu à un autre. C'est en fonction de ces milieux respectifs que "*sur le sexe, le pouvoir ne ferait jouer qu'une loi de prohibition*", avec pour objectif que "*le sexe renonce à lui-même*" pour s'attacher à la seule finalité que le groupe ou le milieu lui aura au préalable assignée. Pour remplir cette mission, le pouvoir aura pour instrument "*la menace d'un châtement qui n'est autre chose que sa suppression*".<sup>115</sup>

En République Démocratique du Congo, les codes pénal et civil restent muets en matière de l'homosexualité. On ne trouve aucune disposition régissant cette pratique sexuelle, bien que le phénomène soit réel et visiblement manifeste depuis 1990 et prenne d'ampleur dans les cités congolaises. C'est pourquoi les condamnations restent inexistantes en cette matière. Il semblerait que l'homosexualité n'est pas encore perçue comme un risque pour la sécurité du pouvoir en place, ou une menace pour le maintien de l'ordre public.

Cette tolérance ou ce laxisme apparent affiché par le pouvoir en République Démocratique du Congo, par rapport à cette réalité sociale, n'est rien d'autre qu'une stratégie pour voiler une partie importante de ses mécanismes de fonctionnement. Le pouvoir se réserve toujours devant ce phénomène qui aurait un retentissement politique d'une grande ampleur. Cette logique de laxisme apparent semble

<sup>113</sup> M. Foucault, Histoire de la sexualité. La volonté du savoir, Paris, Ed. Gallimard, 1976, p.110.

<sup>114</sup> M. Foucault, *Ibidem*.

<sup>115</sup> M. Foucault, *Op. Cit.*, 110-111.

compréhensible, puisque la République Démocratique du Congo depuis les années 1990 s'est inscrite, à l'instar de bien d'autres pays en Afrique subsaharienne, dans la mouvance de la pratique démocratique. Désormais toutes les actions du pouvoir se doivent avoir un retentissement politique favorable, dans une logique de compétition, de course et de maintien au pouvoir. Cependant, il y a le problème du degré de laisser-aller, du laisser-faire ou de laxisme qui se pose, même s'il est apparent ou stratégico-politique, car la situation décrite, fait que, par ricochet, un aspect du système politique congolais, de manière inavouée ou non, apparaît comme un facteur de propension perceptible à l'homosexualité. D'où la question de savoir pourquoi ce refus obstiné d'assumer clairement et officiellement ce que l'on laisse pourtant faire. En fin de compte ce laxisme n'est-il pas désuet pour une société qui se veut démocratique, à l'heure où le droit à la différence et le devoir d'indifférence, vis-à-vis de cette différence, sont un droit fondamental de la personne ?

Il est souhaitable que le pouvoir en place légifère en sanctionnant positivement ou négativement, l'homosexualité. Autrement, on vit une confusion totale. Même si ce laxisme peut sembler apparent, cachant des actions politiques futures, le pouvoir politique crée un malaise pour ce qui est de la situation juridique de la personne ayant une orientation homosexuelle, qui dans un tel contexte ne peut pas réellement s'épanouir. Elle ne peut vivre que comme un zombie. Le droit élémentaire à la vie libre lui est ainsi dénié. Il serait peut être temps que les politiques songent à s'y pencher afin que tout un chacun puisse jouir de son droit à la vie, de son droit à la liberté. On a bien le droit de choisir sa religion en République Démocratique du Congo ; pourquoi n'aurait-on pas aussi le droit d'y vivre sa sexualité pleinement et officiellement, sans crainte de quelque représailles basée sur le faciès ?

### **II. 3. 5. Les pratiques homosexuelles à travers les jeux érotiques chez les jeunes garçons**

Dans la croissance des enfants, nous observons qu'il existe une période de temps, entre dix et douze ans, où les jeunes fréquentent habituellement les compagnons de leur propre sexe. C'est l'âge où les garçons crient : "pas de filles !" et les filles ne font aucun cas des garçons. Au cours du développement normal de la personnalité, ces attitudes de répulsion pour les représentations de l'autre sexe ne se prolongent pas dans l'adolescence ; les garçons finissent naturellement par s'intéresser aux filles et les filles aux garçons. Ainsi, à partir de quinze ou de seize ans, les jeunes trouvent le plus grand plaisir à se rencontrer ensemble : jeunes gens et jeunes filles.

A l'explication se rapportant au *dysfonctionnement du contrôle social*, nous avons évoqué ci-dessus, par rapport à nos enquêtes de terrain, le cas de vingt-deux répondants qui ont avoué avoir eu leur premier rapport homosexuel à l'âge mineur compris entre dix et seize ans par amusement dans et pendant la douche. Parmi eux, quatre répondants en ont eu chacun avec son cousin dormant dans le même lit ; cinq avec, chacun, son cousin fréquentant les chambres différentes ; deux avec, chacun, son cousin habitant les résidences différentes et onze en ont fait avec leurs amis du quartier.

Nous référant ici aux étapes de développement chez l'individu, développement auquel sont attachés certains interdits et certaines activités sociosexuelles permises, les enfants ne sont pas souvent considérés comme conscients, en mesure d'assurer une activité sexuelle productive. Ils sont tout simplement regardés comme socialement asexués, aucun rôle relatif au genre ne leur étant attribué.

Pourtant, c'est à partir de cette première étape que commence à s'amorcer les relations homosexuelles entre les garçons dans les jeux. En effet, les petites filles sont contrôlées et leur virginité jalousement préservée. Elles vaquent donc ainsi aux occupations domestiques avec des femmes, tandis que les garçons peuvent s'amuser ensemble. Cette première étape inclut les jeunes gens de six ans jusqu'à quinze ans. Les garçons de cette "classe sociale", dorment ensemble, jouent ensemble et les grands pénètrent parfois analement les plus jeunes comme le montre Falk : "*La première étape semble inclure la promiscuité comme entre les jeunes, qui peut être observée parmi les autres tribus noires, tout en étant aussi regardée par les adultes comme un jeu d'enfant. Cette promiscuité prévalente consiste en des relations étroites entre garçons et filles, et entre garçons et garçons [...] Le rôle passif est joué par les garçons Bafia de cinq ou six ans avec leur frère aîné*".<sup>116</sup>

Nous remarquons que les premières expériences homosexuelles se font parmi les garçons, parfois issus de la même famille ; ce qui a pour but d'accroître la confiance au sein des parties prenantes. Les filles ne subissent pas ces influences sexuelles, car elles sont plus étroitement surveillées. Au même moment, il est strictement interdit aux filles d'avoir les relations sexuelles avec le sexe opposé.<sup>117</sup> C'est la raison pour laquelle l'homosexualité est beaucoup plus répandue parmi les garçons. De telles pratiques se font dans le secret, en l'absence d'adultes.

<sup>116</sup> K. Falk, "Homosexuality among the Negroes of Cameroon and a Pangwe Tale", in S. O. Murray and W. Roscoe, *Boy-wives and Female Husbands. Studies of African Homosexualities*, New York, St Martin's Press, 2001, pp. 187 - 196.

<sup>117</sup> K. Falk, *Idem*, p. 168.

On dirait que ce jeu pouvait parfois être institutionnalisé et obéir à certaines règles ; du fait que cela est quelques fois regardé avec tolérance par les adultes, puisque selon eux, il s'agit de jeux passagers qui sont supposés s'arrêter à l'âge adulte chez les deux parties. Cependant, il se constate que certains adultes continuent d'avoir des relations sexuelles avec des garçons, sans que cela soit condamné. Un tel constat est toléré, mais pas publié, car en parler publiquement dans certains cas est considéré comme dégoûtant, ou quand il se marie, on s'attend à ce que les pratiques homosexuelles cessent, car dans la classe d'âge adulte l'homosexualité est perçue comme irrationnelle et peut apparaître comme un signe de sorcellerie.

Toutefois, les rapports sexuels clandestins occasionnels entre adultes et jeunes garçons suggèrent que le passage d'une classe à une autre ne se fait pas toujours avec succès.<sup>118</sup> Cette situation d'adultes, continuant d'entretenir des relations sexuelles avec les jeunes garçons, marque l'échec de la transition qui est ainsi attendue entre le passage de l'individu de la classe d'âge des célibataires vers celui d'adultes mariés constituant des piliers de la société.

Il ressort à ce niveau, de ce qui précède, que les premières relations homosexuelles commencent, pour certains garçons, dès la première étape de la croissance sociale de l'individu à travers les jeux érotiques, les jeunes gens "jouant" entre eux, les filles entre elles, à cause de la séparation des sexes. C'est donc *une sexualité inter-genre et intergénérationnelle*. Une propension spéciale aux relations homosexuelles parmi les jeunes non mariés est fréquente. L'homosexualité est souvent tolérée et, parfois même, apparaît comme obligatoire dans les jeux érotiques.

### II. 3. 6. Homosexualité en l'absence de femmes

De tous nos répondants au questionnaire, trente et un ont été initiés à l'internat de l'école secondaire (la nuit au dortoir), à l'âge variant entre douze et vingt ans, par leurs aînés de classes supérieures et plus âgés. Tous ont joué le rôle passif au premier rapport entre garçons. Tous ont perdu les traces de leurs initiateurs dès la séparation à l'école.

Souvent les enfants de bas âge, tous les sexes confondus, ont l'habitude de jouer ensemble, jusqu'à l'adolescence où tout est arrêté. Ainsi, les garçons n'ayant plus l'opportunité d'avoir la compagnie des filles et de jouer avec elles à des jeux érotiques,

<sup>118</sup> B. Adam, "Age, structure and sexuality: reflections on the anthropological evidence on homosexual relations", in E. Blackwood, *The Many Faces of Homosexual Behavior*, New York/London, Harrington Park Press, 1986, pp. 19-33.

trouvent la satisfaction sexuelle dans leur compagnie respective entre garçons. Un garçon peut alors prendre un autre comme sa “femme”. Cela peut inciter pour la vie entière. Dans ce cas typique, il est question d’une (homo)sexualité basée sur le modèle de l’âge où l’un des partenaires est un peu plus âgé que l’autre. Et c’est celui qui est le plus âgé qui, le plus souvent, joue le rôle intégrateur ou actif. Il est vrai que des cas exceptionnels de jeunes qui jouent le rôle intégrateur sur les plus âgés peuvent également être signalés, notamment chez les Nkundó du Congo/Kinshasa.<sup>119</sup>

En outre, dix-sept homosexuels masculins considèrent leur pratique sexuelle comme innée (en ces termes : “Dieu m’a créé comme ça”). Cela a pour fonction principale de les dégager de toute responsabilité, s’ils en viennent à être condamnés par leur conscience, leur entourage ou alors par la religion.

Certains hommes n’admettent pas les pratiques lesbiennes ; cependant, ils ne voient aucun inconvénient aux pratiques homosexuelles avec des jeunes garçons, en l’absence de leurs femmes et parfois même en leur présence. Ici, se justifie le cas de ceux qui sont initiés en prison ; mais vu l’importance de ce phénomène vécu au Centre Pénitentiaire et de Rééducation de Makala, nous préférons en parler particulièrement dans les lignes qui suivent. C’est la manifestation même de la domination masculine, du pouvoir du phallus. Le coït anal, bien que partie prenante de l’homosexualité, peut aussi traduire des formes de relation de domination ou de subordination, les acteurs n’étant généralement pas de la même génération. L’écart d’âge est en effet historiquement important entre les partenaires.

Cependant, chez les Azande, certains jeunes garçons étaient entraînés avec leur maître ou “mari” dans les camps de guerre une fois que celle-ci avait éclaté. Ils servaient alors et jouaient le rôle attribué aux femmes dans les camps militaires, incluant aussi les relations sexuelles et non pas le rôle de disciple ou suivant des héros comme on s’y serait attendu.<sup>120</sup> Dans ce cas, l’homosexualité est vue comme un acquis, une prédisposition sociale, car le jeune garçon ne l’a pas fait par goût, mais parce qu’il a été choisi, à travers des critères subjectifs : c’est le cas de ceux étant socialement forts et signifiants de beauté.

Dans la société Mossi au Burkina Faso, les choix et rôle des garçons étaient associés à l’interdit social d’avoir des rapports hétérosexuels le vendredi. Une fois de plus, est mise en exergue, la suprématie de la masculinité, car tout se passe comme si

<sup>119</sup> G. Hulstaert, *Le mariage des Nkundó*, Brussels, Falk, 1938, p. 86-87, Rapporté par S. O. Murray, W. Roscoe, *Op. Cit.*, p. 142.

<sup>120</sup> E. Evans-Pritchard, *Op. Cit.*, 1970, p.1431.

le vendredi, les femmes devaient s'abstenir sexuellement, tandis que les hommes pouvaient continuer de jouir de leur plaisir en substituant les objets sexuels. Il faut préciser que ce n'était pas tous les hommes qui avaient ce privilège, mais seulement les chefs et, partant, les détenteurs du pouvoir qui avaient par ce fait le plein pouvoir d'agir sur leur sujet.<sup>121</sup> Il apparaît ainsi qu'être efféminé pour certains hommes libres, pouvait servir comme tactique de positionnement et d'autorité, capitalisée par l'acceptation, le consentement d'une relation homosexuelle. C'est dire que ces hommes-femmes n'étaient pas seulement, symboliquement et socialement, reconnus comme des femmes, mais à travers cette relation (homo) sexuelle socialement tolérée, ils devenaient de facto des femmes.

Les relations homosexuelles de type intergénérationnel entre les Bangalla d'Angola étaient très courantes, surtout au cours des voyages, quand ils n'étaient pas en la compagnie des femmes, leurs épouses. C'est l'une des raisons pour laquelle la masturbation mutuelle (Okulikoweta) et la sodomie (Omututa) étaient répandues et regardées avec peu ou pas de honte. C'est par contre la masturbation solitaire, onanisme, Okukoweka qui était considérée avec mépris. Cela fait penser au côté communautaire des sociétés africaines, communauté qui ne connaît aucune limite. Le sexe n'est pas alors perçu comme une activité solitaire, mais nécessairement duale ou groupale : son plaisir ne pouvant avoir un sens que dans la communauté, lequel doit être partagé.<sup>122</sup>

Ces cas illustrent la pseudo-homosexualité, qui compense l'absence des femmes. Cependant, des cas d'homosexualité identitaire peuvent être mis en exergue. C'est dire que dans ces amitiés amoureuses entre hommes qui pourraient être établies, il ressort une forte prise de conscience de l'investissement sexuel qui les entourait. Le but des actes sexuels était peut-être de renforcer l'amitié, de la sceller. Toujours est-il que tout cela passait par la prise de conscience de ce caractère d'amitié hors du commun. C'est pourquoi les sociétés ont su disqualifier de telles amitiés, les distinguant de celles sans investissement érotique entre amis de même sexe.

L'ensemble de tout ce qui vient d'être présenté s'inscrit alors dans ce qu'il convient de nommer les homosexualités, car on y voit un éventail de relations sexuelles homosexuelles (pseudo ou identitaire). Dans ce sens, les termes pour

<sup>121</sup> L., Tauxier, *Les noirs du Soudan : Pays Mossi et Gouroumi*, Paris, Emile La Rose, 1912, p. 569-570, souligné par S. O., Murray, W., Roscoe, *Op. Cit.*, p. 91-92.

<sup>122</sup> J., Weeks, "Anthropological notes on the Bangala of the Upper Congo River", in *Journal of the Anthropological Institute of Great Britain and Ireland*, 1909, pp. 416-459, cité par S. O., Murray, W., Roscoe, *Idem*, p. 143.

désigner la sexualité et les rôles joués par chacun dans l'acte sexuel s'appliquent aux couples homosexuels. Cependant, il reste les cas spécifiques de comportement des individus à mi-chemin entre le genre féminin et le genre masculin. Certaines sociétés africaines reconnaissent cette particularité au point de les identifier, de les nommer avec peu ou prou de dédain.

### II. 3. 7. Le phénomène homosexuel masculin dans le milieu pénitentiaire de Kinshasa

Les informations sur les pratiques homosexuelles masculines décrites ici ont été recueillies au cours d'un entretien avec un collaborateur du Directeur du Centre Pénitentiaire et de Rééducation de Makala en date du 22 octobre 2008, pendant 3h07', à Kinshasa. Selon cet interviewé, la prison étant surpeuplée, les rapports sur les pratiques homosexuelles masculines entre les détenus sont reçus toutes les semaines. Les acteurs sont à majorité les condamnés à mort, les détenus militaires et à faible proportion, certains ayant fait au moins six mois de détention. Les passifs sont surtout les détenus qui sont privés de la fourniture alimentaire des visiteurs (les démunis), et les nouveaux venus, à titre de bleusaille. Parmi les détenus, il y a des groupes qui s'arrangent de pratiquer régulièrement l'homosexualité masculine. Il existe même, dit-il, quelques rares cas des couples constitués et d'autres ayant juste des rapports occasionnels. Quant aux rapports homosexuels occasionnels entre les partenaires occasionnels, le coût varie de cent à mil franc congolais. Cet argent permet au passif de se procurer les aliments (le pain, les arachides, les beignets, la cigarette, etc...). Pour la plupart de cas, les détenteurs d'argent et de nourriture, reçus de la visite ou du trafic, proposent les rapports homosexuels aux démunis en échange avec l'argent ou la nourriture. En outre, les détenus qui ont besoin d'une protection acceptent l'échange de leur service homosexuel avec les ressources du pouvoir des autres. Les demandes de service sont instantanées ou rétroactives entre les prisonniers.

Soumettant à l'analyse d'Overing et les autres,<sup>123</sup> *“il est établi que l'homosexuel est plus sensible à la promiscuité que l'hétérosexuel”*. Dans ce cas, s'agit-il d'homosexualité proprement dite ou d'actes homosexuels qui imitent simplement les relations hétérosexuelles ? Au premier constat, on peut noter une pseudo-homosexualité. Selon Corrazé (2006),<sup>124</sup> *“on entend dans ces cas que le comportement homosexuel se manifeste à l'encontre de ceux présents habituellement dans un sujet donné parce que compte-tenu des circonstances, il permet d'atteindre un*

<sup>123</sup> Overing et alii, *L'homosexualité*, Paris, Mame, 1967, p. 63.

<sup>124</sup> J. Corrazé, *Op. Cit.*, 2006, p. 15.

*but étranger de fait à la sexualité : gain, protection, conservation d'une relation, domination, soumission, etc...*” Il s'agit d'une activité sexuelle occasionnelle ou périphérique pour certains prisonniers. Elle est “*passée du rang de fin à celui de moyen*”,<sup>125</sup> et ces “*actes homosexuels périphériques initient aussi souvent, et de façon certaine, le comportement hétérosexuel*”, ajoutent Overin et compagnons.<sup>126</sup>

C'est une homosexualité de tactique. Elle sert plus de moyen de survie que de fin. Cette situation au sein même de cette prison qui oppose ceux qui ont le pouvoir, c'est-à-dire un peu d'argent ou de nourriture suffisante et complète (ce qui implique aussi que ces détenus reçoivent beaucoup de visites externes ou sont impliqués dans divers trafics), à ceux qui sont délaissés par leurs proches parents. Ceux lésés par leur famille sont donc obligés de se contenter de la portion de nourriture insuffisante qu'ils reçoivent dans la prison. Il s'agit d'une poignée de riz et de haricots bouillis, comme l'a signalé l'interviewé.

Ce sont ceux qui ont les moyens financiers, donc le pouvoir, qui vont jouer dans les relations sexuelles et ceux qui ont le rôle intégrateur (dans cas de bizutage ou baptême) ou encore connu sous le nom de rôle actif. Ceux qui sont délaissés jouent le rôle réceptif ou passif, en se laissant pénétrer par la voie anale ou par voie buccale. Dans ces divers rôles sexuels, il y a des choix liés à une position soit de domination, soit de dominé. Ce qui n'est pas le cas dans une relation homosexuelle sans contrainte.

Il y a là un rapport indéniable de classe ou de situation sociale. Le pénétrant est celui qui a le pouvoir, celui qui a un statut dominant. Il dispose de l'autre détenu nécessaire qui se comporte de façon passive, en fonction des modalités qui sont exprimées dans les pratiques sexuelles en général. Cette forme de sexualité se rapproche d'une forme relationnelle identique à celle de la prostitution, tout au plus dans sa référence symbolique. Dans ces cas, nous sommes en présence du phénomène de la prostitution où les rapports sexuels sont donnés en échange d'une certaine compensation (le coût de la passe).

Les pratiques homosexuelles sont fréquentes parmi les condamnés à mort, car ceux-ci auraient une situation carcérale plus confortable, comparée à celle des autres détenus. Les condamnés à mort ont fait plus longtemps en prison et certains d'entre eux reçoivent régulièrement des visites externes. Ils ont eu le temps de s'imprégner des

<sup>125</sup> J. Corrazé, *Ibidem*.

<sup>126</sup> Overin et alii, *Op. Cit.*, p. 30.

lieux et de tisser des relations amicales ou autres avec les gardiens de la prison. La plupart d'entre eux règnent dans la prison en maître et poussent parfois le vice jusqu'au harcèlement sexuel des plus démunis ou de nouveaux arrivants. C'est ce qu'évoque Marie-Louise Etéki-Otabela (2001 : 498),<sup>127</sup> dans son étude sur les milieux carcéraux camerounais : *“En effet, il n'est pas rare que pour pallier leur manque en amour, d'autres prisonniers se retournent, faute de mieux, vers leurs camarades de même sexe pour se satisfaire mutuellement. Il arrive même, semble-t-il, qu'en cas de non-consentement mutuel, un détenu soumette son pair à un harcèlement sexuel ou à un chantage ignoble. On parle même de viols fréquents dans ce domaine, avec la complicité des gardes-chiourmes qui, lorsqu'ils ne sont pas directement compromis, préfèrent détourner leur attention”*.

Ce premier constat permet d'établir que le milieu carcéral constitue un facteur important d'éclosion et d'expansion de la pseudo-homosexualité ; d'une part à cause de la promiscuité observée dans ledit lieu, d'autre part à cause de grandes différences existant dans le traitement interne des prévenus. Toutefois, établir le milieu carcéral comme seul générateur d'expansion d'homosexualité dans cette prison serait une conclusion hâtive. L'abstinence forcée des prisonniers pourrait conduire à la masturbation d'abord, si l'on s'en tient aux différentes étapes évolutives par lesquelles passent les prisonniers, qui finissent par avoir une autre orientation sexuelle. Il y a au départ une masturbation avec fantasmes hétérosexuels, ensuite une masturbation avec fantasmes homosexuels, après une homosexualité épisodique, puis habituelle, et enfin une homosexualité recherchée comme but, et non plus comme un substitut à l'hétérosexualité (Corrazé, Op. Cit. : 19-21). Il n'est pas possible du jour au lendemain, même dans un milieu carcéral, de devenir homosexuel ou d'avoir spontanément des penchants à caractère homosexuel. Encore faudrait-il ajouter qu'il existe tout de même des prisonniers ayant une certaine attirance explicite ou non pour les individus de même sexe. Autrement, cela ne tiendrait pas avec le fait que tous les prisonniers n'ont pas des usages à caractère homosexuel. Il y en a qui choisissent d'utiliser d'autres moyens pour satisfaire leur libido. C'est pourquoi il est énoncé ici qu'à la plupart des dominants, il s'agit d'une pseudo-homosexualité au départ qui s'est muée en homosexualité avérée au fil de séjour prolongé dans les geôles. Pour certains

<sup>127</sup> M. L. Etéki-Otabela, *Le totalitarisme des Etats africains : Le cas du Cameroun*, Paris, L'Harmattan, Cool. Etudes africaines, 2001, p. 498.

de ces détenus, ces contacts ne signifient pas : “ceci est quelque chose de nouveau”, mais bien “c’est que j’attendais”.<sup>128</sup>

Cela peut aussi s’interpréter autrement : aux prisonniers dominants (dans une large proportion), et à quelques rares cas de dominés, ces contacts ont d’abord signifié “ceci est quelque chose qu’il y a lieu de découvrir pour pallier le manque de partenaire de l’autre sexe ou le manque de nourriture”, avant de se transformer en “ceci n’est plus quelque chose de nouveau, mais c’est ce que je désire, ce que j’attends, un moyen pour parvenir à mes fins”. Plusieurs dominés sont contraints à avoir des contacts homosexuels pour les besoins de survie ou alors ils sont convaincus qu’ils doivent se résigner à mourir de faim. Aux dominés, l’homosexualité aurait la fonction de tactique de survie. Elle est essentiellement basée sur le mieux-manger ou le mieux-boire. C’est à leur niveau qu’il conviendrait de parler de pseudo-homosexualité. Pour eux c’est une activité sexuelle qui est utilisée comme moyen de survie, et non pas comme une fin pour satisfaire leur libido. Pour eux, il peut être établi que le milieu carcéral est un facteur significatif déclencheur d’expansion à l’homosexualité. Si elle n’est pas répétée, elle ne conduit pas à une accoutumance et à une suite au sortir de la prison. Faut-il le rappeler : le suivi post-carcéral des prisonniers soupçonnés de tels rapports sexuels est inexistant à Kinshasa.

D’après notre interviewé, chaque fois qu’un cas de rapport homosexuel est constaté entre prisonniers, celui-ci est quelquefois sanctionné par deux types de punition négative : la bastonnade et en cas de récidive, l’isolement dans les petites cellules. Ce sont les autres prisonniers qui dénoncent leurs compères. Ce qui revient à souligner de nouveau ce qui a été dit plus haut, à savoir que tous les prisonniers ne sont pas impliqués dans les pratiques homosexuelles.

Bref, à la prison de Makala, les actes homosexuels masculins sont constatés fréquemment entre les prisonniers. Pour certains, ces contacts sont occasionnés par l’impossibilité de recourir à un partenaire de l’autre sexe. Pour les autres prisonniers qui avaient déjà cette orientation homosexuelle implicite au départ, la prison contribue à faire éclore l’orientation profonde. Il y en a d’autres qui, mus par la nécessité de survie basée sur le manger, puisque la nourriture s’avère insuffisante, ont recours à une forme d’homosexualité circonstancielle comparable, dans sa forme rationnelle, à celle de la prostitution. Le milieu carcéral peut être compris comme une institution clé pour un marché sexuel, au vu des différentes motivations qui sont mises en exergue.

<sup>128</sup> Overing et alii, *Op. Cit.*, p. 55.

## II. 4. Les pratiques homosexuelles masculines

### II. 4. 1. Rapports sexuels

Il est difficile de réfléchir à la question de l'homosexualité dès lors que nous l'abordons par le biais de la liberté ; cette notion si mal définie est donc si largement interprétée. L'être humain est libre de faire ce qu'il veut de son corps. Conséquemment, les êtres libres ne se rencontrent-ils pas dans un consentement réciproque ?

L'homosexualité masculine ouvre d'abord son chemin dans la rencontre de deux hommes corporels. Nous savons que cela se fait par provocation, celle d'un homme "passif" envers un autre "actif". Provoquer, dans ces conditions, signifie allumer l'œil. Le rôle du "passif" se limite à user de son corps dans le regard de l'"actif". Les "passifs" sont sensibles à tous les regards masculins qui se posent sur eux.

Les pratiques sexuelles les plus fréquentes entre hommes sont la pénétration anale, le sexe oral, les relations crurales (contre cuisses) et la masturbation mutuelle. Plusieurs de ces actes se pratiquent autant avec des hommes que des femmes. Mais cette étude prend pour acquis les deux partenaires comme étant des hommes.

Il peut être difficile de trouver les termes les plus adéquats pour parler de rapports sexuels. Ce point donne les expressions usuelles, mais aussi des alternatives utilisées fréquemment dans la vie quotidienne. Dans chaque langue existent, bien entendu, des expressions formelles et informelles pour parler de sexe.

Toutes les parties du corps peuvent être stimulées sexuellement et jouer un rôle dans les activités sexuelles. Dans les rapports sexuels entre hommes, on porte davantage attention au pénis (bite, queue), à l'anus (cul, trou du cul), à la bouche, aux testicules et au scrotum (couilles), aux mamelons (tétons).

Afin de provoquer l'excitation chez les deux partenaires, le coït est généralement précédé de préliminaires, consistant généralement en caresses, baisers, massages, masturbation des organes génitaux du partenaire, etc. On notera également que la parole pourra, chez certaines personnes, produire un effet d'excitation non-négligeable. L'excitation conduit chez l'homme à l'érection du pénis, c'est-à-dire à son gonflement en pleine longueur et à sa rigidifiasson.

Le rapport oral (fellation, sucer, faire une pipe) consiste à insérer le pénis dans la bouche du partenaire. Certains partenaires receveurs ne trouvent pas cela agréable

mais la plupart en jouissent. La fellation mutuelle (69) se pratique aussi, c'est-à-dire lorsque chaque homme prend le pénis de son partenaire dans la bouche.

Les sensations de la fellation peuvent être amplifiées en masturbant la verge en même temps, ou en caressant les testicules. Elles peuvent l'être aussi en pénétrant l'anus avec des doigts ou un autre objet phallique. Mais cette pénétration peut s'avérer plus ou moins agréable selon les individus. La stimulation peut être diversifiée par l'action des dents sur le gland. Là aussi, de grandes différences existent entre les individus quant au plaisir découlant de cette variante.

Le désir sexuel et/ou les caresses, et toute autre forme de frottement, entraînent l'érection du pénis. Le frottement du bout du pénis stimule la prostate qui éjacule le sperme (jus), élément essentiel de l'orgasme masculin.

Les deux partenaires peuvent être excités durant les préliminaires sexuels dont les baisers sur la bouche, les caresses ou les baisers sur le corps du partenaire, les caresses des mamelons, du scrotum et des testicules, la pénétration de l'anus avec un doigt. Certains hommes affirment que des caresses prolongées de leurs mamelons les font éjaculer.

La fellation peut aboutir à une éjaculation dans la bouche ou sur une partie du corps du fellateur. Certains hommes préfèrent jouir dans la bouche de leur partenaire. Il est à noter, cependant, que si l'éjaculation dans la bouche ou sur une partie du corps n'est pas un plaisir partagé d'un commun accord par les deux partenaires, elle peut être considérée comme une pratique humiliante. Dans le même sens, l'homme devra s'assurer, avant d'atteindre l'éjaculation, que le fellateur a une certaine expérience de cette réaction ou du moins s'attend à ce qui va se passer. Car des réactions de dégoût, surprenant l'autre, peuvent gâcher une première expérience.

De même, comme on le voit souvent dans les films pornographiques, l'homme peut éjaculer sur le visage du partenaire. Là aussi, il convient que cela se fasse de commun accord avec le partenaire, et en particulier, protéger ses yeux. La projection de sperme sur les yeux peut en effet provoquer des irritations chez certains individus.

Après la fellation, certains hommes estiment désagréable d'embrasser leur partenaire évitant le dégoût des sécrétions restées dans la bouche de celui-ci. En revanche, d'autres embrassent leur partenaire afin de partager amoureusement ce sperme de son amant.

Lors de la fellation, la possibilité de transmission des maladies sexuellement transmissibles entre les deux partenaires est envisageable, même si l'absence de

certitudes scientifiques sur le sujet est à relever. De nombreuses IST sont concernées : le VIH/Sida, la syphilis, l'herpès, les chlamydiae, les gonorrhées, et plusieurs types d'hépatites. Notons que cette liste n'est pas exhaustive. Ce risque peut apparaître avec la présence des lésions sur les lèvres et/ou à l'intérieur de la bouche du partenaire. Une bonne hygiène bucco-dentaire est donc recommandée. Toutefois, se laver les dents peu de temps avant la fellation peut provoquer un saignement des gencives, et avoir un effet contraire à celui recherché. On suspecterait aussi une possibilité de transmission du Sida, en cas d'éjaculation dans les yeux du partenaire.

Le préservatif est conseillé et permet d'éviter le contact entre la personne qui effectue la fellation et les fluides sexuels de l'homme. Afin de cacher le goût du latex, de nombreux fabricants proposent des préservatifs parfumés. Cependant, l'usage conseillé du préservatif est ici moins suivi que pour les rapports sexuels génitaux : en raison tant de l'absence de campagnes de prévention axées sur ce point (même si cela commence à changer) que d'une plus grande modification des sensations physiques par la présence du préservatif dans le cas de la fellation, par rapport aux rapports génitaux.<sup>129</sup>

Le but poursuivi par la plupart des actes sexuels entre hommes consiste à stimuler le pénis jusqu'à l'orgasme. Dans la pénétration anale (enculer), le pénis en érection pénètre dans l'anus. La pénétration anale peut se dérouler de plusieurs manières ou positions, debout ou couché, le receveur tournant le dos au partenaire ou les deux partenaires se faisant face. La pénétration anale donne du plaisir au partenaire qui pénètre (dessus). Car elle produit une friction du pénis. Cela donne aussi du plaisir au partenaire receveur (dessous) parce que le pénis stimule la prostate située le long du rectum (la partie interne de l'anus). Ceci peut être douloureux pour le partenaire receveur en particulier lorsque la pénétration est forcée ou s'il n'y a pas de lubrifiant et quand la pénétration ne donne pas assez de temps aux muscles de l'anus et du rectum pour se détendre.

Puisque l'anus ne lubrifie pas naturellement, il est nécessaire d'utiliser un lubrifiant. On peut utiliser la salive, mais elle a tendance à sécher trop vite. Certaines huiles ne devraient pas être utilisées avec les préservatifs parce qu'elles détruisent le latex. L'idéal est d'utiliser des lubrifiants tels que la gelée KY à base d'eau.

<sup>129</sup> Lire : - "La pipe est-elle déculottée ?", in *Libération*, n° 7523, 18 juillet 2005.

- Th. Leguay, *Histoire raisonnée de la fellation*, GECEP/Le Cercle, 1999.

- Fr. Evrard, *De la Fellation dans la littérature*, Paris, Le Castor astral, 2000.

Dans les relations crurales (contre cuisses), un partenaire place son pénis entre les cuisses de son amant, et généralement juste sous l'aîne. Le plaisir du partenaire receveur vient de la pression contre les testicules et le long du périnée (la zone de peau entre les testicules et l'anus).

La masturbation quant à elle (se branler) se pratique en se servant des mains pour parvenir ou amener le partenaire à l'orgasme. Elle est mutuelle lorsque les deux partenaires le font réciproquement l'un pour l'autre.

On signale d'autres pratiques homosexuelles dont le sadomasochisme (infliger de la douleur à un partenaire consentant), l'insertion d'objets dans l'anus (gode, "jouets") ou de la main ("fist fucking"). Ces pratiques sont très répandues dans des cultures où les hommes ont la liberté d'explorer leur sexualité. Mais elles peuvent s'avérer dangereuses lorsqu'elles sont faites sans connaissances ou techniques appropriées et sécuritaires.

Bien que tous nos répondants homosexuels ont nié de les utiliser, certains par contre connaissent leurs pairs qui, pour des rapports sexuels avec des hommes, prennent des drogues comme le chanvre, l'héroïne, la cocaïne, l'ecstasy ou d'autres composés chimiques ou encore de l'alcool. L'usage de la drogue par voie intraveineuse moyennant les injections, peut causer la transmission du VIH. Les drogues fumées, bues ou mangées peuvent réduire les inhibitions, entraînant les hommes à avoir moins de pratiques sexuelles sécuritaires. Certains hommes prennent des drogues pour tenter de surmonter les tabous sociaux et psychologiques liés aux rapports sexuels entre hommes.

En réalité, ceux qui sont conscients et assument leurs besoins homosexuels "draguent" souvent ; c'est-à-dire qu'ils cherchent d'autres hommes. Cela peut se passer n'importe où : dans la rue, au magasin, au restaurant ou encore dans des endroits habituels très fréquentés par les hommes, à savoir des bars, des boîtes de nuit, des associations sportives, etc.

A travers la ville de Kinshasa, il existe des bars (Savana-bar, situé en diagonal de l'ambassade des Etats Unis d'Amérique), Cirkouf, sur l'avenue de la justice), des clubs et des boîtes de nuit (3615 qui est sur le boulevard du 30 juin), destinés aux homosexuels masculins. Et presque partout dans la ville, les hommes sont en contact entre eux. Les boîtes de nuit et les clubs attirent davantage les hommes plus fortunés, plus éduqués tandis que les hommes plus pauvres et moins éduqués vont davantage

draguer dans les rues du quartier, dans la douche, dans les salons de coiffure, etc. Il y a parfois peu de contacts entre ces deux groupes qui se rencontrent occasionnellement.

Tel que signalé ci-haut, certaines institutions non-mixtes (comme les institutions sportives) peuvent aussi favoriser les rapports sexuels entre hommes. Parfois, le travail permet des occasions de rapports sexuels. A titre d'exemple, ceux qui œuvrent dans des hôtels peuvent offrir ou vendre des services sexuels aux clients de l'hôtel ; c'est aussi le cas pour les masseurs et leurs clients. Ce ne sont pas toujours des rapports avec consentement mutuel. Dans certaines entreprises de la place, par exemple, l'engagement à un emploi ou la promotion de l'agent est conditionné par le service sexuel. Certains patrons des dites entreprises, à en croire certains répondants, disposent d'un groupe de garçons commissionnaires, pour leur recruter des jeunes gens passifs prêts à offrir leur service sexuel (voir infra). A titre illustratif, la Blue Diamond Society qui œuvre auprès des hommes ayant des rapports sexuels avec des hommes au Népal, signale que les efféminés sont souvent obligés d'avoir ce type de rapports sexuels avec leurs employeurs.

Ces rapports sexuels n'ont pas toujours lieu là où les hommes se rencontrent. Ils peuvent se dérouler dans la maison d'un des partenaires, si personne ne s'y oppose. Là où la plupart des hommes vivent avec leur famille, les rapports sexuels ont souvent tendance à se dérouler dans les toilettes où ils se rencontrent, dans un salon de massage, une voiture, une chambre d'hôtel ou ailleurs. Ceux qui pourraient emmener un partenaire à la maison ne le font pas assez souvent soit pour raison de distance par rapport à l'endroit où ils se trouveraient, soit par gêne d'être vu ou encore la réticence d'amener un étranger chez soi.

Mais il arrive que les rapports sexuels se déroulent aux vues et aux sus de tous, par exemple dans les lieux où les rapports sexuels entre hommes sont habituels, comme en prison, dans les boîtes de nuit spécialisées après la tombée de la nuit, dans les clubs et d'autres milieux fréquentés uniquement par des hommes. D'autres peuvent se joindre à l'activité sexuelle, parfois contre la volonté d'un ou des deux partenaires initiaux.

Les endroits bien connus pour la drague peuvent être dangereux si des voleurs ou des hommes violents s'y trouvent, prétendant offrir des rapports sexuels alors qu'en réalité, ils veulent voler ou attaquer leurs victimes. Par ailleurs, les endroits de drague peuvent être des refuges pour ceux qui n'ont aucune autre chance de rencontrer d'autres hommes avec qui partager leur préférence. Ainsi, ce sont des espaces sociaux

où les amitiés et les histoires d'amour se lient et se développent et où des communautés se forment.

#### **II. 4. 2. La fellation, expression de domination ou une preuve d'amour : opinions des répondants**

C'est la bouche, le palais, la gorge qui s'offrent comme zones érogènes privilégiées. Nous savons qu'au-delà du manger, du boire, ou du fumer, la fellation détermine également cette zone, comme zone sexuelle : signe que le corps entier s'érotise, au gré des libertés que les partenaires se donnent.

Par rapport à tout ce qui se raconte sur la fellation, que ce soit pour le rapport hétérosexuel ou homosexuel, nous avons préféré décrire un point particulier sur l'opinion des acteurs homosexuels masculins. Tous nos répondants au questionnaire font et jouissent de la caresse buccale de l'organe sexuel, c'est ça la fellation. Pour ne pas reproduire l'avis de chacun, nous les regroupons selon les tendances et retenir particulièrement les déclarations les plus significatives.

A la question de savoir si la fellation procure plus de plaisir que la pénétration, certaines opinions nous ont dit que les sensations que procure la fellation sont plus intenses que celles de la pénétration. Cela peut s'expliquer du fait que la cavité buccale est plus riche en muscles et en capacités motrices. La langue peut stimuler tour à tour, et à l'envie, toutes les zones érogènes du pénis : le gland, le frein, la couronne, les testicules, les points à la base de la verge... D'où une jouissance intense, ces zones étant en relation directe avec la partie du cerveau qui contrôle le plaisir (l'hypothalamus).

D'après un répondant résidant la commune de Lemba et fréquentant deux partenaires : un belge résidant la commune de Gombe et un étudiant finaliste en biomédicale de l'Université de Kinshasa, la fellation flatte son amour propre. Elle est souvent perçue par lui, non seulement comme une preuve d'amour, mais aussi et surtout, comme une preuve d'estime. La bouche est un endroit noble, dit-il, le siège du sourire, de la parole, de la gourmandise. Or, si cet endroit symbolique lui fait "l'honneur" de l'accueillir, c'est que son partenaire lui accorde une réelle importance. "La confiance, voire l'admiration de l'autre pour son sexe, lui apparaît alors comme évidente". Nous pouvons l'expliquer par le fait que la fellation permet aussi à l'homme de se "réconcilier" avec son sexe, lorsqu'il est un peu complexé par sa forme et sa taille. En clair : si son partenaire l'accepte comme il est, c'est qu'il est forcément acceptable.

Pour d'autres répondants, la fellation est une preuve d'amour : elle est ressentie comme une vraie preuve d'amour. Que son partenaire se consacre avec autant d'application à son seul plaisir est, à ses yeux, une démonstration d'affection. Pourtant la fellation n'est pas pour autant une obligation. Un homme peut aimer véritablement son partenaire et ne pas la pratiquer parce que cette pratique peut par exemple l'écœurer.

La fellation est-elle indispensable à l'excitation ? Elle paraît souvent indispensable à la gent masculine parce qu'elle est particulièrement excitante. Cette pratique permet d'une part à l'homme d'observer avec délices le corps nu de son partenaire, se penchant sur son sexe. D'autre part, il le regarde aussi lui procurer du plaisir. Résultat : une hyperstimulation de l'hypothalamus (partie du cerveau qui contrôle, entre autres, le désir), une dilatation des artères, un débit sanguin et une pression supérieure... donc une augmentation du volume du pénis. On dirait que plus les vaisseaux sanguins sont irrigués, plus les sensations que procurent la fellation s'accroissent ; ce qui garantit au moment de la jouissance un orgasme plus puissant.

La fellation permet de se laisser aller. Un répondant apprécie particulièrement, dans la fellation, le fait de voir son partenaire mettre en œuvre son seul plaisir. Cette pratique lui permet pour une fois de se laisser faire, de lâcher prise et de savourer pleinement ses sensations. En clair, la fellation lui offre une position aussi confortable qu'inhabituelle, fort plaisante... A condition bien sûr de ne pas pratiquer en parallèle de cunnilingus, qui peut perturber la concentration.

Si nous comprenons tous ces avis, la fellation permettrait de stimuler les zones du pénis les plus érogènes qui sont situées au niveau du gland et à la base du sexe, juste avant les testicules. Le gland est la région la plus sensible, car il est recouvert d'une muqueuse dont les nombreux vaisseaux sanguins affleurent en surface. Nous référant à l'anatomie humaine, cette zone est aussi dotée de 4000 capteurs sensitifs, appelés corpuscules de volupté de Krause. Mais la fellation permet aussi de stimuler le point G masculin. Il s'agit du "point H", situé au niveau du périnée, juste derrière les testicules...

Pour clore ce point sur les opinions des acteurs homosexuels masculins sur la fellation, nous savons aussi que celle-ci peut être perçue comme un acte réparateur pour certains hommes. Qu'elle soit liée à des raisons éducatives ou religieuses, une réprobation, durant l'enfance, des érections, de la masturbation ou des éjaculations nocturnes peut perturber l'épanouissement de la sexualité masculine et l'inhiber. D'où une perception par l'homme de la sexualité et de son sexe comme... sales ou négatifs.

La fellation peut-être alors ultra positive. Si un partenaire accueille ce sexe et s'intéresse à son plaisir, il les réhabilite tous deux du même coup. Ce n'est plus "sale". L'homme, libéré de ses entraves, peut alors exprimer pleinement toute sa jouissance.

#### **II. 4. 3. Rôles sexuels, plaisir et formes relationnelles**

Les considérations avancées ici ne doivent pas faire oublier que les situations vécues par les personnes ayant des pratiques homosexuelles sont très variées. Certains hommes préfèrent avoir un seul rôle sexuel, celui qui pénètre (rôle actif ou insertif) ou celui qui est pénétré (rôle passif ou réceptif). D'autres sont heureux d'être versatiles, de jouer un rôle ou l'autre selon leur humeur ou les besoins de leur partenaire. Comme pour toute activité humaine, les rapports sexuels peuvent et doivent être créatifs et les rôles sexuels peuvent changer à plusieurs reprises pendant les rapports sexuels. Un partenaire peut faire une fellation à (sucrer) l'autre, puis le pénétrer et être pénétré à son tour avant qu'un d'entre eux n'atteigne l'orgasme.

La pénétration anale et la fellation peuvent être explicitement et implicitement associées au pouvoir et à la domination. Le viol anal, en particulier, est une façon d'imposer le pouvoir à un autre homme. Dans plusieurs actes de relations consenties, un homme domine intentionnellement son partenaire tandis que l'autre se soumet volontairement. Cependant, d'autres considèrent la pénétration anale et la fellation comme un moyen de donner et de recevoir du plaisir ou comme actes d'amour dans lesquels les concepts de domination et de soumission ne sont pas pertinents.

Des hommes trouvent certains actes sexuels agréables alors que d'autres les trouvent déplaisants. Il arrive que des hommes trouvent certains actes sexuels agréables dans certaines circonstances et désagréables dans d'autres. Dans les rapports sexuels, le plaisir vient autant de l'attitude de l'individu que de l'acte physique qu'il accomplit. Plusieurs facteurs influencent le plaisir des rapports sexuels, notamment l'état psychologique de la personne, son attirance émotive et physique envers son partenaire.

Le peu de recherches menées dans ce secteur montrent que les hommes qui ont des inhibitions importantes face aux rapports sexuels avec d'autres hommes (soit parce qu'ils vivent dans une culture où les tabous sont très forts, soit parce qu'ils ont de fortes convictions religieuses ou d'un autre ordre) ont plus de difficultés à en retirer du plaisir, à explorer leur propre sexualité et à tenir compte des besoins sexuels de leurs partenaires. Ils auraient également moins tendance à être attentifs aux messages de

prévention sur le VIH et les IST concernant les rapports sexuels entre hommes. Par ailleurs, les hommes qui sont très à l'aise avec leurs préférences sexuelles sont plus à même d'apprécier les rapports sexuels, de donner du plaisir à leur partenaire, et pourraient être attentifs aux messages de prévention concernant les hommes qui ont des rapports sexuels avec des hommes.

Les relations sexuelles entre hommes semblent forcément fondées par une différenciation des rôles sexuels, renvoyant en même temps à des identités sociales calquées sur la distinction des genres, dont seule celle d'un homme présentant des caractéristiques féminines au niveau de l'apparence et du comportement, peut être assimilée, de l'extérieur, à l'"homosexualité". Le rôle sexuel ne se définit pas de manière arrêtée chez un individu, mais plutôt sous une forme négociée dans le cadre de chaque relation. De la sorte, la question des rôles sexuels ouvre sur celle des formes relationnelles de la sexualité, c'est-à-dire des différents types de relations qui peuvent exister entre les hommes qui ont des pratiques homosexuelles.

Incontestablement, le modèle relationnel le plus recherché, mais qui n'est pas le plus souvent adopté, est celui du couple monogame. En effet, ceux qui disent souhaiter un tel mode de vie sont très majoritaires, même si les couples d'hommes qui vivent une relation exclusive sont rares. Souvent, les personnes ont un partenaire fixe et, parallèlement, un ou plusieurs autres partenaires, occasionnels ou réguliers mais clandestins. Plus rarement, certains entretiennent de front plusieurs relations suivies, avec deux ou trois partenaires par exemple. Ces deux formes sont parfois combinées, chez ceux qui ont à la fois plusieurs partenaires "titulaires" et des partenaires occasionnels. Minoritaires enfin sont ceux qui pratiquent le multipartenariat, au sens de comportements sexuels qui ne s'inscrivent pas le cadre de relations suivies mais toujours occasionnelles.

Ainsi, le modèle le plus valorisé dans le discours est celui de la relation de couple suivi et monogame. Mais en même temps, beaucoup insistent sur la difficulté de maintenir une relation exclusive, en raison des problèmes d'infidélité, de trahison, de jalousie... Cela indique que le modèle recherché n'est pas simple à mettre en pratique, soit que les personnes déplorent la difficulté de rencontrer un partenaire qui s'y conforme, soit qu'elles témoignent elles-mêmes de comportements qui s'éloignent de l'idéal qu'elles disent rechercher. Il est ainsi fréquent d'entendre les "branchés" reprocher à leurs pairs de ne pas être "sérieux", c'est-à-dire de ne pas savoir se satisfaire d'une relation exclusive et de multiplier les partenaires.

Le fait que soient nombreux ceux qui désirent vivre une relation monogame mais que peu semblent y parvenir peut apparaître comme un paradoxe. Mais il faut, pour le comprendre, tenir compte des contraintes sociales. Si cette aspiration à la relation de couple exclusif entre personnes de même sexe reste le plus souvent insatisfaite, ce n'est sans doute pas seulement à défaut de trouver un partenaire qui s'y plierait, mais aussi en raison de son caractère socialement non admis. L'impossible rencontre d'un compagnon "sérieux" ne serait donc pas imputable en premier lieu aux comportements "vagabonds" des "branchés", mais plutôt à une difficulté générale et partagée de vivre socialement la conjugalité entre personnes de même sexe.

En revanche, et de manière fortement liée, certains hommes qui ont des relations sexuelles avec des hommes en ont également avec des femmes, et très souvent simultanément. Beaucoup ont une compagne officielle. D'autres sont mariés et ont des enfants, ou ont ce devenir pour projet, conformément au modèle de vie socialement prescrit. Les hommes qui ont une compagne attitrée ne considèrent manifestement pas leurs pratiques homosexuelles comme relevant d'une conduite infidèle, y compris pour ceux qui ont également un partenaire masculin régulier. Ce fait suggère que la sexualité entre personnes de même sexe est plus souvent vécue comme une forme d'union qui ne peut équivaloir la relation hétérosexuelle ; il s'agit de deux registres relationnels distincts. C'est que la première n'a aucune chance d'être socialement acceptée comme une forme de conjugalité légitime, tandis que la seconde correspond au modèle non seulement reconnu mais aussi tout simplement attendu de chacun. Pour un homme, ne pas avoir de compagne ou de partenaire sexuelle connue de ses proches est peu pensable. Cela est dû en grande partie aux formes de socialisation que connaissent les adolescents au sein de groupes de pairs où sont largement observées, évaluées et débattues les relations (notamment sexuelles) que tous entretiennent avec les filles.

#### **II. 4. 4. Recours aux fétiches, marchandisation et violence**

Le fétichisme est une forme de socialisation à Kinshasa. Selon l'esprit avec lequel le féticheur travaille, les conséquences peuvent être différentes : l'esprit peut agir en bien ou en mal sur les maladies ou encore la santé mentale, pour soi ou pour les proches. Le fétiche est utilisé par les homosexuels masculins pour la chance d'être sollicité par "les grands" afin de s'enrichir et satisfaire à leurs besoins. Le terme "grand" fait référence aux blancs, hommes d'affaires, musiciens populaires, autorités civiles comme militaires et autres qui offrent facilement l'argent et divers cadeau ; bref, il

s'agit des hommes qui ont un revenu important et qui donnent facilement au partenaire homosexuel masculin. Ainsi, le fétiche est utilisé pour faciliter la réalisation de divers projets ou entreprises. Le recours au fétiche est bien connu et banalisé ; certains s'en moquent, d'autres croient dans sa puissance. Le fétiche n'est pas incompatible avec les religions monothéistes et bien souvent, certains répondants aménagent un syncrétisme religieux adapté à leur situation. Selon certains répondants, le fétiche peut aussi agir sans qu'une cérémonie chez le féticheur n'ait été nécessaire. Parfois un homosexuel gagne en puissance à la suite d'un hasard.

Le recours au féticheur, dans ce contexte, plus qu'une recherche de contact avec les divinités, semble être utilisé afin d'améliorer la vie ici bas grâce à la puissance par les esprits.

En effet, cette puissance reçue facilite la fréquentation et la sollicitation par de "grandes personnes" afin d'avoir plus d'argent pour s'enrichir. Ce fétiche peut ainsi être considéré comme un simple porte-bonheur, l'amulette matérialisant la survie. Si ce souhait se réalise, cela démontre la puissance des esprits et s'il ne se réalise pas, on compte sur l'amulette pour aider à provoquer le changement.

Ce fétiche protège et donne la chance à celui qui croit en sa protection : pour le protéger du malin ou de la jalousie, qu'il ne lui arrive rien et qu'il trouve ce qu'il cherche.

Nous constatons ici une forme d'instrumentalisation du fétiche par le demandeur (le "pédé") ; il s'en sert comme un outil capable d'améliorer les chances de réussite. Les homosexuels masculins demandeurs ne sont pas soumis au féticheur, pas plus qu'ils ne sont asservis lors de la cérémonie. Ils ont, en quelque sorte, pris une "assurance" sur les risques à venir. Mais il semble assez logique que cette croyance dans le fétiche soit aussi instrumentalisée par le "commissionnaire" qui, à son tour, lui propose et le motive à fréquenter le féticheur. Le "commissionnaire" considère le fétiche comme une garantie sur le contrat passé avec le féticheur. Soit c'est au moment de la cérémonie que se conclut l'accord pour le remboursement et l'engagement à accepter les conditions liées au fétiche, soit il n'y a pas de cérémonie, mais l'esprit du fétiche est réputé très puissant (la preuve résidant dans les richesses matériels que l'homosexuel peut acquérir et dans son pouvoir d'être sollicité par les "grands") ; il sera ainsi risqué de contrevenir à l'engagement souscrit.

D'après nos répondants, le recours au fétiche pour garantir la dette est assez récent. Auparavant, les homosexuels masculins avaient davantage recours aux fétiches

pour se garantir la chance et la réussite. Le contrat de passage était oral, basé sur la loyauté de l'un et de l'autre (ce type de contractualisation a d'ailleurs toujours cours). Mais devant l'augmentation du nombre d'homosexuels masculins qui s'évanouissaient dans la nature sans payer leur dette, toutes les parties (féticheurs, commissionnaires et homosexuels masculins) ont recours de plus en plus à ce type de pratique. Aujourd'hui, bien souvent, le contrat de passage se passe chez le féticheur, le cas échéant, les féticheurs font grande publicité de leurs capacités de nuisance.

Dans les différents groupes, la pression sociale accentue cette croyance. Certains candidats aux fétiches considèrent qu'il est déloyal de ne pas s'acquitter de leur dette ; aussi la croyance dans la puissance des esprits à la disposition des homosexuels s'intègre au système normatif en vigueur.

Par des systèmes de bénéfices croisés, d'alliance et de dons et contre-dons, chacun a intérêt à ce que le système fonctionne bien : tel reçoit un pourcentage sur une transaction, tel autre doit subvenir au besoin d'un cousin proche ou éloigné, tel autre encore a un ami qui lui a rendu service et qu'il va aider à son tour. Toutefois, même si le dispositif de transaction associé au dispositif de croyance fonctionne, on peut se demander si le fétiche a pour fonction de sceller un contrat passé entre deux parties ou il est un moyen coercitif, à sens unique, permettant au féticheur d'aliéner l'homosexuel masculin avec lequel il passe un contrat.

La réponse quant au degré de coercition apporté par le fétiche est mitigée. Car certains homosexuels masculins participent à la cérémonie ou à la contractualisation, qui implique un rapport magique, comme à un rituel formel mais sans lui reconnaître une quelconque puissance. Tandis que d'autres croient fermement dans le risque de matérialisation de la puissance du fétiche. Ceux qui ne reconnaissent aucune puissance au fétiche s'acquittent toutefois de leur dette, en tout ou en partie, par loyauté, mais le fait qu'ils ne croient pas leur permet de rompre le contrat lorsqu'ils estiment avoir assez payé ; ainsi ils peuvent éventuellement ne pas s'acquitter de l'ensemble de leur dette, soit en négociant avec le féticheur, soit en disparaissant une fois qu'une certaine somme est payée. Ceux qui y croient peuvent aussi payer une partie seulement de la dette en acceptant le risque que le fétiche se manifeste.

D'autres encore doutent : un répondant par exemple explique que, le fétiche n'a plus aucune efficacité, l'éloignement géographique atténue sa puissance ; un autre soutient que, grâce à la prière, le fétiche n'a pas d'effets.

Bref, il semble que l'argent tient une place importante dans l'ensemble des cultes fétichistes de même que l'engagement à servir celui qui en détient la clé. Toutefois, le fétiche n'est pas le seul dispositif dans lequel des croyances sont exploitées par des tiers ; il semblerait également que les églises évangéliques viennent en concurrence sur ce marché des donations en espèces.<sup>130</sup>

Par ailleurs, le fait de se livrer, de manière répétitive, à un acte homosexuel non désiré détruirait psychiquement la personne concernée. De ce postulat de départ découlent souvent une série d'assertions visant à décrire les conséquences psychologiques de cette discordance entre le corps et l'esprit. Le passage à l'acte prostitutionnel, s'accompagnant d'une perte de contact avec sa propre intériorité, fait que le prostitué, intérieurement éclaté, dissocié, ou encore dédoublé, se verrait en quelque sorte exproprié de son propre corps. Les propos suivants, tenus par un répondant, sont typiques de cette conceptualisation et témoignent de cette conception : Quand mon partenaire, le blanc, pénètre par voie anale, je n'ai pas plaisir. Je suis indifférent. L'essentiel pour moi est de recevoir de l'argent pour satisfaire à mes besoins. Il y aurait donc analogie entre le rapport prostitutionnel et le viol. En effet, au-delà de la violence exercée sur l'intégrité du corps et l'identité de l'être par le truchement de ce rapport homosexuel mécanique, sans tendresse et sans intimité, la relation prostitutionnelle consacrerait la chosification et la marchandisation de la personne. Le fait de vendre son corps ne lui ferait-il pas perdre cette dignité ? [...] le prostitué est nié comme personne.<sup>131</sup>

A cette violence décrite comme "intrinsèque" au rapport prostitutionnel se voit le plus souvent associée la liste des multiples agressions verbales auxquelles sont exposés les homosexuels masculins. Tout d'abord, il faut remarquer la dramatisation, tant qualitative que quantitative, dont est l'objet des énoncés affligés aux homosexuels masculins.

En définissant ce que devrait être une relation sexuelle "correcte" (engagement des affects hétérosexuels gratuits, etc...), cette perspective reconduit donc une conception essentialiste de l'accès au corps,<sup>132</sup> c'est-à-dire qu'elle refuse de reconnaître que des activités sexuelles puissent être investies de signification différentes selon le contexte social et individuel et qu'elles n'engagent pas

<sup>130</sup> G. Musenge Mwanza, *Evangélisation à Kinshasa : Une stratégie d'exploitation ou l'expression d'une foi ardente*, in *Revue africaine de sociologie*, Dakar, CODESRIA, n°8, vol. 2, 2004, p. 38.

<sup>131</sup> F. Montreynaud, *Amours à vendre. Les dessous de la prostitution*, Paris, Glénat, 1993, p. 69.

<sup>132</sup> L. Toupin, "scission politique du féminisme international sur la question du 'trafic des femmes' : vers la 'migration' d'un certain féminisme radical ?", in *Recherches féministes*, vol. 15, n°2, 2002, p. 27. (pp. 9-40)

nécessairement l'intimité d'un être.<sup>133</sup> Au final, si ces hypothèses se heurtent régulièrement aux déclarations de certaines personnes affirmant ne pas se sentir dégradées par l'acte prostitutionnel, elles n'en constituent pas moins la pierre angulaire de cette analyse de l'expérience prostitutionnelle et structurent l'ensemble de cette démonstration.

Enfin, poursuivant le même raisonnement déterministe, cette perspective dépeint (au travers de descriptions misérabilistes) les prostitués comme étant marqués, à terme, par la dégradation physique et l'abandon de soi. En effet, il est en particulier établi qu'ils feraient pour la plupart usage de drogues ; plus encore, l'humiliation et le dégoût ressentis les conduiraient, d'une manière générale, à ne pas prendre soin d'eux-mêmes, de leur corps et de leur "santé".

Suite aux souffrances accumulées depuis la jeunesse qui les ont menées sur le chemin de ce "suicide" qu'est déjà, d'une certaine manière, la prostitution, cette destruction du corps viendrait ainsi témoigner, inévitablement, de la lente et profonde dégradation de la vie sexuelle et affective des prostitués.

## **II. 4. 5. La consommation nocturne et festive**

### **II. 4. 5. 1. Les boîtes de nuit : un espace pour la mise en vente symbolique des corps**

Dans la ville de Kinshasa, les communes de la Gombe et de Limeté, Bandalungwa, Barumbu, Kalamu, certaines cités comme la banlieue de Mbankana, de Minkau, et ailleurs... sont des lieux où s'opèrent des différenciations socioculturelles multiples, des diversités de pratiques toutes domiciliées au sein de *territoires* précis (tels les bars et boîtes de nuit), et dispersées en une série de points qui présentent une véritable spécificité sociographique. La "culture" homosexuelle kinoise donne lieu à des usages extrêmement socialisés, nocturnes et festifs, s'accompagnant d'un culte du corps et d'une consommation amoureuse spécifique. Ces cultures territorialisées offrent de véritables cérémonies et des situations rituelles, focalisées essentiellement sur l'esthétique, sur la recherche d'un partenaire et d'un profit sexuel ou amoureux. Elles participent à une certaine objectivation de symboles ; la manière de se présenter aux autres implique une préparation préalable de son corps à son exposition future.

<sup>133</sup> C. Parent, "Les identités sexuelles et les travailleurs de l'industrie du sexe à l'aube du nouveau millénaire", in *Sociologie et société*, vol. XXXIII, 2001, p. 169. (pp. 159-178)

L'histoire récente de l'homosexualité, bien qu'en partie liée à la visibilité masculine, présente deux décalages marquants. Le premier se situe à l'avènement du processus de démocratisation marquant, entre autres, les libertés individuelles d'expression, de religion et pour certains de choix sexuels, qui s'affirme publiquement à partir des années 1990, et la persistance d'une tendance à masquer son orientation sexuelle dans la quotidienneté. Les conduites des hommes homosexuels semblent susciter et engendrer des réactions variées. Certains groupes sociaux continuent de rejeter, d'une manière plus ou moins ostentatoire, les conditions d'existence des homosexuels en élaborant des actions symbolisant un *déni d'existence public*,<sup>134</sup> visible et légitimé ; l'injure et la raillerie quasi-quotidienne sont des exemples incontestables d'une scotomisation. En même temps, considérés comme inexistantes, parce que le rapport sexuel (entre autre) reste impensable du point de vue de la sexualité dominante, les homosexuels masculins deviennent membres d'une minorité quasi-invisible.

Avec l'essor de la mondialisation marquée par les médias modernes dont revues, livres, films, disques compacts et vidéo disques numériques pornographiques ayant internationalisé l'homosexualité en exaltant l'érotisme tonique et flambant de l'Occident, ces hommes se sédentarisent parfois au sein d'un "ghetto" physique, socioculturel et socio-sexuel ; ils adoptent des techniques de rencontre caractérisées essentiellement par des systèmes de "clôture". Ceux-ci sont clos pour l'homme. Un barrage symbolique, érigé par un physionomiste, permet de repousser d'éventuelles intrusions et limiter ainsi les risques potentiels de rejet et d'injure. Se rencontrer entre hommes, c'est principalement s'éloigner et s'appuyer sur une organisation physique et matérielle de l'espace, mettre en scène des corps afin de constituer un *esprit de corps*.

Le second décalage peut être décelé dans le fait de ne pas afficher son homosexualité, tout en étant dans un système très codifié de signes de reconnaissance. Un auteur comme Michaël Pollak<sup>135</sup> a ainsi dégagé l'ensemble des marqueurs qui permettent à un individu de reconnaître l'orientation (et même les désirs précis) d'un autre, sans aucune communication verbale. Signifiant bien plus que la simple homosexualité, ces codes sont également plus ambigus que l'expression explicite de cette orientation dans la mesure où ils ne sont entièrement maîtrisés que par les homosexuels eux-mêmes. Leur forme (pré-langagière) qui a permis d'en faire une

<sup>134</sup> N. McKenna, L'épidémie silencieuse : VIH/sida et les hommes qui ont des relations sexuelles avec d'autres hommes dans le monde en développement. London : Panos / ALCS, 1999, p. 12.

<sup>135</sup> Voir : Le sida et les rapports sexuels entre hommes : point de vue Onusida. Genève : Onusida, 1998 (collection Meilleures pratiques).

véritable *éthologie* rend toujours possible les retours en arrière et les dénégations : on essaie toujours de “sauver la face” lorsque l’interaction s’oriente dans une direction non prévue et indésirable, par exemple quand un regard trop insistant n’a pas eu la suite escomptée. Ce paradoxe renvoie en fait à une question qui se pose dès lors que l’on envisage la sociabilité homosexuelle : comment faire pour se rencontrer lorsque l’on doit se dissimuler pour échapper aux catégorisations négatives ? Dès lors que le “marché” matrimonial courant (et dominant) est inadapté à un agent, comment celui-ci fera-t-il pour rencontrer ceux qu’il pourra essayer de séduire, quelles formes peuvent revêtir les interactions de substitution ? Il sera donc nécessaire d’étudier les formes de ce “marché” qui impose aux individus, cherchant à se rencontrer, de multiples détours. Un bar de nuit, situé dans la commune de la Gombe, présente tous les aspects d’un “marché” de substitution. Cette *microécologie* encadre les interactions liées aux sociabilités et aux rencontres potentielles. La clandestinité (vécue le plus souvent par l’ensemble de ces hommes) suppose en effet une organisation (commerciale) qui “minimise les risques tout en optimisant l’efficacité”.

S’il existe d’autres établissements homosexuels entre hommes pouvant y répondre, deux à la Gombe et un à Limeté (que nous avons visités) sont au carrefour d’une sous-culture homosexuelle masculine donnant lieu à un espace de vie, un spectacle, des spectateurs et des acteurs : un champ de la théâtralisation que nous utiliserons afin d’appréhender les différentes interactions et les échanges posturaux.

Nous tiendrons compte de l’environnement physique dans lequel se déroulent ces interactions, principalement les places et les espaces auxquels les participants font jouer un rôle, les sollicitant pour agir, contrôler et réaliser leur action. L’organisation sociale de l’établissement induit des comportements qui utilisent la disposition de l’équipement physique. Les interactions liées à la séduction ne peuvent aboutir sans une utilisation de l’espace, permettant de s’exposer ou de se retirer du “marché”. Une véritable scène se profile au travers des agencements : il est donc nécessaire de comprendre et de classer les espaces selon leurs différentes utilisations : espace chaud, froid, neutre.

La devanture de la boîte de nuit est composée de plusieurs pans verticaux opaques et transparents, jouant avec mesure sur la visibilité et/ou l’invisibilité. Passants et clients ne sont jamais en relation directe ; la configuration participe de la régulation de l’interaction. On ne choque pas le passant et on préserve l’intimité. A une certaine heure de la nuit, moment où le bar connaît une forte fréquentation

(généralement vers 22 heures), et certains soirs en fin de semaine, un membre du personnel se place à l'entrée et contrôle les venues.

La sélection est exercée par un des servants. Faire appel à une autre personne pour remplir cette tâche reviendrait à reconduire l'archétype du pouvoir. Cela permet également, sans doute, d'atténuer les situations conflictuelles plus probables entre deux hommes. Ainsi est garantie une certaine sécurité contrevenant à tout voyeurisme et toute perturbation. L'*empêchement* est un moyen de créer de la confiance et de préserver une intimité spécifique. Cette sélection reste perceptible afin de rassurer la clientèle. Elle est visible aussi bien à l'extérieur qu'à l'intérieur. Toutefois, si les hommes "étrangers" sont autorisés, c'est en présence de servants ou bien en ayant gagné la confiance du personnel. C'est là que se joue une subtile sélection. Celle-ci reste néanmoins tellement implicite et non verbale qu'il est difficile de définir quels sont les critères d'admission. Avec prudence, nous pourrions faire la supposition suivante : les hommes qui se voient l'accès autorisé (et non accompagnés de femmes) arborent assez explicitement des signes corporels, gestuels et vestimentaires d'une orientation homosexuelle.

Le contrôle assure alors une fonction essentielle quant au maintien de la tranquillité du bar. Son rôle est principalement d'empêcher l'entrée aux hommes, considérés comme "étrangers et intrus". Mais pourquoi éviter la présence des lesbiennes pourtant homosexuelles aussi ? En quoi leur présence, sans perturbation explicite de leur part, suscite-t-elle la gêne ? On peut évoquer l'hypothèse selon laquelle l'absence des lesbiennes repose sur une volonté de préserver une ambiance et un climat spécifiques qui favorisent la rentabilité du "marché", et symbolisent, par là, une autarcie politique. La présence de lesbiennes engendrerait la crainte d'un jugement et d'une violence exercés par le regard éventuellement porté. La non-mixité devient alors garante de la rentabilité du contrat entre l'établissement, la clientèle et des intérêts financiers.

Les boîtes de nuit des homosexuels se caractérisent alors en termes de clôture de son espace. Mais si le bar lui-même propose une fortification de sa surface, il est victime d'une séparation et d'un cloisonnement par rapport à d'autres établissements qui lui sont juxtaposés. Ce lieu reste considérablement excentré par rapport à l'épicentre des autres structures commerciales. Une culture partagée, celle de la nuit, du divertissement permet de créer un réseau interrelationnel, et l'homogénéité sociale du bar (c'est-à-dire jeune, homosexuel masculin, invisibilité) représente un "marché" dans lequel vont s'affronter ou se compléter différents atouts et capitaux esthétiques.

#### **II. 4. 5. 2. La prise de contact par séduction et participation au réseau interrelationnel**

La fréquentation du bar est motivée par deux formes de sociabilités : une sociabilité “amicale”, qui participe d’un lien social, et une sociabilité “amoureuse”, sous-tendue par une approche de l’autre en termes de séduction et régit par les lois de l’offre et de la demande. Nous nous intéresserons plus particulièrement à la seconde qui semble gouverner, selon nous, la plupart des interactions dans cet établissement.

Tout le jeu de la séduction consiste à adopter une posture indifférente à l’ensemble de la clientèle. Ce jeu se matérialise souvent dans l’occupation des espaces qui rapprochent ou mettent de la distance entre les interactions sociales. Les comportements amoureux se présentent alors comme un jeu mobilisant des acteurs et des stratégies. Ils peuvent se fractionner, selon des séquences répondant à un ensemble de stratégies d’approche, d’accueil et/ou de rejet. Les prises de contact motivées par une certaine forme de désir se mettent en scène et supposent une présentation de soi réglementée et configurée par des normes sociales inhérentes au groupe. Quelques garçons affichent un certain détachement et désintérêt envers le reste du groupe dès l’entrée du bar. Les regards doivent être contrôlés afin de ne pas montrer explicitement un quelconque intérêt pour un des clients. Il semble que la démonstration de l’attirance physique se réalise par d’autres processus, notamment par le biais de la disposition matérielle de l’établissement. Toute une dramatisation sociale, s’apprenant manifestement par le vécu de ces situations, permet de ne pas “perdre la face”, “de faire bonne figure”, de montrer une tentative de séduction sans pour autant qu’elle soit ostentatoire. Les manœuvres de séduction pénètrent la sphère des représentations théâtralisées, élaborées par ces acteurs en fonction de leur compétence dramatique mais également de l’enjeu et de l’intérêt mis en jeu.

#### **II. 4. 5. 3. La mise en vente symbolique des corps et les manœuvres de séduction**

Le bar concentre des personnes exclues d’un “marché” matrimonial “normal” et confrontées à un autre contexte de rencontre dans lequel elles vont être conduites à jouer de manière intentionnelle, mais non explicite, une scène pour “se vendre”. Elles doivent donc mettre en valeur l’ensemble des capitaux corporels, indicateurs d’une certaine valeur sociale et culturelle (manière d’être, de faire et d’agir), afin d’atteindre l’objectif de la rencontre. Sont exposés les “produits” (comme la féminité, l’esthétique, la sensualité...) que mettent en scène les “vendeurs” par une sorte de posture publicitaire. Une négociation des intérêts s’avère dès lors difficile, les

“vendeurs”, pouvant devenir “acheteuses” et inversement, exposent leur richesse et une attente. Ainsi se met en place un ordre de présentation visuelle.

Nous avons sélectionné trois dimensions de la présentation de soi qui désignent positivement un élément de l’“offre” :

- une *dimension corporelle* avec les mises en vente symbolique du corps : gestes appartenant à la sensualité et à la féminité (cheveux soignés ; maquillage, bagues, vêtements mettant en valeur la silhouette corporelle...). Les hommes qui séduisent (et qui sont séduisants) sont des hommes féminins, c’est à dire *féminisés*. Ceux-ci, dans ce bar, doivent se présenter sous des apparences liés à leur sexe adopté. La transcription corporelle de cette règle pousse les féminisés à déployer des stratégies magnifiant ces identités : présenter une image de *femme* enrichira les chances de trouver un partenaire. En effet, les acteurs rendent compte verbalement et corporellement de leur orientation amoureuse et sexuelle en se positionnant par rapport aux archétypes sociaux de l’homosexualité. C’est ainsi que nous avons pu observer le refus et la résistance objectivés de certains hommes d’être insérés au sein de typologies largement exploitées dans les préjugés hétérosexuels : par exemple le “camionneur”. Un homme d’apparence masculine ne pourra entrer dans le “marché” interactif de rencontres ne correspondant pas au modèle véhiculé par les attentes des clients de ces établissements.

- une *dimension économique* : les “passifs” s’appréhendent par le biais d’une consommation ostentatoire de la boisson, l’invitation de quelqu’un de son propre réseau de sociabilité ou de futures “acheteurs”, la tenue vestimentaire, les ornements corporels tels que les bijoux.

- la *dimension relationnelle* : un homme seul ne souhaite pas faire l’objet d’une désignation négative et peut adopter la conduite d’un client accompagné. Un potentiel “acheteur” sélectionne et dispose selon l’ordre qui lui convient des informations émises et fournies par un “vendeur” ; mais ce dernier peut maîtriser l’exposition de ses différents atouts et par conséquent l’ordre de la découverte. Les visages et la dimension corporelle semblent, d’une manière générale, retenir l’attention des “acheteurs”. Les dimensions économiques et relationnelles apparaissent comme un élément secondaire, mais tout aussi décisif. L’attirance envers un visage et les manières d’être est ce qui permettra d’entrer ou non en interaction verbale.

L'entrée en communication verbale suppose qu'il y ait eu une attirance physique. Il faut maintenant déployer un autre registre de présentation et produire verbalement des indicateurs pouvant faire de l'autre un parfait partenaire. La mise en scène de son corps doit conduire l'acteur à des impressions de normalité, afin de ne pas choquer. Ces mises en scène doivent rassurer les spectatrices "acheteuses" sur l'identité des "vendeurs" : si un détail, un costume inhabituel, une gestualité peuvent surprendre, un homme peut être exclu de la scène de rencontre.

Une fois la communication verbale engagée, tout n'est pas dit et ne doit pas être vu. Une police des énoncés intervient, consistant à déclarer davantage ses traits les plus positifs que ses attributs négatifs. Le silence a pour but de ne pas décourager les potentielles "acheteuses" apte à engager un processus d'interaction. Certes, les stigmates corporels ou sociaux ne peuvent être tus mais, une fois les échanges verbaux engagés, certains peuvent être euphémisés dans la déclinaison de son identité, et ce, dans le but de ne pas "perdre la face".

Tout repose sur une estimation subjective de sa présentation, mais les risques de fraude et de mensonge ne doivent pas être trop élevés afin de ne pas compromettre l'avenir de la relation. L'attirance entre deux clients ne doit pas se montrer trop tardive, puisque les interactions dépendent des temporalités de l'établissement. Le jeu consiste essentiellement, le plus souvent, à trouver un partenaire dans le bar, pouvoir le séduire dans cette structure spécifique, autour d'un verre, et poursuivre les échanges s'il le faut dans d'autres lieux festifs de la capitale. Toutefois, une utilisation de l'établissement est indispensable pour mettre en dynamique toutes les formes de connexion.

#### **II. 4. 5. 4. Personnalisation et utilisation des espaces de l'établissement**

L'espace du bar est totalement segmenté et quadrillé. Il comprend à la fois des lieux tournés vers la rencontre et d'autres vers le retrait ou l'isolement. Toutefois, le marquage de ces lieux peut être inversé dans la mesure où deux garçons peuvent entrer en situation de séduction dans un espace neutre ou s'isoler dans un espace exposant.

Les tables à proximité de la desserte permettent d'établir de nombreux contacts commençant le plus souvent par des demandes de prêts ou de services : "Auriez-vous du feu, s'il vous plaît ?" ou "Pourriez-vous me garder ma place ?". L'indifférence, qui semblait régir les interactions, semble se dissiper dès lors que l'interaction peut potentiellement aboutir à une situation d'échange exclusif.

Une fois installés, certains clients vont directement commander leurs consommations au comptoir, sans attendre la venue du servant. Ce déplacement peut s'expliquer par la volonté de se mettre en scène et de se présenter au public. Tout le principe de cette exposition repose sur le fait d'être vu et de voir. Effectivement, certaines personnes tournent leurs regards vers la scène principale dès lors qu'un client s'y expose. Ceci est parfaitement contrôlé et permet, dans le même temps, de découvrir.

Les clients se déplacent également afin de saluer et exhiber par là même un ou des membres de leur réseau de sociabilité. Ces situations d'interconnaissances participent d'une valorisation dans la présentation de soi au reste du groupe, surtout dans les situations où elles entrent en contact avec un des membres du personnel. Les comportements liés à la salutation sont généralement assez ostentatoires et valorisants. Ils permettent de signaler au reste du groupe la densité du réseau ; connaître et être connu peut signifier l'ouverture à la rencontre.

Entre "boire un verre", "se retrouver entre amis", "draguer ou regarder les autres", l'espace devient donc attractif, de retrait ou neutre. L'utilisation de la disposition matérielle et les règles implicites permettent de rapprocher ou d'exclure des "agents du marché".

Erving Goffman développe des indicateurs qui permettent de saisir les espaces personnels comme des "territoires du moi". Il distingue, dans les établissements à interaction intense, les "espaces personnels", se définissant comme "la portion d'espace qui entoure un individu et où toute pénétration est ressentie par lui comme un empêchement qui provoque une manifestation de déplaisir et parfois un retrait".<sup>136</sup> Des signes explicites de rejet ou d'acceptation peuvent être transmis à l'occupant qui tente une pénétration dans la sphère personnelle. Diverses formes d'obstacles viennent rompre avec les prises de contacts. Un groupe d'acteurs adopte effectivement des attitudes qui rendent difficile l'introduction de personnes extérieures dans leur espace d'échange. La frontière de "l'espace personnel" est indiquée principalement ici par la disposition des sièges tournés vers une table. Les membres du groupe n'ont pas la volonté d'exposer les coulisses de leur représentation et mettent en scène des échanges univoques qui repousseront les appelants.

---

<sup>136</sup> Pour le détail des résultats de l'enquête, voir : *All Africa symposium on HIV/AIDS & human rights : official report*. ICC, GALZ, 2004.

La place se définit comme un “espace bien délimité auquel l’individu peut avoir droit temporairement (...)”.<sup>137</sup> Les places les plus exploitées sont celles équipées de chaises et de tables, avec une vue large sur l’ensemble du bar. Les places fournissent des limites faciles à voir, à “revendiquer, à défendre et à faire partager”.<sup>138</sup> Il existe des stratégies de maintien de sa place par des ruses telles que disposer ses affaires personnelles sur une place libre afin de la marquer comme occupée et obliger ainsi les autres clients à se déplacer ou détourner les yeux de ceux qui semblent chercher un espace afin de s’asseoir. Toutefois, si les regards entre deux hommes deviennent persistants, la limite de la frontière devient facilement poreuse.

A l’entrée, les clients seuls se dirigent vers des places libres, plus ou moins attrayantes en fonction de leurs objectifs de fréquentation. Les trajectoires hésitantes concernent davantage les acteurs ne connaissant pas l’aménagement de l’espace et l’organisation implicite qu’il suscite et propose. Ils sont repérables à l’arrêt marqué dès que la porte est franchie. Les clients s’arrêtent et visualisent l’environnement spatial. Ils dénombrent les places restantes et motivent leur déplacement lorsqu’un d’entre eux se libère. Ils prennent également en considération la délimitation des emplacements. C’est pour cela que la plupart des clients hésitants stationnent dans un lieu neutre (le passage longeant le comptoir). Le fait de s’y placer ne donne pas l’impression d’empiéter sur une zone spécifique et permet de rechercher dans le même temps un espace qui répondra au mieux aux attentes fixées par le nouveau venu. Stationner dans ces lieux transitoires permet d’évaluer les particularités et les spécificités de chaque zone.

Le tour : “L’ordre dans lequel un ayant-droit reçoit un bien quelconque, par rapport aux autres ayant-droit placés dans la même situation”.<sup>139</sup> Cet ordre consiste dans l’application d’une règle de décision tacite qui range les clients par ordre d’arrivée. Lorsqu’une place se libère, il faut “attendre son tour” afin de pouvoir l’obtenir. L’ordre peut également s’appliquer aux personnes “sans” et celles “avec”. Un groupe arrivant après une personne seule pourra la devancer si une place répond à la capacité de contenir l’ensemble du groupe. Le tour, le respect de territoires

<sup>137</sup> C. Niang, A. Moreau, K. Kostermans et alii., “Men who have sex with men in Burkina Faso, Senegal, and The Gambia : the multi-country HIV/AIDS program approach”, WePeC6156 ([http://www.popcouncil.org/pdfs/BangkokPosters/Niang\\_MSM\\_4Country.pdf](http://www.popcouncil.org/pdfs/BangkokPosters/Niang_MSM_4Country.pdf)).

<sup>138</sup> A. Sharma, C.T. Muga, M. Steel et alii., “HIV risk and prevention among men who have sex with men in Nairobi, Kenya”, WePeC6148.

<sup>139</sup> A. Ly, P. Tapsoba, A. Moreau et alii., “Building a broad coalition to support HIV/AIDS/STI responses for MSM in Senegal”, WePeC6150 ([http://www.popcouncil.org/pdfs/BangkokPosters/Broad\\_Coalition.pdf](http://www.popcouncil.org/pdfs/BangkokPosters/Broad_Coalition.pdf)).

personnels révèlent une autorégulation qui semble gouverner et agir sur la plupart des comportements sociaux et prédisposent ou indisposent les manœuvres de séduction.

Cette observation permet de rendre compte des configurations et des divers processus de la rencontre entre homosexuels dans un bar des homosexuels masculins : il est important de rationaliser la manière dont on se présente à l'autre afin d'aboutir à la rencontre escomptée. Certes, Pollak avait pointé ces nouvelles formes d'« économie » de la rencontre et du rapport sexuel chez les homosexuels masculins, privilégiant l'obtention d'un plaisir maximal en contrepartie d'un investissement affectif et social faible. Toutefois, les relations et les interactions des homosexuels masculins de Kinshasa ne se calquent pas sur le même processus. Une logique différente de la corporéité intervient et semble être communément admise par l'ensemble de nos enquêtés. Le rapport sexuel n'est pas le seul but de leur venue. Il s'agit aussi de participer à la construction d'un lien social (éphémère), *sortir* de soi et de chez soi, *sortir* de l'ombre de la quotidienneté. L'établissement n'est pas un lieu d'interactions sexuelles et cette différence significative avec les lieux lesbiens entraîne une catégorisation singulière de l'espace et des pratiques propres aux systèmes de valeurs homosexuelles. Les spécificités des modes de rencontre sont inverses et contraires à une hypersexualité, elle-même issue d'une socialisation masculine.

Les cérémonies collectives de ces hommes nous offrent un *kaléidoscope* de leur imaginaire qui affiche et exprime leur identité. Celui-ci montre comment, dans une sphère excentrée et à l'abri de la menace et du rejet, les homosexuels masculins se rencontrent, forment des couples, des sociabilités, et proposent un masque affiché d'un vouloir vivre, d'un vouloir « exister ensemble ». <sup>140</sup> Il est alors nécessaire de créer et se créer un territoire qui répond aux attentes et construire une force symbolique contre les « appelants » ou les « adversaires ». Se rencontrer quand on est stigmatisée, c'est aussi se réunir et exister au sein de lieux réservés et protégés. Se rencontrer quand on est invisibilisé, c'est développer des interactions corporelles ou langagières dans certaines situations sociales, elles-mêmes accompagnées d'espaces spécifiques. Ainsi les structures commerciales du « quartier homosexuel », ou même ses extensions, offrent des espaces scéniques permettant la rencontre et les formations de sociabilités.

---

<sup>140</sup> D. Diouf, A. Moreau, C. Castle et alii., « Working with the media to reduce stigma and discrimination towards MSM in Senegal », WePeC6153.

## **Chap. III : CONSTRUCTION DE SOCIABILITE POUR UNE IDENTITE HOMOSEXUELLE**

### **III. 1. Identité homosexuelle masculine : entre singularité et similarité**

Au niveau de l'autoqualification, certaines personnes se refusent de se dévoiler comme "homosexuelles". Le fait qu'il existe ce hiatus entre l'activité et l'identité homosexuelle (avoir des contacts homosexuels sans se sentir et se dire homosexuel, ou l'inverse) pose problème. Il convient, toutefois, de prendre garde dans la manière de le traiter. C'est ici qu'apparaît clairement le manque de courage pour ces homosexuels qui ne s'en tiennent qu'aux actes, sans s'identifier réellement. Le refus de la montée en identité peut être critiqué comme étant un déni ou, sur un registre plus psychanalytique, comme un "refoulement" de celui qui refuse de s'"assumer". "S'assumer" renvoie au trait d'union qui s'établit entre ce que l'on fait (activité) et ce que l'on est (identité).

L'identité telle que nous l'entendons ici peut avoir plusieurs sens. Le premier sens renvoie à l'équivalence. Deux objets ont une relation d'identité lorsqu'on peut dire qu'ils sont "identiques", quel que soit le rapport sous lequel on se place. La notion d'identité vise ici à rapprocher des objets en les catégorisant. Elle implique un diagnostic de similarité.

Le deuxième sens de l'identité consiste, tout au contraire, à particulariser les objets en décrivant ce en quoi ils se distinguent des autres. L'identité d'un individu est ce qui le particularise en tant que personne singulière. Ce qui est visé, alors, n'est plus la similarité, mais la singularité. C'est entre ces deux pôles (singularité et similarité) que les conceptions identitaires des acteurs se déplacent. Voyons d'abord ceux qui se positionnent au pôle de la singularité.

#### **III. 1. 1. Tendance à la singularité**

Sur le terrain, une lesbienne expatriée (de nationalité malienne), née à Kinshasa, habitant la commune de Kalamu, nous a facilité l'identification de plusieurs homosexuels masculins parmi lesquels un qui a refusé de s'identifier. Voici la déclaration qu'il a faite : "les gens me confondent aux "pédé" parce que je suis beau et propre." Après vérification auprès de la recruteuse, celle-ci nous dira qu'il n'aime pas s'identifier auprès des hétérosexuels comme "pédé", nous rassurant pourtant qu'il est "passif" ; pour ne citer que ce cas.

Il est vrai que certains homosexuels acceptent difficilement d'être qualifiés d'"homosexuels masculins", non nécessairement parce qu'ils "refouleraient" leur homosexualité, et se considéreraient comme "hétérosexuel", mais parce que l'effet de nomination induit une dimension de leur niveau de singularité. Mais il est possible de voir dans le refus de toute "identité homosexuelle" la manifestation d'une "homophobie intériorisée", d'un "refoulement" ou d'une "résistance".

En effet, nommer des objets différents sous une seule appellation permet de les grouper tous. Or les groupes, à notre époque à Kinshasa, n'ont guère bonne presse, tant sont prégnantes les valeurs dérivées de l'exigence de singularité.<sup>141</sup> Ces explications classiques empruntées à la psychanalyse, pouvant avoir leur part de vérité, ne sauraient en aucun cas épuiser la question. C'est essentiellement parce que les propriétés du langage sont spontanément réifiantes qu'on peut avoir des difficultés à se dire à soi-même et à autrui qu'on "est homosexuel masculin". Ceux qui ont ces craintes ne désirent pas, en effet, n'être vus que comme des homosexuels masculins. Cette crainte de réduction est d'ailleurs conforme aux observations des cognitivistes<sup>142</sup> d'après lesquelles la cognition humaine s'adosse à un principe d'économie requérant un moindre coût de traitement pour un maximum d'effets : du fait de sa forte "pertinence", "l'homosexualité" est prédisposée à surqualifier les personnes parce que (relativement) peu de personnes sont homosexuelles. Cette théorie peut faire comprendre pourquoi les personnes qui possèdent des caractéristiques rares ou, en tout cas, sous un certain rapport, dominées, sont d'abord vues sous l'angle de cette propriété avant toutes les autres. Dans le langage des sourds, si la désignation des personnes passe par un geste qui mime une caractéristique la plus saillante possible de la personne, c'est parce qu'il obéit au principe de pertinence. Dans le cadre qui nous occupe, si la caractéristique "homosexuel" est plus pertinente que la catégorie "hétérosexuel", c'est que cette catégorie, du fait de sa relative rareté, est plus efficace à moindre coût.

Rechigner à (se) dire qu'on est homosexuel masculin ou à être désigné comme tel, alors qu'on a une activité homosexuelle bien "assumée", traduit l'exigence pluraliste de celui qui, refuse de réduire son identité plurielle à son identité homosexuelle, ne veut pas courir le risque de n'être considéré que comme étant

<sup>141</sup> Cf. P. Verdrager, *Le sens critique*, Paris, L'Harmattan, Coll. "Logiques sociales", 2001, pp. 31-55.

<sup>142</sup> Cf. D. Sperber et D. Wilson, *La pertinence. Communication et cognition*, Paris, Minuit, 1989 Cf. D. Sperber et D. Wilson, *La pertinence. Communication et cognition*, Paris, Minuit, 1989

homosexuel tant il est vrai que la spécificité de l'orientation sexuelle ne saurait éclipser la variété des caractéristiques des personnes.<sup>143</sup>

Un autre nous le fait ainsi comprendre lorsqu'il met, au premier plan, non son identité sexuelle mais son identité professionnelle : Je ne suis pas que "pédé". Je m'appelle X. Demande-moi ce que je suis. Je suis coiffeur. Je ne suis pas obligé de te dire si je suis "pédé", ce n'est pas ton problème. Certains refusent le mot "pédé" car il présenterait un danger de réduction au sexuel de l'ensemble de la personnalité ; or l'identité personnelle, selon eux, déborde l'identité homosexuelle.

L'exigence de pluralité a paradoxalement un lien très étroit avec l'exigence de singularité où toute réduction est vue comme une simplification intolérable qui porte atteinte à l'intégrité de l'identité. Car plus grand est le nombre de caractéristiques qui doivent être prises en compte pour convenablement qualifier la personne, plus difficile devient la qualification qui risque, à tout coup, d'omettre une propriété et de commettre, en conséquence, un crime de lèse-identité. Ainsi, ce répondant refuse qu'on le désigne comme "homosexuel" parce que son identité sexuelle ne saurait se mettre en mots sauf à souffrir une réduction insupportable à laquelle il ne veut en aucun prix se rendre. Le répondant met en évidence cette réduction en observant qu'"homosexuel" et "hétérosexuel" ne sont pas contextuellement symétriques. "Homosexuel" ne s'oppose pas simplement à "hétérosexuel" du simple fait qu'on ne désigne pas spontanément les personnes hétérosexuelles en disant d'elles qu'elles sont "hétérosexuelles". Cette dénomination est vue comme une réduction préjudiciable qui écrase sous la singularité d'une propriété saillante la totalité d'une individualité. Dès lors, l'identité homosexuelle "ne prend pas" car elle est comme un support qui donne un message non pas mensonger mais, en tout cas, incomplet, parce que uniquement sexuel, sur la personne qui la porte. Et c'est, penseraient tous ceux qui rechignent à (se) dire "homosexuel(s)", prendre la personne par le petit bout de la lorgnette. Pour ce répondant, classer ce qu'il est dans la catégorie "homosexuel masculin" serait réduire ce qu'il est à ce qu'il fait. Or, s'inscrivant dans la tradition du "je-ne-sais-quoi" qui fait rimer nomination et réduction, il refuse qu'on dépose des mots sur ce qu'il est et, par conséquent, d'en dire quoique ce soit, y compris aux plus proches, comme ses parents, car ce qu'il est irréductible à toute traduction verbale, laquelle fait figure de systématique trahison.

<sup>143</sup> Cf. notamment L. Bersani, *Homos*, Paris, Odile Jacob, 1998 (1<sup>ère</sup> éd. 1995).

Ce rejet de toute étiquette peut-être également lié au refus d'associer l'identité à une trop grande régularité. Or, à la régularité d'une identité statique, elle préfère l'incessante transformation d'une identité dynamique en dents de scie où le fait d'"être homosexuel" ne cesse de "clignoter" être homosexuel, ne plus l'être, l'être à nouveau, etc. C'est parce que l'identité personnelle est impalpable, intermittente et palpitante, au double sens de la discontinuité et de l'attrait, qu'elle se dérobe, encore et toujours, à la qualification et se refuse à toute réduction au régulier.

On peut aussi refuser d'arrimer son identité personnelle sur l'identité homosexuelle non plus par rapport à la pluralité des caractéristiques personnelles que l'identité homosexuelle viendrait comme écraser, mais par rapport à la totalité des personnes homosexuelles avec lesquelles on entrerait comme en équivalence. En effet, "avoir une identité" revient ici à se classer sous un certain rapport d'équivalence avec d'autres personnes. (Se) dire qu'on est "homosexuel" revient à (se) dire : "Nous sommes homosexuels". Or, pour ces personnes, l'exigence de singularité ne saurait s'accommoder d'une quelconque collectivité. Le nombre de critiques adressées au milieu homosexuel fournit de bons indicateurs de l'éthique de singularité qui règne dans l'esprit de bon nombre de nos enquêtés.

Bref, être attaché à la singularité, à ce qui est nul autre pareil, à ce qui est unique et sans équivalent, complique, comme on l'a vu, tant le rapport à la nomination que le rapport à l'intégration dans une "communauté homosexuelle". Etre unis aux autres présente le risque d'être un peu moins uniques. Mais pour d'autres, les choses ne se présentent pas ainsi. Cela rassurera peut-être ceux qui, n'aimant rien tant que se faire peur, s'angoissent de la "montée du communautarisme". Car il est des homosexuels auxquels ce goût de la singularité coûte.

### **III. 1. 2. Tendance à la similarité**

Pour un président d'une association des homosexuels masculins (un de nos trois répondants clé), la seule façon d'être convenablement soi-même passe par un écrasement des singularités qui seraient en mesure de compliquer son rapport à autrui.

De même que les personnes peuvent obéir à l'exigence de singularité, ils peuvent se soumettre, à l'inverse, à l'impératif de similarité, même si la chose semble moins fréquente. La référence à la singularisation de l'homosexualité peut être vue d'un mauvais œil dès lors qu'elle est perçue comme une manœuvre visant à donner un appui à la discrimination.

Parmi les soixante-douze répondants homosexuels masculins, certains nous disaient (pour répondre à la question : comment êtes-vous devenu “pédé” ?) : c’est Dieu qui m’a créé comme ça, comme il a créé aussi les hétérosexuels. Je suis homosexuel par la volonté de Dieu. [...] Je suis normal comme les hétérosexuels. Je ne me gêne pas de me présenter comme tel.

Il y a aussi ce qui fait insister sur l’exigence de régularité, non pas au sens négatif, de ce qui est ennuyeux ou routinier, mais au sens positif, de ce qui est paisible : le premier répondant homosexuel masculin avec qui nous avons échangé dans la commune de Kalamu nous a dit ceci : Trouve-moi un mari. Mon souci est d’aller vivre en Europe, me marier là bas et y vivre librement. Comme la loi ne nous reconnaît pas ici, nous n’avons aucun droit. Nos pairs en Europe jouissent bien de leurs droits et liberté. Il s’agit d’avoir une vie “en règle”, notamment vis-à-vis de l’autorité politique et de la loi. Car pour être bien soi-même, il faut, avant tout, paradoxalement, être comme les hétérosexuels, il convient, tout bonnement, d’avoir les mêmes droits. Ce répondant exprime aussi un fort appétit pour la “régularité”.

Mais bien souvent, les choses se compliquent car on peut vouloir, à la fois, la singularité lorsqu’elle est qualifiante (vie originale, absence de routine, etc.), et la rejeter lorsqu’elle est disqualifiante (bizarreries, anormalité, etc.). Les entretiens montrent qu’on peut très bien vouloir en même temps tout et son contraire, même s’il est parfois fatigant, pour ne pas dire plus, d’être, à la fois, au four et au moulin, ou de vouloir la beurre et l’argent du beurre.

### **III. 1. 3. Entre singularité et similarité : tendance à l’ambivalence**

Nous venons de voir que l’identité homosexuelle était caractérisée par une bipolarisation récurrente entre la logique de similarité et celle de singularité. Certaines personnes se positionnent clairement à un pôle et adoptent un profil argumentatif spécifique de ce pôle. Mais beaucoup oscillent entre un pôle et l’autre, de façon plus ou moins consciente. Comme le rappelle Didier Eribon (2000),<sup>144</sup> cette opposition a “traversé toute l’histoire de l’homosexualité au cours de siècle et demi qui vient de s’écouler. Les deux attitudes ont existé à toutes les époques, dans tous les pays, à l’intérieur même du mouvement gay, qui a toujours été divisé entre ces deux tendances... Mais les deux attitudes existent aussi à l’intérieur de chaque individu : à tel ou tel âge, on peut avoir des aspirations différentes. Et l’on pourrait aller plus loin encore : chacun de nous peut passer, à des moments différents d’une même journée, ou

<sup>144</sup> D. Eribon, *Papiers d’identité. Interventions sur la question gay*, Paris, Fayard, 2000, pp. 77-78.

dans des situations différentes, d'une volonté "intégrationniste" à une volonté 'différentialiste'. Un individu n'est pas le même pendant la journée quand il est sur son lieu de travail et le soir quand il sort, ou bien s'il est dans sa famille ou avec des amis." Cette ambivalence, note Didier Eribon (2003),<sup>145</sup>, pouvait d'ailleurs se retrouver non plus sur le plan de la construction identitaire mais de l'assignation comportementale : "cette caractéristique fondamentale du discours homophobe n'a évidemment pas disparu aujourd'hui, où l'on peut reprocher aux gays de vouloir devenir 'normaux' et de renoncer à la subversion qu'on attend d'eux, alors qu'on leur a si longtemps reproché d'être anormaux et de vivre en dehors de l'ordre social ; vouloir s'intégrer à la société alors qu'on leur reprochait hier de s'en séparer, de vouloir se marier et élever des enfants alors qu'on leur reprochait hier leur vie dissolue..."

Si l'exigence de singularité peut guider le chemin de certains de nos enquêtés, elle peut parfois avoir des limites ou connaître des relativisations, tout particulièrement lorsque cette singularité est associée à l'anormalité.

Un de nos soixante-douze répondants qui a seize ans a fait une déclaration selon laquelle : "C'est le manque de subvention et de cadre de vie ambiant qui m'amènent aux pratiques homosexuelles masculines. Je suis orphelin de père et ma mère vit en Angola. Je suis abandonné seul, bien que ma tante m'offre un cadre pour manger ; ce qui ne me suffit pas pour vivre. Je sais que ce que je fais n'est pas bien parce que je suis marginalisé, les jeunes gens lancent des cris injurieux à mon passage... ; mais je vais abandonner l'homosexualité et me marier dès que j'aurai l'argent."

Cette vision particulièrement malheureuse et misérabiliste d'homosexualité, où la singularité s'associe à la sordidité et non à l'originalité, complique son exigence de vie hors du commun pourtant réitérée à d'innombrables reprises au cours de l'entretien. Cette tension entre une double exigence de singularité (originalité, vie malheureuse), où l'on est comme personne, et surtout comme personne du milieu, et de similarité où l'on est comme tout le monde (fidélité, conformité aux normes du genre, "normalité", etc.) crée une ambivalence à peu près insurmontable qui clive ce répondant durablement. Il paie ici au prix fort l'ambivalence de la singularité qui est euphorisante dès lors qu'il renvoie à la créativité, à la nouveauté, etc., mais disqualifiante, et "fatigante", dès lors qu'il s'attache au bizarre, à l'anormal, comme c'est le cas pour lui avec l'homosexualité.

<sup>145</sup> D. Eribon, *Hérésies*, Paris, Fayard, 2003, p. 118.



Ces perpétuelles tensions créent chez lui le sentiment de “marginalité et de disqualification sociale” en tant qu’homosexuel car se sentir intégré qu’on est homosexuel ne suffit pas forcément pour qu’on se sente socialisé. La conjugalité et sa stabilité seraient en mesure de dénouer les tensions et de rendre possible un peu plus de sérénité.

En fin de compte, chacun adopte, bien sûr, la solution identitaire qui lui convient, depuis ceux qui ne se sentent bien que parmi ceux qui sont comme eux (essentiellement parce qu’on les laisse être eux-mêmes en paix) jusqu’à ceux qui, à l’inverse, vivent leur identité homosexuelle hors de tout cadre homosexuel, comme si de rien n’était, l’essentiel des gens se distribuant, selon toute vraisemblance, dans l’entre-deux, dans le va-et-vient entre le dehors et le dedans. La réception contrastée, voire critique, de la “communauté homosexuelle”, est à mettre en lien avec l’extension très généralisée de l’exigence de singularité où il convient d’être soi-même en étant, surtout, à nul autre pareil et sans équivalent, où la meilleure manière d’être quelqu’un (comme on dit “c’est quelqu’un”), c’est “comme personne”.

Mais être homosexuel a des conséquences, bien entendu, sur ce que, d’une manière générale, l’on est, mais également sur ce que l’on fait ou ce que l’on devient quand on l’est.

### **III. 2. Quelques éléments caractéristiques de l’homosexualité masculine à Kinshasa**

Les quelques éléments caractéristiques du fait homosexuel qui seront décrits ici ont été dégagés à partir de nombreux entretiens avec nos répondants, mais aussi grâce à notre “perception morphologique” sur les sites de recherche.

#### **III. 2. 1. Présentation de la morphologie de l’homosexuel masculin à Kinshasa**

L’homosexualité apparaît comme le “propre des cultures très civilisées et très policées des peuples blancs”, ayant trouvé pendant et après la colonisation “des natures très propices sur les terrains nègres”<sup>146</sup>.

En effet, depuis 1990, année de la démocratisation du pays, nous observons dans la ville de Kinshasa une tendance progressive d’hommes se présentant de manière visible aux pratiques homosexuelles. Ainsi, la propension à l’homosexualité masculine est de plus en plus visible. Il est désormais courant d’en entendre parler dans la rue, et

---

<sup>146</sup> T. Kouoh-Moukoury, *Les couples dominos, aimer dans la différence*, Paris, l’Harmattan, 1983, p. 89.

dans les médias. Ce qui témoigne une profonde mutation dans le paysage social, entraînant de nombreuses réactions au sein de la société.

Selon nos répondants, les homosexuels masculins sont repérés par des signes externes propres aux “actifs” et aux “passifs”. En ce qui concerne les actifs, ils s’habillent généralement en tenue descente et ont une voix imposante. Quant aux passifs, on observe les formes suivantes : la coiffure en queue de cheval ou la tête rasée à peine teintée, le port d’habits moulants leur permettant de bien extérioriser leurs grâces physiques prisées par leurs partenaires, le port du pull au col roulé (fréquemment arboré par les homosexuels masculins), la démarche souvent poreuse à l’allure efféminée, la boucle d’oreille (plaque or) fixée à l’oreille gauche pour certains ou droite pour d’autres, le port d’une casquette, une position assise mouvementée, une gesticulation efféminée pendant la communication, des regards très vigilants, etc... Il s’agit là d’une sensibilité acquise et apprise, fruit d’une expérience et d’une socialisation spécifiques.

Etre capable d’identifier les autres est clairement une étape importante du processus identitaire, la connaissance de soi rendant possibles la connaissance et la reconnaissance des autres avec lesquels pourront se nouer, pourquoi pas, des liens amoureux. Ces signes qu’ils identifient comme des traits distinctifs des homosexuels masculins à Kinshasa sont en réalité des stéréotypes sociaux intériorisés. Ces stéréotypes veulent que l’homosexuel masculin passif soit efféminé. C’est une confusion de genre qui est associée à l’homosexualité.

Cette description de la physionomie qui nous a été faite des homosexuels masculins de Kinshasa n’a pas pu satisfaire à nos attentes, même si au cours de notre enquête, quelques-unes de ces caractéristiques de l’apparence ont pu être notées. Il faut préciser qu’une observation du paysage kinois révèle les mêmes caractéristiques à certaines personnes non homosexuelles, surtout la population jeune. Cette pratique vestimentaire marquerait la métrosexualité.<sup>147</sup> Elle pourrait désigner une nouvelle tendance observée chez les hommes hétérosexuels à afficher de plus en plus leur “féminité”, sous l’influence des canons de la mode vestimentaire et de la publicité. Le port des vêtements moulants en serait une des manifestations courantes chez les jeunes garçons par exemple. Il en va de même pour le port de la boucle d’oreille, qu’elle soit mise à gauche ou à droite. Autrement, cela reviendrait à assimiler ces individus aux tendances métrosexuelles à des homosexuels.

<sup>147</sup> Métrosexualité : vient du grec, métró dérive du mot grec mêtêr signifie mère ; c’est-à-dire la sexualité mère ou originelle.

En plus, la métrosexualité ne devrait pas se confondre avec l'homosexualité. L'interprétation sociologique qui peut être hâtivement tirée de cette tendance observée à la métrosexualité chez les jeunes serait une sorte de reconstruction de l'hétérosexualité par les individus qui choisissent d'essayer de sortir des clichés "machistes" attribués au "premier sexe".<sup>148</sup> Ils passent de ce fait, du statut d'individus en parfaite osmose avec le milieu, à celui de sujets qui se prennent en charge de manière réflexive dans leur milieu social, ne se contentant plus de le subir. Pour ce faire, ils vont choisir de se réapproprier les éléments fonctionnels du monde du "deuxième sexe", ce qui au final leur permettra d'ériger un troisième sexe hybride. Sa particularité est désormais d'être la propriété et l'apanage du seul "premier sexe" ou le sexe masculin. La métrosexualité apparaît ainsi comme une domination masculine sur deux sphères associées en genre (masculin/féminin), sans que l'univers féminin puisse agir.

En effet, quand on parle de métrosexualité, il s'agit exclusivement des hommes hétérosexuels qui osent assumer, de manière plus ou moins visibles, leur "féminité". Pour le moment, ce lexème n'est pas encore étendu aux femmes qui adoptent des comportements vestimentaires masculins. A travers la métrosexualité donc, s'observe une traversée dans les genres, du masculin vers le féminin pour revenir au masculin. Ce n'est pas du travestissement, car cette traversée dans les genres n'implique pas, même de manière momentanée, un investissement identitaire sexuel nouveau. La particularité ici est que les métrosexuels agissent sous l'influence de la mode et de la publicité.

A Kinshasa, il est difficile de décrire les traits caractéristiques propres aux homosexuels masculins à moins d'essayer de décrire une proportion importante de la population et, auquel cas, il serait alors possible d'en identifier quelques-uns. Si la description apparente s'avère une tâche difficile, il se trouve que les homosexuels masculins kinois usent et utilisent d'autres moyens pour se reconnaître et s'aborder qu'il serait intéressant de décrypter. Même à ce niveau, les éléments ou caractéristiques qui seront présentés doivent être pris avec une certaine modération. Ils ne sont pas toujours exclusifs des seuls homosexuels masculins.

---

<sup>148</sup> A. Rauch, *Le premier sexe. Mutations et crise de l'identité masculine*, Paris, Hachette, Coll. "Histoire", 2000, p. 10-17.



### **III. 2. 2. L'hermétisme du langage du milieu homosexuel masculin kinois**

L'hermétisme du langage du milieu homosexuel masculin kinois serait une intention de la part des acteurs de se dissimuler, pour ne pas se dévoiler. Cela trouve son explication dans le besoin d'expression des différents protagonistes qui, contraints par l'oppression sociale, se voient obligés de développer d'autres signaux linguistiques pour se reconnaître, s'identifier ou pour s'exprimer à l'abri de toute indiscretion. Ce langage est constitué à la fois des mots du langage courant : le français et des langues congolaises, pour brouiller les repères, tant pour ceux qui l'utilisent que pour ceux qui essaient de le démystifier. Ce langage est aussi sujet à de constantes mutations et à beaucoup de subtilités qui le rendent encore plus complexe. On peut y voir une allégorie forte illustrant la complexité du vécu homosexuel dans la sphère kinoise.

Parmi les mots retenus, nous citons les suivants : Pacha : homosexuel masculin actif ; Mades : homosexuel masculin passif ; Kintambo : personne homosexuelle masculine ; Bongu : beau (qui reflète la beauté) ; Mubambo : le pénis ; Tshetsheletshe : anus ; Kopakatana : sortir avec un partenaire ; May ekofela bwanga : salutation ; Ma copine ba tika yo : salutation ; Boni mosala ? [Comment va le travail ?] : Comment vont les rapports homosexuels ? ; Bon chéri ; Chéri : actif ; Copine : passif ; Camarade ; To ke tia na mobali na ngai : nous allons faire des rapports homosexuels avec mon mari.

### **III. 2. 3. La rencontre dans les milieux homosexuels**

Les contacts dans les milieux homosexuels se font à travers le langage décrits ci-dessus pour un besoin de reconnaissance. Ils peuvent aussi se faire par des procédés physiques ou des gestes ayant des codes que seuls les initiés peuvent interpréter. Toutefois, ces caractéristiques peuvent aussi se retrouver chez des personnes non homosexuelles. Ils attribueraient alors une signification autre à ces mêmes faits et gestes.

#### **III. 2. 3. 1. Les expressions liées au salut**

Le salut "mayi ekofela bwanga" se fait par le serrement de mains entre deux acteurs. Ce salut s'accompagne d'un battement de la paume de la main suivi d'un chatouillement avec l'index. Celui qui fait le chatouillement en premier annonce par son geste qu'il est homosexuel, tandis que celui qui est chatouillé, s'il est du milieu,

doit comprendre qu'il est en face d'un compère et le signifier à son tour par le même geste. Toutes ces opérations se font rapidement. Le salut s'accompagne d'un regard perçant droit dans les yeux. Ce regard serait une autre manière de confirmer son orientation homosexuelle, tout en essayant de trouver dans le regard de l'autre la même lueur.

En effet, cette expression "mayi ekufela bwanga" utilisée par les homosexuels masculins est emprunt du proverbe kinois selon lequel "may ekofela mbwa, mopaya nde amelaka yango" c'est-à-dire "le cours d'eau dans lequel est crevé un chien, seul l'étranger peut s'y abreuver". Ce proverbe marque le caractère marginal et exclusif de l'étranger face aux réalités du milieu. Le chien porte une image protectrice et gardien de l'homme, un rôle assigné à l'homme envers son prochain. La viande humaine étant non comestible de manière générale, celle du chien assimilée à celle de l'homme, est aussi non comestible dans la majorité d'ethnies congolaises représentées à Kinshasa. Si bien que la dépouille du chien vue dans un cours d'eau, même évacuée après, donne une peur nostalgique à sa consommation. Ainsi, un étranger de passage sur ce sentier traversé par ce cours d'eau, ignorant du dépôt de cette dépouille du chien, peut facilement consommer cette eau.

Face à cette expression, l'homosexuel kinois se reconnaissant humain, il a des perceptions, des émotions, des convictions face à ce qu'il est et à ce qu'il aime. Les soins qu'il apporte à son apparence lorsqu'il s'apprête à rencontrer les gens, à participer à des réunions, à des rassemblements ou encore le comportement qu'il adopte pour "conquérir" les personnes chères ou pour être reconnu dans la famille, dans le quartier, dans le réseau ou association, montre l'importance qu'il accorde à la création de sa personnalité sociale.<sup>149</sup>

La perception réflexive de cet homosexuel vient non seulement de la conscience de sa sexualité marginalisée mais aussi de l'impression qu'il a de lui-même compte-tenu de la façon dont les gens du quartier le perçoivent ou le stigmatisent. Charles Horton Cooley (1902) parle, dans ce cas, de "miroir réfléchissant" pour illustrer que l'on est le produit de ses relations avec les autres.

Le processus de développement de l'identité, poursuit Cooley (1902),<sup>150</sup> s'accomplit en trois phases. La première phase consiste à imaginer comment il paraît aux yeux des parents, des amis et même des dangers que l'on rencontre dans la rue. La

<sup>149</sup> Cl. Denis et alii, *Individu et société*, New York, McGraw-Hill, 1991, p. 66.

<sup>150</sup> Ch. H. Cooley, *Human nature and the social order*, New York, Scribner, 1902, p. 413.

deuxième phase consiste à imaginer comment les autres le perçoivent par rapport à l'image que l'on présente (le charme, la timidité, le mystère, l'intelligence, etc.). La troisième phase conduit à développer une certaine attitude envers soi-même, allant du respect à la honte, en rapport justement avec l'impression de soi-même que l'on renvoie aux autres.

De l'avis de Cooley, l'identité sociale de l'homosexuel masculin kinois est le résultat de cet "imaginaire" individuel conçu à partir de la vision des autres. Cela a pour conséquence qu'il peut développer son identité sociale à partir d'une fausse perception de la façon dont les autres lui voient.

### **III. 2. 3. 2. Les expressions liées aux autres contacts**

L'expression par laquelle les homosexuels masculins se désignent à Kinshasa est "kintambo". Elle est répandue dans presque tous les milieux homosexuels de Kinshasa. L'origine de ce vocable est floue et les homosexuels interrogés à ce sujet ne savent pas à quoi il renvoie. Toutefois, nous savons que "Kintambo" est le nom d'une des anciennes communes de la ville de Kinshasa d'où elle tire sa source. Il est possible que ce soit un emprunt qui a été vraisemblablement tiré du nom de cette commune. Nous avons constaté que les milieux homosexuels à Kinshasa constituent des structures où l'on connaît des usages et pratiques courantes du moins en matière d'homosexualité.

Etant donné qu'aucun répondant ne nous donne la source de cette dénomination, nous pouvons proposer cette signification : le terme "Kintambo" est le nom de l'ancien village d'où est né la ville de Kinshasa. L'appropriation de ce nom par les homosexuels masculins désignerait tout ce qui est étranger à la culture kinoise ou tout ce qui ne ressort pas de la coutume de Kinshasa jadis Kintambo. Pourrait-on dire qu'à travers cette expression, les homosexuels masculins de Kinshasa se considèrent comme étrangers en raison de la forte marginalisation dont ils sont l'objet ?

"Ma copine" : renvoie dans sa prononciation, de même que dans sa connotation, à un cri de reconnaissance entre les homosexuels masculins passifs mêlant questionnement et exclamation. C'est ainsi qu'il a été constaté pendant l'enquête que quand certains homosexuels se saluaient, le salut était souvent (mais pas toujours) suivi de l'expression "ma copine". C'est là une manière pour eux de confirmer, comme un mot de passe ou un code exact, qu'ils sont du même bord.

Dans le même ordre d'idées, la salutation entre les passifs et les actifs est suivie du terme : "bon chéri" ; tandis que entre les actifs, c'est "camarade". Ces termes marquent aussi la solidarité entre les homosexuels, bien qu'il existe une jalousie extrême entre les passifs.

Bien entendu, ceux des homosexuels qui n'utilisent pas ces expressions pourraient ne pas se reconnaître dans ce qui vient d'être dit. Il n'en demeure pas moins vrai que ces termes sont utilisés dans une grande partie des milieux homosexuels à Kinshasa, pour désigner le trait et la spécificité qui sont attribués à la personnalité : l'homosexuel masculin. Les vocables : "ma copine, bon chéri, camarade", quant à eux qualifient à la fois l'orientation sexuelle (l'homosexualité) et la spécificité attribué à la personnalité (l'homosexuel).

Quant à l'expression "ma copine ba tika yo", marque le refus d'abandonner sa vie homosexuelle. Utiliser cette expression montre l'allusion symbolique au besoin de vouloir vivre librement son homosexualité à Kinshasa. Cela permet de souligner combien l'homosexualité à Kinshasa reste encore marginale. Les acteurs sont contraints de mener leurs activités en cachette ; l'homosexualité ne transparait pas encore de manière officielle. Elle a une morphologie qui reste encore à construire. L'expression "ba tika yo" exprime la revendication à la reconnaissance sociale, à la liberté d'action, au laisser faire, à la tolérance dans un milieu social hostile à la pratique homosexuelle. Les homosexuels masculins kinois mènent une vie homosexuelle discrète, cachée, mais courante. L'homosexualité s'affiche dans la sphère publique. Elle brave tous les interdits en tutoyant la rigidité sociale et les tabous très présents dans la société kinoise. Cela est sociologiquement significatif d'une volonté pour les sujets de prendre en main leur destin en exprimant ce qu'ils sont vraiment (identité sociosexuelle réelle), ce qu'ils ont envie d'être (identité sociosexuelle réelle projetée) et non plus ce qu'on a envie qu'ils soient (identité sociosexuelle de conformité ou identité sociosexuelle virtuelle).<sup>151</sup>

La seconde réalité traduit une volonté à certains homosexuels qui ont déjà fait leur "coming out" d'étaler au grand jour les penchants homosexuels des autres

<sup>151</sup> L'identité sociosexuelle réelle renvoie à la catégorie sexuelle à laquelle l'individu appartient vraiment, dans son intimité ou dans son vécu profond, et aux attributs qu'il possède effectivement pour pouvoir faire valoir cette identité, soit en s'opposant au milieu, soit en composant avec lui par bricolages successifs et/ou compulsifs. Elle est la tradition de la volonté de l'individu de produire des actes liés à la sexualité en conformité avec ses divers et ses sentiments personnels. L'identité sociosexuelle virtuelle que nous appelons aussi l'identité sociosexuelle de conformité sera la caractéristique en puissance de l'individu "tel qu'il doit apparaître s'il correspond effectivement à la catégorie dans laquelle on l'a placé" (Javeau, 2003 : 82). Elle est le reflet chez l'individu des attitudes sexuelles qui sont effectivement en osmose avec son identité sociale de genre, que ces attitudes soient en harmonie avec ses sentiments intimes vécus ou non.

acteurs sociaux qu'ils connaissent ou avec lesquels ils ont eu contact à un moment ou à un autre. Les homosexuels ayant fait leur "coming out" sont peu nombreux. Ceux qui l'ont fait de manière volontaire ou alors parce qu'ils ont été poussés à paraître par inadvertance, et c'est courant, sont, pour bon nombre d'entre eux, parfois poussés à faire de même avec leurs autres camarades. Ils les désignent de l'expression empruntée aux américains d'"homosexuels honteux". Le but avoué de leur action est qu'ils puissent assumer ensemble leur homosexualité, dans un contexte social de plus en plus hostile. Toutefois cela peut aussi cacher quelques intentions malveillantes sur la base du : "pourquoi c'est seulement moi qui doit porter la honte pas les autres alors que nous sommes tous-là dedans ?"<sup>152</sup> Ils s'inscrivent dans cette grande vague observée en Occident qui pousse les individus à étaler au grand jour leur homosexualité. C'est pourquoi, de plus en plus, l'on constatera dans la ville que certains homosexuels affirment ouvertement leur orientation sexuelle, soit pendant notre enquête, soit dans certaines chaînes de radio (exemple dans une émission que nous avons suivi sur la radio Okapi) ou de télévision (dans son émission Mode et mœurs sur l'Antenne A), dans leur compagnie, soit dans le quartier, même s'ils ne sont pas toujours nombreux.

La large diffusion de cette expression dans les milieux homosexuels kinois : "ma copine, ba tika yo" est assez significative et laisse supposer que le travail est encore long.

### III. 2. 3. 3. Les expressions relatives à la règle du silence

Les tactiques de dissimulation, comme l'argument protecteur de la "vie privée" parfois brandi pour faire taire les remarques inquisitrices, s'opposent au principe de visibilité prôné par de nombreux homosexuels dans les pays du Nord, mais aussi dans certains pays africains, qui est généralement des mobilisations collectives dans ce domaine. Mais le silence honteux auquel ce principe cherche à s'opposer, afin de faire progresser l'acceptation, n'est pas le silence que certains "pédé" de Kinshasa respectent, en tant que celui-ci peut être précisément pour eux la condition de l'acceptation.

<sup>152</sup> Ce refus de nommer clairement ce qu'on est, même dans l'intimité, est le reflet d'une homophobie intériorisée chez de nombreux homosexuels dont ils ne sont pas encore parvenus totalement à se défaire, parce qu'au fond, pour reprendre les stéréotypes sociaux enracinés chez les individus, dire que l'on est homosexuel, c'est reconnaître que l'on est sale, sorcier, malade, pervers, etc., et partant, c'est avouer de manière tacite que la société a raison de nous repousser. Alors on ne le dit pas et tout le monde peut y trouver son compte. L'homophobie peut provoquer plus tard à certains homosexuels ce que les psychologues appellent une "dissonance cognitive. Elle consiste à avoir deux convictions contradictoires en même temps : "je suis comme ça, mais je ne suis pas comme les autres (homosexuels).

En effet, si on ne trouve aucune traduction en langues vernaculaires du mot “homosexualité”, il existe cependant des termes ou expressions permettant de désigner les homosexuels masculins : Pacha : homosexuel masculin actif ; Madés : homosexuel masculin passif ; Kintambo : personne homosexuelle masculine, et différents mots de la langue officielle (français) comme homosexuel, pédé, gay, etc... sont utilisés également, mais finalement peu souvent. Dans la bouche de ceux qu’ils concernent, ils sont généralement peu remplacés par des termes français beaucoup moins explicites, que seuls les intéressés comprennent. C’est tout d’abord le cas du terme “milieu”, qui sert principalement à évoquer les “homosexuels” sans les nommer. Dans la même logique, le mot “branché” est le plus fréquemment utilisé pour dire “homosexuel solliciteur”, et le mot “contre” pour dire “homophobe”. Ainsi, le vocabulaire le plus couramment employé par les intéressés pour désigner tout ce qui se rapporte à l’“homosexualité” est à la fois non explicite et non spécifique, puisque son usage se trouve ailleurs appliqué à d’autres objets, avec toutefois la même idée de l’existence d’un groupe et de personnes qui y sont affiliées. Certains remplacent même ce vocabulaire par des termes non compréhensibles par ceux qui l’utilisent, de telle sorte qu’au premier niveau de “codage”, peut s’en ajouter un second. Un jour, un de nos répondants nous dit en désignant un passant : “Lui ce truc”, en précisant à voix basse : “Je dis ‘truc’ pour que personne ne comprenne”. Ce sera dès lors le terme dont il usera presque systématiquement.

A Kinshasa, les pratiques homosexuelles sont clandestines, c’est-à-dire marquées au moins du silence, même si certains signes distinctifs permettent d’identifier une partie de ceux qui en ont, tels que l’abandon de traits considérés comme relevant du genre opposé (apparence vestimentaire ou capillaire, parures ou soins corporels, gestuelle, etc.). Le vocabulaire employé par les personnes concernées révèle à lui seul cette volonté de camouflage.

Ces tactiques langagières de dissimulation renvoient plus largement au rôle du silence (au sens du non-dit) dans la gestion de l’identité et des relations sociales chez ceux qui ont des pratiques homosexuelles. En effet, le fait d’avoir de telles pratiques n’est presque jamais révélé à d’autres que ceux qui en ont également. Dans l’entourage familial (famille, voisins, amis) ou dans les groupes de pairs constitués antérieurement à une éventuellement “association homosexuelle”, rien n’est généralement dit à ce sujet, y compris les amis les plus proches. L’enjeu est ici non seulement de se protéger de la stigmatisation ou du rejet, mais aussi de préserver sa réputation et surtout celle de son nom.

Ce silence n'empêche pourtant pas que les pratiques d'un individu puissent être connues. Ce n'est d'ailleurs pas sa seule fonction que de maintenir le secret. Le silence sur les comportements homosexuels vise aussi à les vider de toute consistance sociale. En étant l'objet d'aucune verbalisation, ces pratiques n'acquièrent pas le statut de réalité sociale dont il pourrait être débattu, du moins en présence de la personne concernée.

### **III. 3. Vers une culture et enjeu d'une communauté**

L'homosexualité n'est pas quelque chose que l'on peut détecter simplement en regardant une personne. De plus, les jeunes homosexuels, qui ont bien souvent peur du rejet, tendent à cacher leur orientation sexuelle. Il faut également se méfier des stéréotypes : un garçon légèrement efféminé pourra très bien être hétérosexuel, une jeune fille ayant les cheveux très courts n'est pas nécessairement lesbienne. Ainsi, on ne peut pas la plupart du temps deviner qu'une personne est homosexuelle.

Dès leur enfance, tous les jeunes, sont éduqués pour être hétérosexuels, et la société leur renvoie une image négative des homosexuels. Pour développer leur identité et être en accord avec eux-mêmes, les homosexuels ont besoin d'espaces de liberté dans lesquels ils ne sont pas exposés à des regards ou des insultes désagréables.

Le fait de révéler son homosexualité à son entourage, vis-à-vis de ses parents est très souvent une source d'angoisse pour les jeunes homosexuels. Cela peut être le début d'une période difficile lorsque la famille réagit mal à l'annonce de l'homosexualité de leur enfant. Certains contextes socioculturels (la famille, mais aussi la cité, la religion...) peuvent encore ajouter des difficultés.

Dans la société chinoise, l'attraction pour des personnes du même sexe est encore souvent considérée comme une chose honteuse. La représentation des homosexuels, en particulier dans les milieux des églises, est souvent très caricaturale. Ainsi, les jeunes homosexuels ou bisexuels sont confrontés tout au long de leur éducation à de nombreux messages négatifs sur l'homosexualité. Cette image négative est très souvent intériorisée et provoque un sentiment appelé "homophobie intériorisée" qui peut conduire à la haine de soi ou la culpabilité de se sentir différent. "L'homophobie intériorisée" peut se manifester de différentes façons :

- Le déni : Je suis attiré par une personne du même sexe, mais la société dit que les homosexuels sont des personnes malades ; je ne suis pas malade, je ne suis donc pas homosexuel.

- La culpabilité : Je suis attiré par une personne du même sexe, mais la société dit que les homosexuels sont des personnes malades, alors je dois être quelqu'un de malade.
- La peur : Je suis attiré par une personne du même sexe, mais la société dit que les homosexuels sont des personnes malades, alors je vais être rejeté par tout le monde.
- Le rejet des autres homosexuels : J'ai appris que le pédé est une personne efféminée, je ne suis pas efféminé, donc je ne suis pas comme les autres pédés.

Les jeunes qui s'affichent homosexuels sont, plus que les autres, exposés à des risques de troubles nerveux. S'accepter tel que l'on est, et l'assumer aux yeux des autres est un véritable défi. La peur du rejet, le sentiment de culpabilité liée à son orientation sexuelle peuvent se traduire par un stress chronique, parfois une dépression ou des troubles du comportement alimentaire (boulimie, anorexie). Il faut souligner que les tentatives de suicide chez les jeunes homosexuels sont plus élevées que chez leurs camarades hétérosexuels (se référant à Emile Durkheim sur le suicide : problème d'intégration). Bien sûr, nous n'avons pas entendu un jeune homosexuel tenter de se suicider, mais il est important de noter que la mauvaise estime de soi et la difficulté d'assumer son homosexualité est une source importante de stress pour tous les jeunes homosexuels. La mauvaise estime de soi peut aussi entraîner l'absence de volonté de prendre soin de soi, et peut se traduire par des pratiques sexuelles non protégées, multipliant donc les risques d'être contaminé par une IST.

### III. 3. 1. Les métiers des "pédé" à Kinshasa

Sur le terrain, parmi les soixante-douze homosexuels masculins qui ont répondu à nos questions, vingt-neuf ont six ans d'études post-primaire, seize ont franchi l'école primaire mais n'ont pas terminé l'école secondaire, dix-huit n'ont pas fini l'école primaire, quatre n'ont jamais été à l'école et cinq autres n'ont pas précisé leur niveau d'études. En dehors de ceux-ci, un garçon qui nous était recommandé par son pair (sélection par boule de neige), a refusé de s'identifier auprès de nous comme homosexuel masculin ; il nous a dit qu'il étudie en première licence à l'Institut Supérieur de Commerce. Un répondant passif nous a parlé de son partenaire qui est finaliste en Biomédical à la Faculté de médecine à l'Université de Kinshasa, pour ne citer que ceux-ci. Ceci nous fait voir que le niveau d'étude n'intervient pas dans les pratiques homosexuelles masculines. De même, l'origine ethnique n'influe pas sur l'orientation sexuelle, parce que nos répondants proviennent de différentes ethnies du pays.

Par contre, il est connu qu'à Kinshasa, on trouve facilement des "pédé" travaillant dans les salons de coiffure et dans les bistrotts. De nos soixante-douze répondants, vingt-six sont coiffeurs, douze couturiers et quinze sont soit servants soit discothécaires soit gérants soit vendeurs des boissons dans des buvettes ; trois sont élèves, neuf sont sans profession, cinq se disent indépendants et les deux qui restent se disent débrouillards. En effet, l'homosexualité est parfois représentée comme un raffinement particulier, ou un produit d'une socialisation spécifique où l'on fait appel aux biens culturels pour pouvoir être soi et être bien alors que les hétérosexuels n'ont guère besoin de ces repères existentiels, ou en tout cas pas au même point, puisque tout dans le monde social les renvoie à ce qu'ils sont. Cette socialisation spécifique stimule la "sensibilité", ce qui explique peut-être pourquoi les homosexuels semblent surreprésentés dans les professions artistiques ou ayant trait à l'esthétique, dont le modèle paradigmatique est le couturier de mode ou, plus modestement, le coiffeur.

A ce sujet, nous constatons que les coiffeurs masculins sont effectivement très nombreux à être homosexuels, ce qui ne signifie bien sûr pas que tous les coiffeurs sont homosexuels, ce qu'indiquent d'ailleurs certaines enquêtes.<sup>153</sup> Certains sociologues, désirant en découdre avec les "stéréotypes", "clichés", "poncifs", "lieux communs", "représentations", "mythes", "croyances", ou "fantasmes" (ce qui est passablement audacieux quand on ne dispose pas d'échantillon représentatif permettant de créer une position d'extériorité à partir de laquelle se distinguent parfaitement les "faits" desdits 'stéréotypes', etc.) nient toute relation entre homosexualité et catégorie socioprofessionnelle : "Nous pensons qu'en première approximation, aucune raison décisive n'existe de penser que la répartition en catégories socioprofessionnelles diffère de la population homosexuelle à la population générale".<sup>154</sup>

D'autres enquêtes vont dans le même sens : "La coiffure, la mode, les services aux particuliers, les professions des arts et du spectacle sont, d'une manière stéréotypée dans l'espoir du public, des activités qui fournissent un contingent d'hommes homosexuels supérieur à la moyenne".<sup>155</sup> Nous nous sommes donc

<sup>153</sup> Cfr. Alan Bell et Martin Weinberg, *Homosexualité. Un rapport officiel sur les comportements homosexuels masculins et féminins par l'Institut de recherche sexologique fondé par Alfred C. Kinsey*, Paris, Albin Michel, 1980.

<sup>154</sup> J. Cavailhès, P. Dutey et G. Bach-Ignasse, *Rapport gai. Enquête sur les modes de vie homosexuels*, Paris, Persona, 1984, p. 254.

<sup>155</sup> Br. Lhomond, "Attirance et pratiques homosexuelles", in Br. Lhomond et H. Lagrange (sous-dir.), *L'entrée dans la sexualité. Les comportements des jeunes dans le contexte du sida*, Paris, La Découverte, p. 183-226.

demandé s'il y avait des types de formation professionnelle où l'expression d'une attirance homosexuelle pourrait être facilitée.

Il est toutefois permis de douter qu'il n'existe aucune corrélation entre identité sexuelle et l'activité socioprofessionnelle, même si on sait que l'outil statistique qui permettrait de trancher cette controverse n'existe pas, comme le Rapport gai le précise : "Entendons-nous bien, nous ne tenons pas a priori pour stupide l'idée que les homosexuels et lesbiennes se sentent plus attirés par certaines professions. La seule méthode rigoureuse serait l'étude des sur- ou sous-représentations dans certaines catégories socioprofessionnelles à partir d'un échantillon représentatif. Notre échantillon ne l'est pas. La fuite en avant dans l'interprétation des chiffres que l'on sait par avance erronés (puisque fondés sur un échantillon non représentatif) laisse dubitatif..."

### **III. 3. 2. Formation identitaire centrée sur : charmer, plaire, séduire**

Les résultats de notre enquête montrent que tous les répondants ont visualisé, chez soi ou chez un pair, des images pornographiques homosexuelles soit à travers la vidéo soit dans un magazine ; nombreux les portent dans le téléphone portable. S'il est certain qu'il existe bien des façons d'"être homosexuel", il est non moins certain que tous les homosexuels, aussi différents soient-ils, partagent certaines caractéristiques parmi lesquelles figure l'obligation qui est faite à tous les homosexuels de se poser, un jour ou l'autre, tôt ou tard, des questions sur ce qu'ils sont puisque ce qu'ils sont et font ne ressemblent, sur ce que sont et font les autres. C'est parce que les homosexuels naissent dans un univers presque toujours entièrement hétérosexuel que ceux-ci sont prédisposés à se nourrir de biens culturels, films, livres, revues, etc., où ils peuvent trouver les repères qui leur permettront de se construire comme sujet.

En outre, on assiste ainsi à une sexualisation induite des jeunes gens. A l'instar de leurs idoles de la chanson et du cinéma, qu'ils adoptent comme modèles d'identification, ils reproduisent des attitudes et des comportements des "homme séduisant". L'initiation qui leur est destinée utilise des stratégies qui incorporent leur besoin d'affirmation et leur quête d'identification notamment en renforçant les stéréotypes sexuels et en insistant sur la culture de rêve et sur la notion de l'identité homosexuelle centrée sur l'image, sur le savoir-faire sexuel.

Cet apprentissage favorise les conduites de dépendance qui préparent, d'une certaine façon, à la victimisation : focalisation sur l'image, fixation sur les relations amoureuses, dépendance émotive, séduction/sexualisation, manque de confiance de soi, dépréciation de soi, dévalorisation par les autres, perte de l'estime de soi, fragilité aux abus de toutes sortes. D'après un répondant-clé (le président d'une association des homosexuels), "charmer, plaire, séduire", tel est le message qui leur est transmis. Ils sont invités à se construire une image de maturité valorisée, dit-il, par les parents et les adultes en général.

C'est donc une véritable sous-culture de sexe qui s'élabore à l'intention de jeunes gens par l'entremise des instances culturelles auxquelles participent des magazines, des sites Internet et des idoles masculines des groupes musicaux.

Les magazines pour les jeunes et les vidéoclips montrent comment les modèles et les représentations offerts dans les médias de masse influencent effectivement les jeunes gens en quête d'identification : "on y retrouve principalement des consignes pour les soins du corps et la mode ; en prime, on donne des instructions pour garder son partenaire".

La culture se traduit par une présence importante de groupe musicaux et vedettes du cinéma et de la télévision... Le ton est intimiste, on interpelle en tutoyant et on leur dicte des conduites à suivre. On propose des recettes pour résoudre des problèmes d'ordre physique d'abord, puis psychologique. A travers les magazines jeunesse qui semblent futiles, les jeunes gens apprennent à se forger des opinions, à réfléchir sur leur motivation, leurs croyances, leurs préjugés et leurs peurs.

Les magazines que nous avons feuilletés correspondent à cette description. On y trouve également des conseils donnés aux jeunes gens qui les placent souvent dans une situation de dépendance et d'effacement. Par exemple, un article suggérant des moyens pour lui trouver (à son partenaire ou son ami) toutes les qualités du monde et fermer les yeux sur ses pires défauts et de ne pas l'appeler toutes les cinq minutes, le laisser sortir avec ses amis quand il le veut et ne jamais lui demander à quoi il pense ou s'il t'aime vraiment...

La sexualité est aussi omniprésente dans la plupart des magazines feuilletés. Elle est souvent suggérée aux ados comme moyen d'obtenir autre chose, par exemple l'amour, la complicité amoureuse, l'indépendance, le pouvoir de séduction, la stabilité dans le couple. Le contenu général des magazines, articles et publicité, encourage donc

“l'érotisation des garçons”. Dans le même sens, les vidéoclips destinés aux garçons véhiculent une image dégradante des hommes mariés hétérosexuels

### III. 3. 3. Le culte du corps et de la jeunesse

Si nous nous référons aux dires de nos répondants, le culte du corps est au cœur de l'imaginaire et du mode de vie des “pédés”. Le corps doit être sculpté, épilé, décoré, parfumé... Il y a un certain effort d'homogénéisation mais tous les ‘pédés’ ne se comportent pas forcément ainsi. Le souci esthétique semble donc être extrêmement important. Certains entretiens que nous avons réalisés insistent sur ces valeurs qui sont défendues par les homosexuels entre eux, à savoir la beauté, la jeunesse et être attractif.

Nos répondants ont donc, a priori, conscience de ce qui leur a été proposé. Ils montrent une certaine distinction entre eux et ceux qu'ils considèrent comme trop efféminés. La beauté mais aussi la virilité serait alors une exigence. Il y a bien une stigmatisation des homosexuels entre eux. On pourrait appeler cela une norme homosexuelle, la dictature du corps beau, jeune et masculin. Cette masculinité s'exprime uniquement à travers les images.

L'apparence devient un souci croissant même si elle ne concerne d'abord que les “passifs” et les groupes sociaux les plus favorisés. La montée de l'individualisation peut renforcer le rapport des individus avec leur propre corps. De plus, ce dernier devient une valeur en soi. Ainsi, de nouvelles pratiques corporelles apparaissent à des fins de santé ou de conformation à un modèle esthétique. On connaît l'importance du paraître, de l'apparence dans la société actuelle. Le thème du rapport au corps a peu été abordé au cours des entretiens.

L'imaginaire homosexuel semble véhiculer un certain idéal de beauté. D'après l'analyse, l'homosexuel considéré comme beau doit avoir l'air viril et ne doit pas forcément avoir l'air d'être sublimé. C'est en effet ce que l'on constate.

Nous constatons que les valeurs qui semblent être défendues par le corps sont celles de la masculinité, de la virilité, de l'esthétique mais aussi celle de l'érotisme des corps, et il n'y a pas forcément de référents, de codes ou de symboles homosexuels évidents. On a donc là une image de la masculinité et de la virilité, il n'y a pas de masculinité typiquement homosexuelle masculine. Même si les corps ne sont pas

extrêmement musclés, les muscles étant une des plus grandes affirmations de la virilité, le corps est magnifié.

### III. 3. 4. Culture du rêve

La notion d'affirmation de soi véhiculée et conceptualisée par les différents médias dans une perspective de consommation s'imprègne également dans une culture de rêve. Ce phénomène, qui laisse croire que devenir une star est accessible à tous et que tous les rêves peuvent se réaliser, est très présent dans les magazines et les vidéoclips.

Le cinéma contribue également à alimenter la culture du rêve, notamment les films destinés au public jeune.

Cette initiation centrée sur l'image, risque de susciter nombre d'effets négatifs. Ne verra-t-on pas s'accroître leur vulnérabilité en les encourageant ainsi à recourir pour leur valorisation à ce qui est superficiel au lieu de développer des habiletés intellectuelles ? Une construction sociale de la dépendance au "paraître", est préoccupante. Introduits de cette façon dans une dynamique de population et d'appartenance au sein du groupe de pairs, les jeunes gens apprennent à tout miser sur l'image pour obtenir l'approbation et être rassurés dans leur "conformité". Sans compter que ce processus de soumission à la publicité ajoute des effets particulièrement pernicieux en milieu populaire, où la consommation est limitée par le revenu des parents.

L'absence d'autres sources de valorisation pour les jeunes gens peut devenir problématique. Prenons le cas des garçons issus des familles pauvres et vivant dans les quartiers défavorisés se servant de la sexualité comme d'un contre-pouvoir dans leurs relations avec les garçons ; ce qui leur assure une place à court terme, mais les dessert à plus long terme. Ce phénomène, on le constate, soulève toute la question des vulnérabilités face à l'abus sexuel, à la pédophilie, à la prostitution, à la pornographie, aux relations sexuelles précoces de mêmes qu'aux comportements excessifs de consommation, aux effets sur l'alimentation (anorexie et obésité), à la toxicomanie, et au tabagisme.

Bref, un nouveau groupe jeune est aujourd'hui en émergence dans la ville. Groupe de consommation, d'une part, mais d'autre part, jeunes personnes en quête d'identité pour lesquelles les magazines et les vidéoclips construisent un message préoccupant. Si à ce stade de notre recherche nous ne pouvons encore fournir des

outils d'intervention, il nous apparaît tout de même important de rappeler qu'il serait trop facile et trop simple de réagir en resserrant le contrôle social des jeunes gens.

### III. 3. 5. Vers une culture homosexuelle masculine à Kinshasa ?

Le besoin d'identification nécessite-t-elle un certain nombre de références qui vont permettre à l'individu de se construire ? Cette construction va s'apparenter à une "homosocialisation". Il y aurait donc tout un processus d'apprentissage. Becker (1985)<sup>156</sup> parlait de carrière à laquelle les individus considérés comme déviants devaient parvenir en passant par différentes étapes. Etant en marge de la normalité, ces individus vont s'inventer de nouvelles normes, de nouveaux rites, et adhérer à de nouvelles valeurs. Ce processus pouvait selon lui aboutir à une culture spécifique.

Pour Pollack<sup>157</sup> qui s'intéressait plus précisément au cas des homosexuels masculins, cette socialisation commence par la reconnaissance de désirs sexuels spécifiques puis par l'apprentissage des lieux et de façons de rencontrer des partenaires, des codes de la drague homosexuelle qu'il assimile à un marché où règnerait la maximisation du rendement quantitativement exprimée et la minimisation du coût exprimée par la rapidité et le non-engagement, mais aussi certaines contraintes esthétiques comme par exemple le mythe de la jeunesse.

L'homosexualité masculine est une réalité sociale de plus en plus visible, perceptible, identifiable et localisable. Ce n'est donc pas un mythe. Il est certes vrai qu'elle est encore largement minoritaire, voire à son stade embryonnaire, mais il n'en demeure pas moins vrai qu'elle commence à s'organiser, tant bien que mal, en une sous-culture. Ses pratiquants quant à eux tendent à se constituer en une sorte de communauté informelle. Dans celle-ci, l'individu, après avoir appris à être homosexuel, s'orientera à sa guise dans ce qui tient lieu de marché homosexuel à Kinshasa. Au vu de cela, nous pouvons reprendre à notre compte les propos d'Arès qui dit que "les homosexuels forment aujourd'hui un groupe cohérent, encore marginal, mais qui a pris conscience d'une sorte d'identité".<sup>158</sup> Cette affirmation peut s'appliquer à Kinshasa où l'homosexualité masculine est une réalité qui commence à devenir manifeste. Cela se traduit par le langage de reconnaissance qui est quasiment

<sup>156</sup> H. S. Becker, *Outsiders*, Paris, Ed. Métailé, 1985.

<sup>157</sup> Pollack cité par P. Berger et T. Luckman, *La construction sociale de la réalité*, Trad. Française, Paris, Méridiens-Klincksiek, 1986 (1966).

<sup>158</sup> R. Dericquebour et alii, "L'homosexualité comme phénomène social", in J. Schlick et Zimmermann, *L'homosexual(le) dans les sociétés civiles religieuses*, Strasbourg, Cerdic publication, p. 150.

le même dans les milieux homosexuels kinois. Il y a aussi la même prudence qui a été observée chez les homosexuels vis-à-vis de tous les intrus. C'est la preuve d'une prise de conscience commune de "l'ennemi". Le spectre de l'espion revient. Cela est significatif de l'atmosphère dans laquelle vivent les "pédé". Les lieux de rencontre sont aussi identifiables et connus des homosexuels. Généralement, il existe une sorte de cohésion par le fait que tout problème ou événement les concernant est automatiquement rapporté entre eux. Pour preuve, quand il y a décès d'un homosexuel (chose fréquente), il existe toujours une délégation des homosexuels prête à y participer. On dirait que la faible proportion d'homosexuels à Kinshasa arrive facilement à se repérer. De plus, la diffusion des schèmes de pensée qui ont cours est plus rapide que pour d'autres contextes conformes à la norme.

Il a été constaté que beaucoup d'homosexuels dans la ville de Kinshasa se connaissent et savent quasiment tout de tous, du moins pour ce qui est des pratiques liées à leur activité sexuelle. Les informations circulent de bouche à l'oreille. Ce qui leur permet de s'aménager un espace. Ici, réalité, mythes et rumeurs se côtoient au coude à coude. Il appartient à chacun de sélectionner et de trier les informations réelles des rumeurs. Les homosexuels, à travers leur minoration et la marginalité dont ils sont objet, sont parvenus à se constituer en une sous-culture qui selon Everett est : *"un système de significations collectives dont l'extension est moindre que celle de la culture, issu de l'interaction entre les personnes impliquées dans un nombre fini d'engagements institutionnels"* (1985 :).<sup>159</sup>

Ils ont même construit un langage, un code gestuel de reconnaissance qui leur est propre. Ils sont parvenus aussi à monopoliser certains lieux pour en faire leurs établissements. Enfin, ils savent qu'ils ont un obstacle commun, à savoir la rigidité sociale qui se dresse en déni de leur orientation sexuelle. A partir de ces éléments, on peut dire que les homosexuels masculins à Kinshasa ont fini par développer une culture qui leur est propre, car *"il suffit qu'un groupe quelconque d'individus ait un minimum de vie commune, qu'il soit un tant soit peu séparé d'autres groupes, qu'il occupe un petit coin de l'espace social, qu'il se pose les mêmes problèmes et peut-être qu'il ait quelques ennemis en commun pour qu'une culture se développe"* (Idem : 157-158).

Cette sous-culture urbaine est intermédiaire entre l'individu ayant une orientation homosexuelle et le système social. C'est ce qui donne une dimension communautaire à cette réalité sexuelle. L'homosexualité est un fait social qui

<sup>159</sup> H. Everett et alii, *Recherches institutionnelles*, Strasbourg, Cerdic, 1985, p. 157.

commence à tendre vers des formes de plus en plus institutionnelles à Kinshasa. Les homosexuels y ont développé une sous-culture sur la base du langage, des codes gestuels, des lieux de rencontre, voire de la possession de certains films, revues spécialisées et de la fréquentation des sites Internet gays. Dans un magazine électronique, Abeli Zahabu rapporte qu'en date du 08 Juillet 2008 en République Démocratique du Congo : *“La communauté lesbienne, gaie, bi, trans et intersex (LGBTI, en sigle) de la République Démocratique du Congo a trouvé un avocat en la personne de l'organisation non gouvernementale et association féministe nommé “Si Jeunesse Savait” (SJS, en sigle). Créée dans le but de défendre “les droits sexuels et reproductifs des jeunes femmes”, l'organisation SJS entend aussi et surtout faire intégrer les droits des LGBTI dans la cadre général des droits de l'homme. [...] Entre temps, l'organisation a prévu d'organiser en début du mois d'Août 2008 un atelier de lancement du monitoring des violations des droits humains basées sur l'orientation sexuelle et l'identité de genre”*.<sup>160</sup>

En outre, Certains homosexuels masculins sont organisés en association pour des raisons diverses (entre autres la solidarité entre les membres) ; nous pouvons citer l'Ecurie Soutien à Bandalungwa, l'Ecurie Sans Kalba [autrement dit Ecurie sans caleçon] à Kasavubu, l'Ecurie Mbeli, l'Ecurie Madesu, l'Ecurie Jeu de six, l'Ecurie Biberon.

### III. 3. 6. L'homosexualité masculine à Kinshasa : une société stratifiée

Nous souhaiterions ouvrir de nouvelles questions. L'homophobie aujourd'hui à Kinshasa ne jeune pas la visibilité homosexuelle ; elle y trouve au contraire une cible mieux dessinée. Mais cette équation reste fort schématique et l'on doit ici non pas la nuancer mais la compléter d'une hypothèse faisant intervenir une variable dépendante. La visibilité homosexuelle n'a pas partout les mêmes chances de susciter l'homophobie. En l'occurrence, la division la plus déterminante n'est-elle pas celle qui sépare les classes sociales, les personnes appartenant aux catégories défavorisées ayant plus de probabilités de se trouver exposées à l'homophobie, dans leur propre milieu, que les personnes appartenant aux classes supérieures ? Ceci expliquerait très probablement pourquoi l'on retrouve plus de pratiques homosexuelles déclarées dans

<sup>160</sup> Abeli Zahabu, “Si jeunesse savait à la rescousse des individus LGBTI en RDC”, in *Behind The Mask*, a website magazine on lesbian and gay affairs in africa Source : <http://www.mask.org.za/article.php?cat=french&id=1909>, mise ne ligne, le 08 juillet, 2008 Consultation, le 9 juillet 2008

les catégories sociales défavorisées que dans les autres<sup>161</sup>. En outre, cela ne suggère-t-il pas que la haine de classe a toutes les chances de renforcer les comportements homophobes, en particulier lorsque s'y surajoutent des considérations religieuses ?<sup>162</sup>

Cependant, introduire la variable des inégalités sociales ou des différences de classes pour rendre compte plus finement des déterminants de l'homophobie ne suffit pas. En effet, l'infériorisation des homosexuels semble découler d'une inégalité plus fondamentale, ancienne et répandue, pour ne pas dire universelle : cette différence fondamentale est celle qui sépare les hommes et les femmes, sous la forme d'une division sociale hiérarchisée des genres, bien entendu défavorable aux femmes, que l'on peut encore nommer avec les théoriciennes féministes des années 1970, ou plus récemment avec Pierre Bourdieu (1998), la "domination masculine"<sup>163</sup>. En fait, ce n'est pas "l'ordre symbolique" articulant différence des sexes et différence des générations que vient bouleverser la reconnaissance de l'homosexualité, mais bien plutôt l'institutionnalisation de l'hétérosexualité comme seule forme d'union conjugale légitime, en tant qu'elle est, dans notre société, le dispositif qui garantit la procréation et la perpétuation de la domination des hommes sur les femmes.

*"Et sans doute n'est-ce pas un hasard si la frange la plus contestataire du mouvement homosexuel redécouvre aujourd'hui ses classiques et, après plusieurs années au cours desquelles ont été tentées l'affirmation de l'identité gay puis sa contestation par le mouvement queer"*,<sup>164</sup> en arrive à redéfinir comme cible de son combat l'hétérosexualité en tant qu'elle est un "régime politique"<sup>165</sup>, pour reprendre les termes d'une expression énoncée il y a plus de vingt ans par l'une des principales théoriciennes de la domination hétérosexuelle, Monique Wittig<sup>166</sup>. Car au fond, si l'on veut en finir tant avec l'homophobie qu'avec l'injonction du coming out et l'assignation des homosexuels au destin de la semi-reconnaissance, c'est ni plus ni

<sup>161</sup> A. Messiah, E. Mouret-Fourme, "Homosexualité, bisexualité : éléments de socio-biographie sexuelle", in *Population*, Vol. 5, n°48, Septembre-octobre 1993, pp. 80-1353. Lire aussi : A. Messiah, "Homosexualité, bisexualité : nombre de partenaires, caractéristiques socio-démographiques et pratiques sexuelles", in N. Bajos, M. Bozon, A. Ferrand, A. Giami, A. Spira (eds.), *La sexualité au temps du sida*, Paris, Coll. Sociologie d'aujourd'hui, PUF, 1998, pp. 52-235.

<sup>162</sup> Les processus d'exclusion sociale génèrent-ils en retour, chez ceux qui en sont victimes, des dispositions à la discrimination d'autres catégories d'exclus ?

<sup>163</sup> P. Bourdieu, *La domination masculine*, Paris, Coll. Liber, Editions du Seuil, 1998. Lire aussi : N. C. Mathieu, *L'arraisonnement des femmes : essais en anthropologie des sexes*, Paris, Coll. Les Cahiers de l'Homme, Editions de l'EHESS, nouvelle série XXIV, 1985 ; N. C. Mathieu, *L'anatomie politique : catégorisations et idéologies du sexe*, Paris, Côté femmes, 1991.

<sup>164</sup> M. H. Bourcier, *Queer zones : politiques des identités sexuelles, des représentations et des savoirs*, Paris, Coll. Modernes, Balland, 2001.

<sup>165</sup> M. Wittig, *La pensée straight (1992)*, Paris, Coll. Modernes, Balland, 2001.

<sup>166</sup> M. H. Bourcier, S. Robichon, *Parce que les lesbiennes ne sont pas des femmes : autour de l'œuvre politique, théorique et littéraire de Monique Wittig*, Paris, Éditions gaies et lesbiennes, 2002.

moins l'ordre hétérosexuel dominant lui-même qu'il faudrait voir disparaître. Toute la question reste de savoir ce qui pourrait alors le remplacer... redonnant une évidente actualité à l'appel à la créativité que Foucault (1994) exprimait peu avant sa mort lorsqu'il soulignait la nécessité de " s'acharner à être gay".<sup>167</sup>

### III. 3. 7. Vers une homosociabilité masculine ?

Etre homosexuel, c'est reconnaître que l'on partage avec d'autres un même désir, et de constater, en même temps, que ce désir est nié socialement. La communauté devient dans le discours sociologique le sujet politique. Elle a une consistance sociologique déterminée par l'ensemble des individus partageant un style de vie commun, et une fonction historique. L'aveu individuel de son homosexualité peut permettre la libération personnelle, mais ne remet pas en cause l'intolérance de la société kinois. Seule, ce que l'on appelle couramment, la communauté homosexuelle est libératrice, c'est-à-dire capable de transformer la société. Elle est porteuse du projet social d'émancipation. L'individu homosexuel n'a de réalité dans le discours sociologique qu'à travers une problématique de prise de parole. Cette dernière est considérée à la fois comme moyen d'être et d'exister et comme instrument de revendications et de luttes pour la reconnaissance de droits légaux, sociaux. Il s'agit ici d'une prise de parole collective, celle d'une communauté opprimée.

L'importance actuelle du discours sociologique sur l'homosexualité s'expliquerait par une certaine efficacité sociale, il rejoindrait quelquefois la pratique militante. Tous les deux se donnent le même objectif et s'articulent autour de l'idée de communauté. Le discours militant repose également sur cette notion de communauté. Cette représentation des homosexuels comme communauté militante donnerait au discours sociologique son efficacité sociale.

Michel Pollack (1982) disait : "on ne naît pas homosexuel, on apprend à l'être".<sup>168</sup> En effet, l'homosexualité n'est pas donnée, elle est constituée. De plus, elle n'est pas figée, elle change selon la société et l'individu. Elle englobe tous les aspects de la vie.

A Kinshasa, chaque individu reçoit une socialisation dès son plus jeune âge. Cette dernière forme, la plupart du temps, à l'hétérosexualité, l'hétérophilie et peut-être même quelquefois voire souvent, à l'hétérolâtrie et à l'homophobie.

<sup>167</sup> M. Foucault, "Entretien avec Michel Foucault (1982)", in M. Foucault, *Dits et écrits : tome IV (1980-1988)*, Paris, Gallimard, 1994, p. 295.

<sup>168</sup> M. Pollack, "L'homosexualité masculine ou le bonheur dans le ghetto ?", in *Communications*, n°35, 1982.

L'homosexualité est souvent sujet tabou dans les familles. En effet, personne ne va préparer une fille ou un fils homosexuel. La majorité des homosexuels dans la société kinoise actuelle, même s'ils s'acceptent comme tels, portent en eux un conflit existentiel permanent. L'homophobie intériorisée n'a pas de fin : elle ressurgit, sous différentes formes, tout au long du cycle vital. Elle complique la perception que l'homosexuel a de lui-même et des autres : elle régit plus ou moins ses relations interpersonnelles ainsi que son projet de vie et sa vision du monde. Elle constitue probablement la différence subjective la plus importante entre homosexuels et hétérosexuels. De cela, il peut dériver une image de soi dévalorisée, du moins durant la période de l'adolescence. Cette sensation diffuse d'être désavantagé est rarement verbalisée comme telle, et n'est pas nécessairement consciente.

Quand une personne découvre ou accepte en elle-même une identité minoritaire, elle le fait généralement dans un esprit d'appartenance. Elle peut se sentir marginalisée, incomprise, ou même exclus de la société dans son ensemble, mais elle s'intègre également à une collectivité et acquiert un sentiment d'appartenance. L'identité minoritaire peut impliquer, la plupart du temps un sens de la communauté et peut être un motif de fierté.

Certains homosexuels masculins à Kinshasa tentent de se socialiser en tant que tels en suivant les repères que peuvent leur proposer l'association et les médias, en rupture avec la socialisation antérieure qu'ils ont reçue. Dans cette optique, le rôle de l'association est important du fait de sa croissante accessibilité et du fait également que la circulation du message va se faire pour une grande part par ce biais là. Cette inclusion donne un sentiment de solidarité, de groupement, d'unification : cela signifie que ce qui est dit est censé concerner toute la population homosexuelle. On a bien là l'idée d'un groupe dont les membres ont, à un niveau plus ou moins conscient, un but, un cadre de référence et un vécu commun. Le "nous" va permettre à l'individu de revendiquer de l'appartenance à un collectif ou dans une autre mesure, il permet de renforcer le sentiment de solidarité devant certaines oppressions, c'est-à-dire qu'il va donner du poids aux revendications.

En effet, la société kinoise n'offre a priori pas de modèles auxquels les homosexuels masculins peuvent s'identifier et se reconnaître... Mais peut-on dire que cette socialisation passe par l'apprentissage de codes, de valeurs, de "normes" spécifiques au groupe des homosexuels, de façon à acquérir une certaine compétence au sens ethnométhodologique du terme, c'est-à-dire un stock de connaissances disponibles fonctionnant comme des schèmes de référence, qui serviront à être

reconnu comme membre ? Nous pourrions peut-être parler ici de l'existence d'un habitus ou d'un ethos homosexuel masculin selon les termes respectifs de Bourdieu et de Weber. L'habitus correspond à un "système de dispositions durables et transposables"<sup>169</sup> qui guident nos actions dans différentes circonstances, qui nous donnent un répertoire d'action. L'ethos<sup>170</sup> désigne tout à la fois le système de valeurs intériorisé, la conduite de vie et la morale pratique propres à un groupe social. Pollack parle ici de traits caractéristiques communs aux homosexuels qui sont selon lui, un langage et un humour spécifiques. Il parle aussi de "communauté de destin" (surtout avec l'arrivée du sida) ou encore de "communauté d'expériences".

A propos d'expériences, Didier Eribon a étudié le processus d'assujettissement notamment à travers le problème de l'injure qui, selon lui, va façonner les identités, mais aussi de la constitution d'un "monde gay" contre les oppressions.<sup>171</sup> L'injure constituerait certains traumatismes qui s'inscriraient dans la mémoire et dans le corps et viendraient façonner la personnalité, la subjectivité des individus. La nomination par l'injure fait prendre conscience de leur "anormalité", de leur différence par rapport aux autres. Celui qui lance l'injure montre alors qu'il a le pouvoir sur celui qu'il injurie et de ce fait les homosexuels savent qu'ils peuvent être insultés et que cela leur assigne une place infériorisée. Il n'est pas rare d'entendre des injures homophobes avant même de connaître sa propre sexualité ; cela peut avoir des conséquences. Ainsi un individu se découvrant homosexuel va d'emblée savoir qu'il est différent et qu'il doit cultiver le secret sur sa sexualité pour ne pas subir des discriminations. L'injure n'est pas forcément personnelle, il n'est pas besoin d'être discrédité ; le seul fait d'être discréditable agit sur la conscience et l'inconscience des individus comme une force d'assujettissement et de domination intériorisée. Pour fuir en quelque sorte ces injures, les homosexuels masculins vont intérioriser tout un savoir pratique, comme par exemple s'appeler "copine".

Le sentiment d'insécurité sociale et la crainte de l'agressivité des dominants hétérosexuels sont pour les homosexuels toujours d'actualité. Nous sommes là face à un mouvement social au sens donné par Alain Touraine (1973) : Le sentiment identitaire en représente le fondement, la confrontation au monde hétérosexuel en est le mode d'opposition, l'alternative sociale homosexuelle y tient le rôle de facteur de modernisation. Ces trois principes transcendent une inclination sexuelle en programme communautaire.

<sup>169</sup> P. Bourdieu, *Le sens pratique*, Paris, Minuit, 1980.

<sup>170</sup> M. Weber, *L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme*, Paris, Plon, 1964, (1920).

<sup>171</sup> D. Eribon, *Réflexion sur la question gay*, Paris, Fayard, 1999.

Stigmatisé comme “différent”, l’homosexuel masculin peut chercher à se positionner face à l’image que la société kinoise lui renvoie : il peut l’intérioriser, il peut la contester, il peut également la subvertir. Au cœur de cette image, on retrouve la question du genre : “pédé” renvoie tout autant à une “inversion” des rôles sexuels, qu’à un abandon de l’idéal viril. Ce stéréotype fonctionne sur un principe de généralisation, auquel personne n’est supposé échapper. Réagir au discours sur soi, élaborer des stratégies, jouer sur les représentations : ces problématiques sont au cœur du processus identitaire ; il s’agit de “recréer son identité personnelle à partir de l’identité assignée”<sup>172</sup>. Cette identité se construit ainsi par strates, par un processus de renvoi à d’autres modèles qui eux-mêmes se sont construits autour, ou contre, des impératifs sociaux.

Si l’on prend le cas de “pédé” (homosexuel masculin passif), on constate que ce modèle, tout en s’inscrivant dans une définition très restrictive de l’identité homosexuelle, offre en même temps des possibilités de contestation et de subversion. Ainsi, la reproduction du stéréotype n’induit en rien la soumission à l’ordre dominant ; au contraire, la force de provocation sous-jacente à la revendication d’un modèle tenu pour méprisable par la majorité de l’opinion ne doit pas être sous-estimée. Elle pose d’ailleurs problème dans la communauté homosexuelle elle-même. Il est considéré comme une “féminisation” de l’homme, et donc un abandon de l’identité masculine pour celle d’une “femme simulée”.

C’est pour fuir que certains se dissimulent ou émigrent vers des lieux plus tolérants comme par exemple les quartiers Matonge dans la commune de Kalamu et Bon Marché dans la commune de Barumbu, réputés les lieux de sociabilité homosexuelle qu’offre la ville. La commune de Bandalungwa aussi offre une plus grande possibilité de construction d’une identité homosexuelle car elle favorise la constitution de réseau de sociabilité. Un jeune homme homosexuel a fui le contrôle social de son village de résidence au territoire d’Idiofa pour venir jouir de l’anonymat urbain de Kinshasa. Selon Eribon, c’est à travers la création de ce “monde gay” que la socialisation homosexuelle s’effectue. La communauté homosexuelle entendue au sens d’un regroupement de lieux de sociabilité, aurait une fonction de lien identitaire. Cette création va passer également par l’invention d’une “parole gay”. Cependant, pouvons-nous dire qu’au travers de ces expériences plus ou moins communes, les homosexuels masculins de Kinshasa vont développer une subjectivité commune et prétendre à l’idée de communauté ?

---

<sup>172</sup> D. Eribon, *Idem*, p. 18.

Pour conclure ce troisième chapitre, nous disons que la question de l'homosexualité masculine ne saurait toujours se réduire à une affaire de sexualité ou de simple "vie privée". C'est bien toute la vie sociale dans son ensemble, et non la simple identité. Le fait d'être homosexuel masculin oblige ainsi toutes les personnes qui le sont à recoder les réponses standards fournies par la culture commune pour réguler la conduite de chacun. Ceux qui dénieient aux homosexuels le fait d'avoir entre eux quoi que ce soit en commun (les privant ainsi de toute montée en collectivité capable de supporter des revendications) feraient bien de s'aviser que ceux que tout sépare dans l'homosexualité ont en commun un certain nombre de traits, au premier rang desquels figure l'exigence de traiter des questions fondamentales d'une manière spécifique.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

## Chap. IV : L'HOMOSEXUALITE ET LA CONSTRUCTION SOCIALE DANS LES REPRESENTATIONS KINOISES

### IV. 1. Le sexisme : une forme de construction pour la différenciation sociale

Dans la communauté kinoise, nous dit un prêtre qui a répondu à notre interview, hommes et femmes sont toujours au cœur d'une spécialisation fonctionnelle bâtie sur la base du fait qu'on est homme ou femme. Etre femme, poursuit-il, veut dire qu'on est naturellement appelé à se livrer aux rôles associés à la reproduction, à la maternité de préférence. En revanche, les statuts masculins corroborent avec des activités liées au sexe fort, c'est-à-dire "pénibles" ou nécessitant de "grands efforts", de "grosses énergies", bref à la virilité, etc. L'accent ici est mis sur les compétences ou aptitudes physiques préjugées inégales entre hommes et femmes, par nature.<sup>173</sup>

Inspirée par l'approche sociobiologique telle que définie et mise au point par Wilson (1979)<sup>174</sup>, la construction sociale de la normalité sexuelle (notamment l'hétérosexualité) est une approche systématique des comportements sociaux et des identités masculine et féminine sur des bases essentiellement biologiques et naturelles, concevant toujours comme "normale" une attirance que peut avoir un homme pour une femme et vice versa (hétérosexualité). En effet dans son ouvrage *L'humaine nature*, Wilson met en exergue un déterminisme génétique des comportements sociaux à partir des différences liées soit à "la nature masculine" soit à "la nature féminine". Car la personnalité, les attitudes, les aptitudes, les rôles familiaux et sociaux des femmes comme ceux des hommes sont déterminés par leur nature biologique. Ces deux termes désignent alors des conduites sociales et des idées qui tablent sur des différences biologiques pour opérer une séparation entre les hommes et les femmes dans les domaines aussi variés que celui de la sexualité. Dans ce sens, écrivent Brigitte Cabbré et les autres<sup>175</sup>, alors que "le sexe masculin se voit attribuer des caractéristiques nombreuses et généralement valorisantes qui ouvrent la voie à des rôles et des actions dans les domaines les plus variés, les femmes se voient par contre attribuer des caractéristiques nombreuses mais qui aboutissent à les confiner dans un double rôle, sexuel et domestique".

<sup>173</sup> Propos recueilli au cours de notre enquête auprès d'un répondant.

<sup>174</sup> E. O. Wilson, *L'Humaine nature. Essai de sociobiologie*, Paris, Stock, 1979.

<sup>175</sup> Br. Cabbré et alii., *Les femmes dans les livres scolaires*, Bruxelles, Ed. Pierre Mardaga, 1985, p. 246.

En effet pour Wilson, c'est à la fois la nature de l'homme et celle de la femme qui les prédisposeraient différemment à s'attirer mutuellement et non l'inverse. Ainsi, sur cette base des caractéristiques biologiques et naturelles (émotion, tendresse, sentiments), les femmes seront orientées vers le sexe opposé, de même que les hommes, également par nature (tendance à l'affirmation de soi, agressivité, virilité, etc.). En fonction de ce portrait-robot, les femmes semblent peu aptes à mener une vie professionnelle, tandis que les hommes sont amputés d'une bonne partie de leurs sentiments. En clair, "Hommes et femmes se voient attribuer des tempéraments et des rôles étroitement déterminés par leur patrimoine génétique," lesquelles régissent de fait leur nature sexuelle.

Ce sont ces stéréotypes qui définissent les attentes de la société à l'égard de chaque sexe en termes de comportement sexuel. C'est cette conception que l'on retrouve dans la société kinoise, et qui prend valeur de modèles avec des fondements religieux importants (christianisme et islam), car ces stéréotypes acquièrent une dimension normative et s'imposent finalement comme des modèles orientant les choix matrimoniaux et les orientations sexuelles des acteurs sociaux. Dès lors, et comme c'est le cas dans la plupart des sociétés congolaises, l'instinct de maternité est assignée à la femme/féminité et être lesbienne est désormais perçu comme une négation de son identité féminine, de même qu'être homosexuel masculin apparaît comme un rejet de sa virilité, une forme de bestialité.

Cette conception, essentiellement culturaliste des identités de genre et des rapports sexuels ayant sous-tendu les comportements sexuels et nuptiaux, s'est reproduite par le processus de socialisation, les pratiques éducatives des parents en faisant aujourd'hui de l'hétérosexualité le plus grand bonheur des acteurs sociaux ou le modèle conventionnel de la vie sexuelle. A l'inverse de ce modèle, l'orientation homosexuelle est une forme de dépravation des mœurs, fortement réprimée dans la vie courante. A titre d'illustration, un jeune homosexuel affirme que lorsqu'il décida de devenir "pédé", ce fut au grand déshonneur de la famille, des amis, des camarades, bref de l'entourage. Par ailleurs, cette conception stigmatisante de l'homosexualité est généralement expliquée par le fait qu'on comprend difficilement que dans une société où les femmes sont assez nombreuses (voire trop), certains décident d'aller avec les hommes et les femmes entre elles. C'est pourquoi l'homosexualité se confond à une "existence mutuelle de masturbation" soit entre hommes soit entre femmes.

Or, l'homosexualité a pour base une attirance pour une personne de sexe identique, comportement que cinquante-huit de nos répondants homosexuels masculins perçoivent eux-mêmes comme un phénomène naturel, aussi normal que paraît le modèle hétérosexuel. Pour eux, l'homosexualité est une construction du plaisir sexuel non plus sur la base de valeurs traditionnelles, mais d'un "sentiment naturellement vécu". C'est l'envers d'un choix modélisé (hétérosexualité), mais qui est vécu dans la joie, la sérénité, ou bien comme la vie, avec ses joies, ses peines et ses souffrances, de tous ceux qui s'aiment et vivent ensemble.

#### IV. 2. Homosexualité, pédophilie et pédérastie

Onze répondants à notre interview ont confondu l'homosexualité à la pédophilie et à la pédérastie. Pour eux, l'apocope fort péjoratif "pédé" sert souvent d'appellation pour désigner les homosexuels masculins.<sup>176</sup> Si le pédéraste étymologiquement désigne l'amant des jeunes garçons à peine pubères, le pédophile quant à lui sera l'individu qui a une préférence sexuelle pour les enfants, tout sexe confondu. Cependant, la pédérastie ne peut s'assimiler à l'homosexualité, même si le choix de l'objet sexuel enfant est homosexué. L'on peut préférer avoir des relations sexuelles avec des personnes de son sexe sans pour autant avoir une attirance pour les enfants. Il existe certes des exceptions de personnes qui ont ces tendances, mais cet état de chose, somme toute minoritaire, ne devrait pas pousser à postuler pour une généralisation définitionnelle de l'homosexualité en rapport avec la pédérastie.

Dans l'appréhension classique de l'homosexualité, il est d'usage de privilégier l'activité, c'est-à-dire le rapport sexuel entre personne de même sexe. C'est cette approche que l'on va par exemple retrouver chez Kinsey ou encore dans de nombreuses approches juridiques prohibant l'homosexualité en Afrique comme le Sénégal (article 319, § 3 du code pénal sénégalais<sup>177</sup>) ou le Cameroun (art 342 bis du code pénal camerounais<sup>178</sup>). A la lecture de ces codes, il ressort clairement que c'est l'activité confondue à l'homosexualité qui est condamnée ; or, l'homosexualité est cernée avant tout à partir de l'identité, c'est-à-dire la reconnaissance par le sujet ou la sujette de sa spécificité d'homme ou de femme, à laquelle sera associée une identité homosexuelle.

<sup>176</sup> Propos recueilli au cours de notre enquête sur le terrain.

<sup>177</sup> Il stipule que sera puni d'un emprisonnement d'un à 5 ans et d'une amende de 100.000 à 1.500.000 francs, quiconque aura commis un acte impudique ou contre-nature avec un individu de son sexe.

<sup>178</sup> Cet article condamne toute personne qui a des rapports sexuels avec une personne de son sexe.



L'homosexualité, dans le cadre de cette réflexion désigne l'orientation sexuelle chez une personne donnée ayant une attirance explicite ou non pour les personnes de son sexe, et qui, après une série d'étapes psychosociologiques, parvient à la reconnaissance et à l'acceptation de son identité en tant que homosexuel. Cette reconnaissance se traduira chez certaines personnes par l'intégration progressive, non systématique, active ou non, à une communauté homosexuelle quand elle existe.

#### **IV. 3. L'homosexualité : une pratique de classe et une secte ou une pathologie et une maladie mentale ?**

La fragilité des espaces publics kinois où l'information arrive après avoir été tamisée par les primes déformants de la violence et de la propagande, couplée aux pratiques de prédation des ressources matérielles et des libertés fondamentales des populations ont instauré un climat de suspicion généralisée où chaque événement portant la trace d'un phénomène de domination et comportant une dimension de secret fonctionne comme une soupape d'expression du raz le bol social.

Nous formulons donc l'explication suivante : le caractère secret et exceptionnel des pratiques rituelles de l'homosexualité en République Démocratique du Congo traditionnelle précoloniale a été associé dans l'imaginaire collectif kinois au caractère secret et exceptionnel des pratiques des pouvoirs congolais pendant la deuxième République. D'où l'association de représentations qui aboutit au syllogisme suivant : l'homosexualité est secrète, rituelle et marginale. Or le pouvoir congolais de temps du mobutisme est lui aussi secret, rituel et marginal par son arbitraire. Donc l'homosexualité masculine contemporaine est à partie liée avec ce pouvoir congolais dont elle est sans doute une des pratiques rituelles, secrètes et marginales. Le scandale vient manifestement de là. L'homosexualité a été conçue comme symptôme et révélation de la violence discrétionnaire du pouvoir congolais. La contre-nature infligée comme une tare à l'homosexualité à Kinshasa tient à la barbarie du pouvoir congolais qui s'exprime par la dévirilisation des masses et des individus.

Peut-être même que la ritualisation de l'homosexualité est devenue effective dans certains cercles de pouvoir à Kinshasa. Un certain nombre de témoignages de proches d'anciens politiques mobutiens peuvent induire un tel constat. Le plus important n'est cependant pas de s'assurer ici de l'effectivité de ces pratiques, mais d'indiquer que c'est l'association de ces deux séries de conduites qui surchauffe les imaginaires collectifs si désabusés en néocolonie. L'accusation d'homosexualité est tout entière à lire comme une protestation déguisée contre la domination et les

défenses des accusés fonctionnent elles-mêmes comme des dénégations du fait décapant de la domination kinoise.

On peut maintenant comprendre ce qui rend dirimant le discours des opinions. Elles n'ignorent pas, on l'a montré, l'existence du fait homosexuel. Elles en connaissent les caractères secret, marginal et rituel. Ce qu'elles veulent confusément exprimer, c'est bien la capture de l'espace public par le jeu sordide des sociétés de la nuit, la nocturnisation de la cité. Ce faisant, l'homophobie kinoise évolue dans une série d'apories que nous voulons décrire ici. Le mécanisme des opinions homophobes consiste à condamner vertement ce qu'on tolère ou pratique bien par ailleurs. L'homophobie kinoise contemporaine relève ainsi que ce n'est pas en tant que telle l'homosexualité qu'elle condamne, mais la possibilité que sa normalisation instaure la dictature de l'exception, à tout jamais. Il importe donc de passer au tamis les adhésions euphoriques de l'homophobie, pour montrer ce qu'elles ont d'irrationnel.

En outre, d'après le témoignage d'un répondant homosexuel masculin confirmé par trois autres<sup>179</sup>, un patron d'une grande entreprise de communication de la place dispose d'un groupe de jeunes gens commissionnaires qui lui recrutent de jeunes passifs prêts à se livrer pour satisfaire à ses appétits homosexuels. Notre répondant-témoin était une fois recruté mais fut, après discussion, éliminé au stade de sélection personnelle du chef. Certains recrues de son groupe, dit-il, sont présentement agents salariés de cette entreprise et jouissent d'une évolution professionnelle facile. Un autre témoignage<sup>180</sup> parle d'un patron d'une institution bancaire qui conditionne l'engagement de son personnel (de préférence garçons) par les rapports homosexuels.

Si nous faisons confiance en ces témoignages, l'homosexualité peut être assimilée à une pratique de classe, un facteur de mobilité et de promotion sociales. Elle serait un choix justifié dans un contexte de crise pour l'insertion professionnelle et surtout pour se maintenir aux affaires. Ainsi, l'on est le plus souvent tenté de dire en passant que l'homosexualité est une pratique spécifique aux élites administratives, aux hauts fonctionnaires.

Il y a aussi un rapprochement conceptuel qui est établie entre sodomie, pédophilie et homosexualité, parfois utilisées comme des termes stigmatisants et de raillerie. Les "homosexuels" sont dans ce sens un groupe de personnes de même sexe

<sup>179</sup> Cet aspect n'a été évoqué qu'aux répondants homosexuels masculins de la commune de Lemba au cours de notre enquête de terrain.

<sup>180</sup> Ce témoignage, recueilli au cours de notre enquête de terrain, vient d'un homosexuel masculin résidant à Kalamu.

(généralement les hommes) qui entretiennent des rapports sexuels entre elles et placées sous la tutelle d'un gourou de la secte. C'est pourquoi on parlera le plus souvent d'homosexuel, de "pédé" pour en faire une réalité exclusivement masculine.

Par ailleurs, quatre répondants à l'interview (deux pasteurs des églises indépendantes et deux femmes) associent l'homosexualité à une pathologie proche d'une névrose ou d'un état mental débile. Ils jugent l'homosexualité anormale l'assimilant ainsi à la sorcellerie.<sup>181</sup> Il faudrait préciser que l'homosexualité est jugée pathologique ou paranormale parce qu'elle correspond à la manière dont les gens conçoivent et construisent de nos jours le comportement sexuel normal. Par rapport aux éléments du terrain, nous n'avons trouvé aucune relation fondamentale entre la pratique homosexuelle et un désordre mental ou encore avec une pratique systématique liée à la sorcellerie. Certes dans leur logique, il y a une part qui peut être expliquée à travers les pratiques de la sorcellerie, lorsqu'il est prétendu que les sorciers ont deux sexes et qu'ils s'en serviraient, à l'occasion, pour nuire à leurs ennemis en fonction du phénotype (caractéristiques génitales) de ces derniers.

La dénonciation de l'homosexualité en référence aux valeurs traditionnelles apparaît comme un signe du pourrissement généralisé des mœurs sociales auquel il convient de s'attaquer de toute urgence. Le phénomène homosexuel est peut être considéré comme l'arbre qui cache la forêt de la nature, du pouvoir politique contre lequel le peuple se sent impuissant et/ou impuissanté. La question éludée est celle de la dimension aphrodisiaque du pouvoir, et ses tentations de toute-puissance, comme le prouvent les soupçons de sorcellerie (vendre les siens pour acquérir toujours plus de pouvoir) : certains répondants à notre interview considèrent l'homosexualité comme une pratique de sorcellerie, mais alors, ce n'est pas l'homosexualité qui doit être questionnée, mais la dynamique sorcière et ses rituels, à l'instar de l'inflation de toutes les nouvelles églises qui envahissent la ville. On y distingue quatre catégories hiérarchiquement classées : la caste (politiques et commerçants), les recruteurs, les vendeurs, les victimes. La pratique homosexuelle vient ici comme signe particulier (culturel et rituel) d'une appartenance sectaire dans les cercles de pouvoir, alors que pour les jeunes de conditions modestes, l'homosexualité prend la dimension d'une pratique prostitutionnelle (vendre son sexe, vendre son corps, pour vivre, subvenir à ses besoins fondamentaux).

---

<sup>181</sup> Propos recueilli auprès au cours de notre enquête sur le terrain.

#### IV. 4. Une homosexualité réprouvée

Les pratiques homosexuelles font l'objet d'une stigmatisation, d'un fort déni et d'une forte dévalorisation sociale dans la société kinoise, nous dit un pasteur interviewé. La norme hétérosexuelle, poursuit-il, est la seule reconnue et celui ou celle que l'on soupçonne de se livrer à des pratiques homosexuelles subit la réprobation générale. De telles pratiques sont perçues comme des actes "malsains", "contre nature", qui pervertissent l'ordre des sexes en conférant à l'un des partenaires un rôle qu'il n'est pas habilité à jouer.<sup>182</sup>

Dans ce cas de l'homosexualité masculine, l'un des partenaires est amené à jouer un rôle masculin et l'autre, un rôle féminin, ces rôles étant interchangeable. Cette introduction du féminin dans la sphère masculine bouleverse l'ordre normal des événements et entraîne le rejet social. La personne qui a des rapports sexuels avec une personne du même sexe est rejetée car elle n'assume pas le rôle qui lui est assigné : perpétuer l'espèce humaine (commentaire d'un interviewé chrétien).

A Kinshasa, l'homosexuel masculin est désigné par le terme péjoratif "pédé". Le "pédé" est un homme, qui affiche généralement des comportements et des attributs féminins (dans son langage, sa tenue vestimentaire et ses attitudes corporelles), et qui met en acte des pratiques homosexuelles avec des hommes masculins, parfois contre une compensation financière. Tous les interviewés (hétérosexuels) le présentent non pas comme un homme véritable, mais comme un homme-femme. Il n'existe pas d'équivalent féminin du "pédé". "Pédé" est également une insulte destinée à mettre en doute la masculinité et à ébranler la réputation de celui auquel elle s'adresse. Les jugements à l'égard de l'homosexualité féminine et de l'homosexualité masculine sont sensiblement différents.

Pour tous nos interviewés hétérosexuels, l'homosexualité masculine fait l'objet d'une discrimination bien plus manifeste que l'homosexualité féminine. La virulence des discours prononcés à l'encontre des hommes qui ont des pratiques homosexuelles contraste avec la discrétion des propos relatifs aux femmes lesbiennes. La sexualité des femmes est source de mystère et d'incompréhension et ne peut être pensée indépendamment de la sexualité masculine. Une interaction sexuelle sans partenaire masculin paraît une aberration, nous dit un pasteur d'une église indépendante, d'où la difficulté à concevoir l'homosexualité féminine. Les processus sexuels sont exclusivement sous contrôle masculin, l'homme étant le seul partenaire actif d'un

<sup>182</sup> Propos recueilli au cours de notre enquête de terrain.

rapport sexuel. S'il est pensable que lors d'une relation homosexuelle entre hommes, l'un des partenaires puisse endosser, provisoirement ou non, un rôle féminin, il semble inconcevable qu'une femme puisse jouer un rôle masculin, actif et pénétrant. L'homosexualité féminine, déclare un interviewé, inquiète et déstabilise car elle remet en question le pouvoir masculin et le rôle que jouent les hommes dans les interactions sexuelles. Selon le même interviewé, la sexualité est le lieu (l'un des lieux) où s'exerce la domination de l'homme sur la femme. Si les femmes peuvent se passer des hommes, voire les remplacer, sur quoi reposent la suprématie et la supériorité de ces derniers ?

D'après un prêtre catholique qui a répondu à notre interview, le christianisme et les traditions ancestrales ont traditionnellement conféré aux femmes une position secondaire dans la communauté. Il y est souvent dit que les "vraies femmes" sont "de bonnes épouses et de mères fécondes". L'église catholique, dit-il, admet toujours que "la femme est destinée à reproduire, son rôle est de mettre au monde des enfants." Conformément aux prescriptions divines, la femme est appelée à s'occuper de l'espace privé et l'homme de la vie publique. Ce stéréotypage des identités de genre a permis une fonctionnarisation des différents sexes aux tâches précises et principalement dans la vie privée ou domestique en faisant de l'hétérosexualité et du mariage des valeurs instituées en modèles. En outre, L'homosexualité est considérée comme un péché "contre-nature", parce que condamnée par la bible (Genèse 19 : 24-25 ; Lévitique 18 : 22 ; Juges 19 : 23-25 ; Lévitique 20, 13 : 15-16). De façon générale, poursuit-il, le Vatican condamne les relations homosexuelles qu'il assimile à la bestialité car l'hétérosexualité est explicitée comme un des fondements des relations sexuelles en général et du mariage dont le but est d'assurer la procréation en particulier.

S'inspirant des écritures saintes, ce prêtre catholique assigne à l'homosexualité le statut de péché à la fois envers Dieu et envers la société. L'homosexualité est une perversion avilissant la dignité de l'homme dans la mesure où elle détourne les rapports sexuels de leur cadre d'expression (l'union hétérosexuelle) et de leur but principal, à savoir la procréation.<sup>183</sup>

De toutes ces sanctions négatives de nos interviewés, un constat se dégage : on est loin des affirmations de Agacinski (1998: 120-121) qui pense que "l'opinion commune se réconcilie toujours avec l'homosexualité dès lors qu'on lui parle d'amour et d'amitié". Ce qui l'inquiète, c'est la sodomie et la multiplication des partenaires.

<sup>183</sup> Propos recueilli auprès d'un répondant au cours de notre enquête de terrain.

Par rapport aux propos recueillis, nous constatons que la discrimination dont fait l'objet l'homosexualité induit une attitude de déni devant la réalité des pratiques homosexuelles. La stigmatisation de l'homosexualité s'enracine dans l'éducation des enfants, celle des garçons notamment. Si à Kinshasa, la norme est celle de l'hétérosexualité, l'injonction qui formule l'interdit de l'homosexualité masculine est bien plus explicite, bien plus prégnante et bien plus redondante dans la socialisation du garçon kinois. Sa famille, ses amis, les hommes de son entourage n'ont de cesse de lui inculquer l'interdit qu'il ne doit transgresser à aucun prix.

L'individu qui met en acte des pratiques homosexuelles risque sa propre vie. Il encourt la mort, non pas nécessairement au sens biologique du terme (encore que des lynchages, pouvant conduire au décès, ont quelquefois lieu à Kinshasa) mais au moins dans son acception sociale. La mort sociale, c'est-à-dire l'exclusion et le bannissement du groupe social et familial, est la sanction dont on menace celui qui n'aura pas su se conformer à la norme et qui aura ainsi déshonoré sa famille.

#### **IV. 5. Une homosexualité tolérée**

Bien que quatorze mères de famille interviewées affirment haut et fort qu'elles n'accepteraient pas l'homosexualité de l'un de leurs enfants, il apparaît que leur attitude favorise cette forme de sexualité. En effet, n'est-ce pas la mère qui accepte que son fils reçoive ses amis chez elle lorsqu'enfant, adolescent et jeune adulte, il réside encore dans le foyer parental. De plus, elle ne lui pose aucune question concernant les relations qu'il a avec les filles ou avec les garçons, et les premiers contacts homosexuels ont le plus souvent lieu au sein du foyer maternel ou, tout au moins, dans l'entourage immédiat (chez la grand-mère ou chez un voisin) et avec un proche (un cousin ou un voisin). Loin d'éloigner l'individu de la voie homosexuelle, le consensus familial et social tend tacitement à favoriser la mise en acte de pratiques homosexuelles.

Plus tard, l'environnement familial "ferme les yeux" sur les relations affectives et sexuelles de leur proche. Même lorsqu'il se doute de son orientation sexuelle (trahie par son mode de vie, le fait qu'il ne soit pas marié, qu'il n'ait pas d'enfant, qu'il vive seul ou avec un autre homme), l'entourage adopte généralement une attitude de déni et il ne provoque qu'exceptionnellement un échange de paroles sur les conduites en question. Si l'entourage familial fait semblant d'ignorer ce qui se déroule quasiment sous ses yeux, c'est pour éviter de mettre au jour le problème de fond qui est bien

souvent à l'origine des pratiques homosexuelles adolescentes : l'inaccessibilité du sexe féminin. Dans certains cas, les conduites masculines constituent des conduites de substitution. S'élever contre ces pratiques reviendrait à ébranler l'édifice sur lequel reposent les relations entre les sexes et à remettre en question la domination sexuelle des femmes et leur soumission au pouvoir masculin. Il existe en effet à Kinshasa un double standard sexuel définissant les comportements attendus de chacun et chacune : alors que l'honneur au masculin repose sur les performances sexuelles (en terme de quantité et de qualité), sources de "réputation", l'honneur au féminin renvoie à la pureté sexuelle, fondatrice de la "respectabilité".

#### IV. 6. Une homosexualité vécue

Que l'existence des pratiques homosexuelles masculines ait été révélée actuellement à Kinshasa, alors qu'elle est passée sous silence pendant et après la colonisation, n'est pas surprenant étant donné la stratégie de visibilité adoptée par les homosexuels, la discrimination dont ils font l'objet et les risques qu'ils encourent si leurs pratiques sont dévoilées.

Dans le cadre de la mondialisation et de la démocratisation, les Kinois homosexuels masculins peuvent plus librement évoquer leurs pratiques sexuelles, notamment à la presse (le cas de la radio Okapi et de la chaîne de télévision Antenne A dans son émission "Mode de vie et mœurs"<sup>184</sup>) et devant nous, chercheur scientifique, sans mettre en jeu leur considération et celle de leur famille. Certains d'entre eux se sont même montrés particulièrement heureux de pouvoir s'exprimer sur leur intimité et de livrer un témoignage sur des pratiques tenues secrètes.

Dans un contexte social et familial où l'homosexualité est explicitement prohibée, découvrir son attirance pour les individus de même sexe est toujours douloureux. Cette attirance est vécue comme une anomalie, une discordance entre, d'une part, l'obligation de se conformer à la norme hétérosexuelle telle qu'elle est imposée par le consensus social et religieux et, d'autre part, son désir pour les garçons. Si certains homosexuels parviennent à faire taire en eux ce qu'ils perçoivent comme une tare, d'autres au contraire concrétisent des rapports homosexuels.

A Kinshasa, les relations sexuelles entre hommes sont le fait de certains jeunes gens qui éprouvent une attirance pour les individus de même sexe à l'éveil de leur sexualité. Ces jeunes hommes peuvent avoir leurs premiers rapports sexuels avec un

<sup>184</sup> Nous avons, nous-même, suivi ces émissions à la radio et à la télévision.

homme de leur entourage plus âgé (un voisin ou le grand frère d'un ami), ou avec un proche (un cousin par exemple). Ces premiers rapports homosexuels peuvent donner lieu à des attouchements, à des fellations, mais aussi à des pénétrations (comme la sodomie). Cette première approche de l'homosexualité peut se réaliser sans incitation abusive ni violence, et de façon plutôt satisfaisante. D'autres individus ont une sexualité anonyme sur certains lieux de drague spécifiques, dont des milieux sportifs et de travail, les écoles, bar et restaurants. D'autres enfin participent à un réseau de rencontres clandestin et exclusivement réservé à des personnes qui ont des rapports homosexuels. Ce réseau peut être constitué d'hommes qui se rencontrent lors de soirées organisées ponctuellement. Certains membres centralisent les informations quant aux lieux et dates de ces soirées et les diffusent aux intéressés de manière codifiée afin de maintenir ces soirées secrètes et de ne pas y voir s'imposer de personnes indésirables (les hétérosexuels n'y étant admis qu'accompagnés d'une personne connue).

Pour certains, les pratiques homosexuelles se cachent derrière une hétérosexualité normée et affichée : le jeune homme a une petite amie attirée et courtise les filles lorsqu'il sort avec ses congénères, l'homme qui a des rapports occasionnels sur un lieu de drague ou lors d'une soirée privée est marié et père de famille. Il existe donc une bisexualité cachée et occultée, et qui demeure une dimension des relations entre les sexes nullement prise en compte par l'analyse sociologique.

Certaines des personnes rencontrées sur le terrain et qui ont des pratiques homosexuelles ont choisi de quitter leur quartier de vie afin de vivre leur sexualité plus librement et afin d'échapper au contrôle social exercé par les voisins. La migration est l'occasion de découvrir le "milieu" homosexuel kinois, de multiplier les aventures (non plus seulement avec des compatriotes, mais également avec des individus d'origine étrangère), et d'abandonner pour un temps les relations hétérosexuelles, qui constituaient jusqu'alors des "couvertures". Les conduites homosexuelles de ces individus restent cependant clandestines et font uniquement partie de leur vie intime. Quelques temps après la découverte du "milieu" homosexuel convenable, certains témoignent néanmoins d'une déception et d'une insatisfaction car ils ne parviennent pas à concrétiser ce à quoi ils aspirent : vivre une relation stable, par exemple.

En outre, certains éprouvent de grandes difficultés à accepter leur homosexualité, qu'ils considèrent comme quelque chose de "négatif", d'"anormal", qu'ils n'ont pas choisi et qu'ils n'assument pas. Ils aspirent ainsi à revenir à

l'hétérosexualité, se marier, fonder une famille, même si leur attirance physique pour les individus de sexe masculin est avérée.

Dans tous les cas, à Kinshasa comme dans la migration, certains hommes qui ont des rapports sexuels avec d'autres hommes dénigrent ouvertement l'homosexualité. Leurs pratiques homosexuelles restent dans le secret et le non-dit, et elles n'interfèrent pas avec leur vie sociale et quotidienne. Lorsque deux personnes qui se connaissent de par leurs activités professionnelles ou sociales se rencontrent sur un lieu de drague homosexuelle, elles s'ignorent. La vie sociale et les échanges qui ont cours sur les lieux de rencontre sont deux domaines parallèles, qui ne peuvent s'interpénétrer.

#### IV. 7. "Rester un homme"

Qu'il s'agisse des hommes vivant comme partenaires homosexuels, de ceux qui ont des relations occasionnelles avec des partenaires masculins, ou de ceux qui rejettent leur homosexualité et aspirent à revenir à une vie hétérosexuelle, l'homosexualité fait rarement l'objet d'une revendication identitaire à Kinshasa.

Ainsi, alors qu'un répondant au questionnaire vit une relation amoureuse avec une femme depuis neuf mois, il déclare qu'il est et sera toujours homosexuel.<sup>185</sup> Certaines personnes qui ont des pratiques homosexuelles, soit ils refusent de s'attribuer une identité, une "étiquette" telle que l'hétérosexualité, l'homosexualité ou la bisexualité, soit ils affirment que leur homosexualité est "provisoire". Dans ce cas, celle-ci est présentée comme une période transitoire qui précède le passage (disons le retour) à l'hétérosexualité, à la normalité. Mais les récits de vie dévoilent que ce retour à la normale est illusoire, difficile à concrétiser et qu'il correspond plus à un idéal qu'à un réel désir. Peut-être que les hommes les plus âgés ne mentionnent plus cette volonté de revenir à l'hétérosexualité : ils vivent seuls et ont des relations homosexuelles occasionnelles.

Les stratégies sexuelles et identitaires de cinq homosexuels rencontrés visent à les démarquer de l'une des figures les plus discriminées de la société kinoise, le "pédé", et à "rester des hommes" malgré tout. Le fait d'avoir (ou d'avoir eu par le passé) des relations hétérosexuelles et le fait d'avoir des enfants apparaissent comme le moyen de conserver une apparence hétérosexuelle. Il importe à ces hommes d'adopter un code vestimentaire et corporel, des façons de s'exprimer, de marcher et

<sup>185</sup> Propos recueilli au cours de notre enquête à un répondant de la commune de Lemba.

de se présenter à autrui masculins. Il faut aimer le sport, être “costaud”, avoir une musculature développée. Le tout est de ne pas paraître efféminé, déclarent-ils.

La volonté de “rester un homme” et de s’affirmer en tant que tel se manifeste également dans les rôles sexuels. Trois d’entre eux avouent adopter aussi un rôle actif. Le refus de la passivité sexuelle exclusive tel qu’il est exprimé dans les discours participe des mêmes stratégies, mais il est fort probable que certains adoptent plus souvent qu’ils ne l’admettent des comportements passifs, d’autant que le choix des partenaires sexuels se portent exclusivement sur des hommes au profil masculin. Aucun n’accepterait d’avoir une interaction sexuelle avec des homosexuels efféminés et des travestis, qu’ils dénigrent avec véhémence.

Si le fait de vivre en ville permet à certains hommes d’initier des relations homosexuelles et de réaliser une part de leur homosexualité, rares sont ceux qui parviennent à la vivre dans la sérénité tant que l’intériorisation des discours homophobes et hétéro-normatifs véhiculés à Kinshasa indignent leur liberté d’agir et de penser. Par ailleurs, ces cinq homosexuels masculins qui parviennent à accepter et à vivre leur homosexualité tendent à souscrire à la norme hétérosexuelle. En refusant d’être assimilés à des homosexuels, en se démarquant du milieu homosexuel, qu’ils critiquent en arborant une identité hétérosexuelle, ils reproduisent le schéma hétérosexuel.

#### **IV. 8. La figure du “pédé”**

Dans l’état actuel des recherches, il est possible d’affirmer avec certitude que le “pédé” existe réellement à Kinshasa. En effet, même si nous lui reconnaissons une place dans la communauté et une fonction sociale précise et habituellement attribuée aux femmes, il est constamment dénigré et stigmatisé.

L’ampleur des discours discriminants dont il fait l’objet est révélatrice de l’homophobie ambiante dans la société kinoise. Néanmoins, alors que les lieux de rencontres homosexuelles sont maintenus dans le secret et n’ont aucune réalité dans les discours, l’existence du “pédé” n’est pas cachée. Il fait au contraire l’objet d’une représentation sociale remarquable : on en parle, on en rit et on le connaît. Les injures (en terme de “pédé”, “mades”, “fioton”, “fille”, etc...) et les discours discriminants dont le “pédé” patenté fait l’objet attirent l’attention sur lui et protègent les autres hommes qui ont des pratiques homosexuelles. Le regard social étant focalisé sur le “pédé”, les hommes sont libres d’initier des relations homosexuelles dans le

secret, sans que l'on y prête attention et sans qu'ils aient à subir la désapprobation générale.

Le "pédé" joue un certain "rôle" dans la société kinoise, au sens défini par Mary Mac Intosh<sup>186</sup>. Ce dernier montre comment les différentes sociétés déterminent un "rôle homosexuel" (homosexual role), le terme "rôle" étant défini en termes d'expectative, d'attente (expectation). L'auteur identifie l'émergence du "rôle homosexuel" en Angleterre à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, destinée à réguler la sexualité, à délimiter les comportements sexuels admis et prohibés, et à confiner aux marges de la normalité les individus déviants tout en épargnant le reste des individus qui, quels que soient leurs comportements sexuels effectifs, sont associés à la normalité (Mac Intosh, 1968).

A Kinshasa, le "rôle homosexuel" incombe au "pédé". C'est l'unique individu connu à mettre en acte des pratiques homosexuelles. Le fait d'assigner le rôle homosexuel au seul "pédé" contribue du même coup à nier l'existence des comportements homosexuels des hommes. En affirmant que le "pédé" représente seul l'homosexuel, on soutient alors que l'homosexualité n'existe pas, puisque le "pédé" n'est pas exactement un homme : c'est un homme-femme.

Que le "pédé" existe ou non, les discours recueillis à son endroit mettent en évidence que si l'homosexualité est proscrite lorsqu'elle met en scène deux hommes à identité masculine, elle pourrait être tolérée dès lors que l'un des partenaires déclare une identité féminine. L'existence, réelle ou fantasmée, du "pédé" souligne combien l'homosexualité n'est pas "une affaire de sexualité, mais de genre"<sup>187</sup>. Une relation sexuelle avec un "pédé" ne saurait être assimilée à une relation homosexuelle en raison de la part de féminité qu'on lui attribue. C'est ainsi que lorsque des hommes se gaussent du "pédé", ils évoquent avec moquerie le fait qu'ils pourraient le pénétrer (mais jamais l'inverse). Cependant, ces mêmes hommes ne peuvent concevoir d'initier une interaction sexuelle avec un homme masculin, y compris sur le ton de la plaisanterie et même s'ils adoptent un rôle sexuel actif, car elle serait inévitablement vécue comme une relation homosexuelle.

<sup>186</sup> M. Intosh Mary, "The Homosexual Role", in S. Seidman (ed.), *Queer Theory/Sociology*, Cambridge, Blackwell Publishers, 1996 (1968), p. 33-40.

<sup>187</sup> E. Fassin, "Politiques de l'histoire : Gay New York et l'historiographie homosexuelle aux États-Unis", *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, 1998, Coll. 125, p. 4.

Par ailleurs, admettre l'existence de pratiques sexuelles entre un "pédé" et un homme masculin ne remettrait nullement en question la norme hétérosexuelle, la binarité du genre et la supériorité du masculin sur le féminin, puisque le "pédé" est considéré comme un homme féminisé, une hommasse et comme un partenaire passif et dominé.

En regard des récits, il apparaît que le vécu de l'homosexualité est conditionné par la nécessité de se conformer à la norme hétérosexuelle. Cette contrainte à l'hétérosexualité imprègne les parcours de vie de même que les stratégies sexuelles et identitaires des acteurs. Elle conduit certains à initier des relations hétérosexuelles de convenance, à vouloir demeurer des hommes masculins et hétérosexuels, quelles que soient les pratiques effectives, en se distinguant de la figure de l'homosexuel, en critiquant le milieu des homosexuels, et en reproduisant le schéma hétérosexuel. L'obligation de perpétuer la norme hétérosexuelle se dévoile bien au-delà des stratégies et des trajectoires individuelles puisqu'elle mène certains acteurs sociaux à taire, à dénier, à occulter la réalité des pratiques homosexuelles et à les dissimuler derrière la figure incontournable du "pédé". Révéler l'existence de ces pratiques risquerait de remettre en question l'hétérosexualité comme norme et, par là même, la nécessaire bipartition du genre sur laquelle repose et se perpétue la domination masculine, domination qui s'exerce notamment dans la sexualité.

#### IV. 9. Normalisation et destins homosexuels

La visibilité croissante de l'homosexualité n'augmente pas seulement les risques de susciter des réactions de rejet, elle renforce aussi un phénomène de normalisation dont elle est en partie le produit.<sup>188</sup> A chacune des occasions qu'elle a d'être montrée, l'homosexualité se dessine un peu plus nettement, mais en partie comme une fiction car ce qui est donné à voir n'est évidemment qu'une construction doxique. Ce faisant, elle se fige et se rigidifie ; l'apparition au grand jour produit un phénomène de "naturalisation". Et plus les contours de la catégorie homosexuelle se dessinent nettement, plus elle agit, au choix, comme refuge ou comme repoussoir. Elle contraint ainsi ceux qui se découvrent des attirances pour le même sexe à choisir entre deux comportements opposés : s'identifier comme homosexuel ou refuser cette identité sociale. Car la montée de la visibilité homosexuelle rend caduque la logique du "don't ask, don't tell" qui garantit une relative tranquillité à certains de ceux souhaitant ne

<sup>188</sup> Il faut entendre ici le terme "normalisation" à la fois dans le sens de "standardisation" et dans celui de "régulation".

pas se positionner socialement. Aujourd'hui, la publicisation croissante de l'homosexualité rend moins facile un tel comportement, et soumet finalement à un "choix tragique" entre le refus de l'identité homosexuelle ou son acceptation, celle-ci supposant un parcours socialement défini et un risque accru d'exposition à l'homophobie.

En somme, la visibilité croissante de l'homosexualité et la mise en scène du coming out comme étape incontournable de la carrière homosexuelle limite le choix des identifications possibles : d'un côté l'hétérosexualité, de l'autre l'homosexualité. Plus que jamais, les situations intermédiaires deviennent impossibles, comme en témoigne l'invisibilité persistante de ceux qui se reconnaissent comme bisexuels.<sup>189</sup> Ceux qui souhaiteraient pratiquer l'homosexualité sans en faire une identité officialisée auprès de l'ensemble de leur entourage doivent s'aligner sur la catégorie sociale de l'hétérosexualité, car tout semble se passer comme si les pratiques homosexuelles devaient entraîner une révélation totale et une mise en adéquation avec le choix de vie et l'identité sociale endossée.

Ainsi, un jeune homme qui se découvre aujourd'hui des attirances homosexuelles le vit sous la forme d'une tension, car l'accroissement de la visibilité de l'homosexualité non seulement ne fait pas disparaître l'homophobie dont notre jeune éprouve toute la prégnance, quand bien même il aurait la chance de ne pas avoir été "repéré" et soumis à l'injure,<sup>190</sup> mais le soumet de surcroît à l'injonction du coming out. Plus que jamais, "la volonté de savoir"<sup>191</sup> menace les homosexuels qui se découvrent tels. En effet, le parcours homosexuel scénarisé aujourd'hui par tous ceux qui, dans l'espace public, livrent leur version des faits n'échappe jamais à la contrainte incontournable du coming out. Et c'est même comme l'outil de la libération par excellence qu'il est dépeint par beaucoup aujourd'hui. Le coming out doit être intégral : révélation à ses amis tout d'abord, caractérisés par une proximité générationnelle (mais cela reste sans doute le plus facile à faire et le plus fréquemment fait), révélation à ses parents ensuite, puis plus largement à sa famille (grands-parents, etc.) et, à un ultime niveau, dans son milieu professionnel. L'injonction du coming out n'annule en rien la difficulté qui perdure à s'y livrer (qui en fait un véritable "rite d'institution"), conduisant dans bien des cas à se satisfaire de réactions dont l'homophobie n'est qu'euphémisée.

<sup>189</sup> C. Deschamps, *Le miroir bisexuel : une socio-anthropologie de l'invisible*, Paris, Coll. Modernes, Balland, 2002.

<sup>190</sup> D. Éribon, *Réflexions sur la question gay*, Paris, Fayard, 1999.

<sup>191</sup> M. Foucault, *La volonté de savoir*, Paris, Coll. Bibliothèque des histoires, Gallimard, 1976.

Une fois passée l'épreuve initiatique du coming out, à quelles trajectoires sociales la société voue-t-elle les homosexuels ? Ici encore, les scénarios disponibles sont en nombre limité. Une fois "sorti du placard", l'homosexuel cherchera bien souvent la voie d'une socialisation secondaire, c'est-à-dire d'une socialisation homosexuelle, qui pourra s'opérer notamment au sein des associations des homosexuels masculins.

Ceux qui ont fait le choix d'une identité homosexuelle, notamment en passant par l'épreuve initiatique du coming out, auxquels n'est donc reconnu un possible statut conjugal et surtout auxquels est encore socialement interdite la "reproduction", n'ont assurément pas le même rapport à l'avenir que les hétérosexuels qui, par l'institution du mariage et de la famille, conçoivent leur destin au travers de la transmission intergénérationnelle ; ce constat s'impose indépendamment de l'adhésion ou non à la revendication de l'homoparentalité.

La situation ainsi dépeinte laisse entrevoir la difficulté à concilier les normes socialement prescrites aux homosexuels : l'incitation à dire son homosexualité en dépit du risque d'exposition à l'homophobie, l'incitation à la conjugalité en dépit de sa non reconnaissance, l'incitation à se protéger du sida en dépit de l'impossibilité de se projeter dans l'avenir sur un mode équivalent à celui des hétérosexuels (par la transmission intergénérationnelle en particulier). On comprend mieux ainsi que certains modes de vie privilégient l'investissement dans la sexualité, en tant qu'espace d'accomplissement (le seul disponible ?).

A ce stade, la lecture faite ici de la situation actuelle des homosexuels dans la société chinoise suggère la nécessité de questionner une nouvelle fois le rôle souvent jugé libérateur du coming out, en posant une question cruciale à laquelle il faudrait peut-être de répondre un jour : à quel sort prédestine finalement l'annonce de son homosexualité ? Le coming out voue-t-il à une trajectoire qui permettra la projection dans le futur par un accomplissement au sein du couple, ou au contraire à une reconnaissance incomplète interdisant l'investissement dans l'avenir, auquel les homosexuels savent qu'ils seront toujours confrontés, pour former ce que Michael Pollak nommait un "groupe de destin" ?<sup>192</sup>

---

<sup>192</sup> M. Pollak, *Les homosexuels et le sida : sociologie d'une épidémie*. Paris, Coll. Leçons de choses, Métailié, 1988.

## CONCLUSION

---

Il peut paraître étrange de présenter l'homosexualité masculine à Kinshasa comme un fait social, lorsqu'on sait que la tendance dans le désir sexuel se présente d'abord comme un phénomène individuel et personnel. Cependant, l'homosexualité, à l'instar de toute autre orientation sexuelle, est un phénomène social si l'on considère que l'unité de base des faits sociaux reste et demeure le lien social ou l'interaction. Or, en dehors des cas d'abstinence sexuelle, l'homosexuel a affaire à l'autre "comme partenaire ou comme homophobe" pour reprendre les termes de Dericquebour.<sup>193</sup> Il ajoutera en effet que : "parce qu'il a affaire à l'autre et aux autres, l'homosexuel agit conformément à son orientation sexuelle, entre le champ des interactions sociales".<sup>194</sup> C'est donc dire que l'homosexualité qui au départ, peut paraître être un fait individuel, devient un fait social du moment où elle prend corps dans un groupe, lequel réagit par le biais de la reproduction ou de la reconnaissance de celle-ci.

Une chose est certaine, les pratiques sexuelles qui sont spécifiées à ce niveau, sont présentes dans la réalité sociale de Kinshasa, il ne s'agit donc pas d'un mythe. Si ces pratiques sexuelles entre personnes de même sexe sont dites, c'est qu'elles existent "sous forme de catégories de perception, de principes de vision et de division".<sup>195</sup> socio-sexuelles dans la société kinoise. C'est pourquoi il apparaît nécessaire d'examiner attentivement les pratiques homosexuelles masculines qui apparaissent dans les groupes sociaux kinois tout en tenant compte de leur contexte et de leur sens, pour pouvoir trouver une explication à ce phénomène urbain. C'est donc cette présentation qui peut permettre de spécifier ces notions d'homosexualité, des homosexualités ou de pseudo-homosexualité.

Cette étude est le fruit d'un travail d'investigation répondant aux critères de la recherche sociale empirique : enquête sur le terrain, étude de cas, démarche heuristique, critique des sources, conscience de la complexité du phénomène, du poids des mots, etc.

A travers ce travail, quelques constats ont été faits, à savoir que l'homosexualité masculine, malgré les apparences, a toujours existé en République Démocratique du Congo. Cependant, ce fut une pratique qui semblait être inscrite exclusivement dans

<sup>193</sup> R. Dericquebour et alii, "L'homosexualité comme phénomène social", in *L'homosexuel(le) dans les sociétés civiles religieuses*, Strasbourg, Cerdic publication, 1985, pp. 145-163, Sous la dir. de J. Schlick et Zimmermann.

<sup>194</sup> R. Dericquebour et alii, *Idem*, p. 146.

<sup>195</sup> P. Bourdieu, *Choses dites*, Paris, Minuit, Coll. "Le sens Commun", 1987, p. 69.

les cadres rituels ou dans les cadres initiatiques, car elle n'était pas perçue comme un autre moyen de vivre la sexualité dans un groupe, puisque ce moyen était stérile, improductif. En République Démocratique du Congo, le but ultime de la sexualité est la reproduction, sans laquelle le groupe social ne peut se perpétuer. Cette vision des choses est dépassée dans le milieu homosexuel, au point qu'aujourd'hui, l'homosexualité masculine n'est plus manifestée ou vécue exclusivement dans un cadre rituel donc fermé aux non initiés. Au contraire, elle tend à se manifester de manière de plus en plus visible, et ne s'inscrit plus dans la même symbolique d'autrefois.

Dans la ville de Kinshasa, l'homosexualité masculine est devenue pour certains un moyen d'ascension sociale, un moyen de sortir de la misère, une pratique faite par mimétisme pour d'autres, tout cela entretenu par l'attitude des politiques qui ne font pas état d'un désir de réquisitionner l'homosexualité afin de lui donner un droit de cité légal. De nos jours, on serait à même de penser que la crise a engendré un dysfonctionnement de toute la société kinoise. Elle est la cause principale de l'inadéquation qui existe entre les demandes des acteurs sociaux et ce que la société peut leur proposer. Si les individus considèrent que d'une certaine manière la société kinoise ne peut plus rien leur proposer, on serait à même de déduire de leur logique qu'elle ne peut plus rien leur imposer en retour, même en matière de pratique sexuelle. C'est d'autant plus que le droit de jouir de sa sexualité selon ses aspirations profondes est un droit élémentaire de toute personne humaine.

Certains concepts ont été précisés, dont le plus incontournable est certainement celui de l'homosexualité masculine. Il a été désigné comme l'orientation sexuelle chez un individu donné, lequel a déjà lui-même une attirance explicite ou non pour les personnes de son sexe et qui, après une série d'étapes par lesquelles il est passé, est parvenu à la reconnaissance, à l'acceptation et enfin à l'intégration progressive de son identité homosexuelle. Cette orientation sexuelle acquise peut par la suite aboutir à une relation sexuelle avec une personne de même sexe si l'occasion, les conditions et le cadre s'y prêtent.

Pour résumer, essayons d'appréhender ces divers changements et mutations sociosexuels perçus dans les résultats de cette étude qui nous ont permis de confirmer nos hypothèses du départ :

- La société kinoise change à plusieurs niveaux, c'est pourquoi nous nous sommes intéressé uniquement à l'aspect de la sexualité, qui a déjà connu une grande transformation. Ce changement dans les comportements sexuels des Kinois est

continu. En outre, il rencontre des résistances avec une intensité plus ou moins significative au sein de la société : c'est la rigidité des mœurs qui semble constituer le plus grand obstacle à l'avancement du fait homosexuel masculin, ce qui n'arrête pas pour autant une catégorie sociale, au nom du droit à la différence et du devoir à l'indifférence.

- Avant les années 1990, le rythme de ce changement des comportements sexuels était lent, imperceptible, au point qu'il paraissait presque inexistant. Avec la venue de la libéralisation sociale des années 1990 dans la vie des populations congolaises (libertés politique, religieuse, médiatique, d'association...), le rythme du changement a été accéléré. Il est beaucoup plus visible et rapide.

- L'enquête a porté principalement sur les origines de l'homosexualité masculine à Kinshasa définies par les homosexuels masculins eux-mêmes ou leurs proches. Plusieurs facteurs sont en jeu et ceux que l'étude fait apparaître ne constituent pas forcément les seules causes de ce phénomène à Kinshasa. Toutes proportions gardées et à partir des réponses reçues, elle dresse le bilan suivant : le facteur important retenu par nos répondants montre l'influence prépondérante de l'environnement, des médias, de l'atmosphère familiale et politique dans laquelle vivent les jeunes. Les deuxième et troisième raisons citées sont autant de facettes de cette première cause : la responsabilité incombe aux familles qui échouent à transmettre les valeurs justes, comme à celles qui les imposent par une discipline trop stricte. Nous insistons particulièrement sur l'aspect économique du problème. La pauvreté est étroitement liée aux autres facteurs : elle est responsable des mauvaises conditions de vie (dépendance des jeunes, etc.) qui conduisent à l'homosexualité masculine. Les jeunes gens semblent donc être des agents plus nombreux dans le changement des comportements sexuels à Kinshasa, parce qu'ils paraissent plus visibles. Toutefois, la majorité statistique ne signifie pas la majorité sociologique ; c'est pourquoi il convient de prendre aussi en compte le groupe de personnes disposant de hauts revenus qui influencent les pratiques homosexuelles. Il s'agit de la "haute bourgeoisie" qui a transformé l'homosexualité en sexualité de luxe à Kinshasa. Elle est minoritaire certes, mais sociologiquement majoritaire, car détentrice du pouvoir économique et donc d'action et de transformation des comportements sexuels chez la majorité statistique constituée par les jeunes.

Les causes de l'homosexualité masculine à Kinshasa, telles qu'elles sont définies, envisagent donc des solutions. D'une part, nous recommandons une plus grande sécurité économique pour les jeunes afin de remédier à leur dépendance : les

parents employés devraient recevoir un salaire qui leur permettrait de mieux prendre soins de leurs enfants. D'autre part, nous préconisons l'éducation sexuelle de la jeunesse pour deux raisons. Premièrement, il s'agit de donner les armes aux jeunes gens pour résister à ceux qui profiteraient de leur faiblesse ou de leur ignorance. En deuxième lieu, l'éducation sexuelle est un moyen efficace pour remédier à la curiosité morbide qui magnifie et dégrade à la fois le sexe auprès de la jeune génération.

Nous l'avons vu, la polémique sur l'homosexualité masculine à Kinshasa est un champ où s'entrechoquent des conceptions différentes de la sexualité masculine et, plus encore, des rapports entre les genres.

Des observations empiriques donnent à croire que les "pédé" jouent un rôle motivé par le besoin d'affirmer leur homosexualité et le besoin de se conformer à l'ordre social. D'où ce conflit de besoin. Cette situation d'ambivalence demeure pour nous une préoccupation, car ce enthousiasme n'est rien d'autre que l'expression de la difficulté à construire une identité originale par groupe d'individus qui ne demandent pas mieux que de s'exprimer comme tout le monde ; or tant que les termes de cette construction ne sont pas encore susceptibles d'être clairement saisis par l'observation scientifique, on demeurera toujours sur le champ du questionnement. Cela est vrai autant pour la ville de Kinshasa que pour d'autres cités où les rigidités sociales font que les individus inscrivent leur pratique homosexuelle dans des tactiques de camouflage pour ne pas être rejetés de la société.

Toutefois, la "visibilisation" de l'homosexualité masculine à Kinshasa, c'est-à-dire le processus qui fait en sorte que la réalité homosexuelle soit de plus en plus perceptible sans pour autant s'institutionnaliser, est la traduction du fait qu'elle commence à s'organiser en réseau informel et à investir les espaces publics, jadis terrains exclusifs des rencontres hétérosexuels. Cette "visibilisation" permet de postuler sur le fait que les homosexuels masculins de Kinshasa commencent lentement mais sûrement à vouloir sortir de l'ombre de la discrimination et de la stigmatisation dont ils sont l'objet. Y parviendront-ils, et comment ? Ces questionnements font que de facto, la réalité homosexuelle kinoise s'érige en préoccupation légitime du champ d'action de la sociologie, laquelle n'a eu de cesse de s'interroger sur son environnement. Le moment semble venu que l'homosexualité masculine kinoise sorte du domaine du scoop médiatique, pour être saisie et analysée au crible de la raison scientifique. Une raison scientifique qui se doit d'être nécessairement pluridisciplinaire et se doit aussi d'adopter une approche intégrée, pour que les faits et non les passions parlent dans un effort d'objectivité ou au moins d'honnêteté intellectuelle.

A Kinshasa, des hommes ont des rapports sexuels avec d'autres hommes et parmi eux, certains ont de nombreux partenaires sexuels, y compris des femmes. Ainsi, la pénétration anale entre hommes, sans préservatif, place également les partenaires féminines des hommes et leurs futurs enfants dans une situation à risque. Ce qui peut aussi justifier les taux d'infection au VIH élevés ; un facteur épidémiologique ignoré au niveau local et national. Ainsi, les programmes de prévention à ce groupe peuvent avoir une influence significative sur l'envergure future de l'épidémie.<sup>196</sup>

Par ailleurs, peut-on parler d'une recolonisation par le corps ? L'homosexualité masculine ne serait ni plus ni moins que la recolonisation du Sud par le Nord. Cette "pratique" de la jouissance sexuelle date d'ailleurs de la colonie : les élites intellectuelles et artistiques partaient parce que les colons belges profitaient des charmes locaux. Aujourd'hui, les flux majeurs s'organisent de l'Europe, de l'Amérique du Nord vers quelques pays d'Afrique noire. C'est évidemment le déséquilibre économique entre le consommateur et le consommable qui est à l'origine de ce marché mondial. Et loin de permettre à des peuples de gagner de l'argent, la jouissance homosexuelle ne fait qu'accroître la fracture : déracinement, acculturation, dégradation de la santé mentale et physique des prostitués, pédophilie, explosion du sida.

Plutôt que de se justifier par les libertés (sexuelles et autres) toujours chèrement acquises, pouvons-nous réfléchir aux nouveaux défis qui s'annoncent en commençant par modifier les mentalités dans le respect des identités de tous et sans jamais céder au conservatisme de saison. On aurait pu croire en une terre de respect. Quand la conquête des terres laisse place à la conquête des corps, on cherche en vain la fin d'un nouveau cauchemar de Darwin.<sup>197</sup>

<sup>196</sup> La réflexion inscrite dans ce paragraphe constitue l'objet d'étude de notre projet de thèse de doctorat en sociologie.

<sup>197</sup> La théorie de Darwin part d'un constat selon lequel, d'une part, il existe une grande variabilité entre les individus d'une même espèce, et même entre les individus issus des mêmes parents ; d'autre part, à chaque génération, une grande partie de ces individus sont éliminés dans la lutte pour la vie avant d'avoir pu donner naissance à leurs propres descendants. De ce double constat, Darwin tire une hypothèse qu'il va s'appliquer à justifier et à étayer tout au long de son ouvrage : la "*sélection naturelle ou la persistance du plus apte*", cette lutte continue pour l'existence, agissant sur un grand nombre de générations, peut aboutir à la production de nouvelles formes vivantes et à de nouvelles espèces. On peut dire, par métaphore, que la sélection naturelle recherche, à chaque instant et dans le monde entier, les variations les plus légères ; elle repousse celles qui sont nuisibles, elle conserve et accumule celles qui sont utiles ; elle travaille en silence, insensiblement, partout et toujours, dès que l'occasion s'en présente, pour améliorer tous les êtres organisés relativement à leurs conditions d'existence organiques et inorganiques." De ce fait, "les innombrables espèces, les genres et les familles qui peuplent le globe sont tous descendus, chacun dans sa propre classe, de parents communs".

Arrivée au terme de cette dissertation, nous voudrions revenir sur les principales décisions méthodologiques qui ont guidé notre parcours. En nous focalisant sur les diverses informations fournies par les enquêtés, nous avons fait le pari d'atteindre les objectifs assignés, même si, naturellement, les résultats auxquels nous sommes parvenu ne sauraient être valides à toutes les époques et pour tous les homosexuels masculins de la ville. Ils sont une coupe synchronique, enrichie de diverses mises en perspective historiques, de ce que pouvait signifier "être homosexuel masculin". La focalisation sur l'expérience vécue des acteurs et sur le récit de celle-ci a rendu nécessaire l'abandon de l'exigence de représentativité qui n'a pas de sens dans un travail centré non sur la quantification des effectifs mais sur la qualification par les acteurs. La procédure de recrutement en "boule de neige" a permis de gagner la confiance de ceux qui nous ont raconté leur vie, tout en évitant le récit, déjà bien représenté dans la littérature, des "virtuose" de l'homosexualité masculine. La pluralité de ces boules de neige et d'autres choix occasionnel ont permis d'éviter des effets trop brutaux d'homogénéité car c'est dans la nature même de l'objet, même si cela est sans doute de moins en moins vrai, l'homosexualité est parfois transversale aux structures sociales.

En effet, la portée de notre enquête doit être relativisée de plusieurs façons. Les résultats qui sont présentés ici ne sauraient valoir, sur le plan géographique, pour toute la ville de Kinshasa et, sur le plan historique, pour tous les temps. S'il est certain qu'il existe des contacts sexuels entre les personnes du même sexe à toutes les époques (avant, pendant et après la colonisation), ces contacts n'ont pas toujours la dimension symétrique et globalement égalitaire qu'elle a aujourd'hui à Kinshasa et, plus généralement en République Démocratique du Congo. De même, les références à l'époque précoloniale que nous alléguons ici pour démontrer l'ancienneté (et donc inséparablement, l'universalité et la légitimité) des pratiques homosexuelles doivent être relativisées puisqu'une homosexualité symétrique, telle que les personnes la vivent actuellement à Kinshasa contemporain, n'a pas grand-chose à voir (mais pas non plus rien à voir) avec l'homosexualité asymétrique, tant sur le plan des pratiques sexuelles que des clivages sociaux et générationnels, au sens d'écart d'âge.

Sur le plan géographique, le contact entre deux personnes de même sexe ne relève pas nécessairement, loin s'en fait, de l'identité homosexuelle telle qu'elle se développe dans la période récente à Kinshasa.

Les résultats de l'enquête doivent également être relativisés par un télescopage du sociologique et de l'épistémologique. En effet, les difficultés de terrain, liées notamment à la faiblesse du pouvoir et de la dimension des institutions homosexuelles à Kinshasa, ont limité les déplacements qui auraient permis d'entrer en contact avec davantage d'homosexuels dans la ville. Ceci doit être tempéré par le fait qu'une étude qualitative du type de celle que nous proposons n'a pas pour vocation de prendre appui sur un échantillon "représentatif", comme nous venons de l'expliquer à la partie introductive.

Pour terminer, la question homosexuelle à Kinshasa est loin d'être épuisée, car chaque réponse proposée suscite de nouvelles interrogations. Les réponses proposées à cette question dans ce travail peuvent servir de tremplin à d'éventuelles critiques qui, faut-il le préciser, seraient les bienvenues, pour l'avancement dans la bonne compréhension sociologique, et partant scientifique de cette réalité sociosexuelle.

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

## BIBLIOGRAPHIE

---

### 1. Ouvrages

1. Ablove, H. et alii, *The Lesbian and Gay Studies Reader*, New York/Londres, Routledge, 1993.
2. Agacinski, S., *Politique des sexes*, Paris, Seuil, 1998.
3. *All Africa symposium on HIV/AIDS & human rights: official report*. ICC, GALZ, 2004.
4. Alpe, Y. et alii, *Lexique de sociologie*, Paris, Ed. Dalloz, 2005.
5. Awondo Awondo, S. P., *l'homosexualité dans les représentations sociales camerounaises : esquisse d'une anthropologie a partir des Beti*, Université de Yaoundé I, Yaoundé, 2001.
6. Ba, A., *Télévision, paraboles et démocratie en Afrique*, Paris, l'Harmattan, coll. "Champs Visuels", 1996.
7. Badinter, E., *XY De l'identité masculine*, Paris, Ed. Odile Jacob, 1992.
8. Bajos, N., et alii (eds.), *La sexualité au temps du sida*, Paris, PUF, Coll. Sociologie d'aujourd'hui, 1998.
9. Bayer, R., *Homosexuality and American Psychiatry*, New York, Basic Books, 1981.
10. Becker, H. S., *Outsiders*, Paris, Ed. Métailé, 1985.
11. Beitone, A. et alii, *Sciences sociales*, Paris, éd. Dalloz, Coll. Aide-mémoire, 2007.
12. Bell, A. et Weinberg, M., *Homosexualité. Un rapport officiel sur les comportements homosexuels masculins et féminins par l'Institut de recherche sexologique fondé par Alfred C. Kinsey*, Paris, Albin Michel, 1980.
13. Berger, P. et Luckman, T., *La construction sociale de la réalité*, Trad. Française, Paris, Méridiens-Klincksiek, 1986 (1966).
14. Bersani, L., *Homos*, Paris, Odile Jacob, 1998.
15. Blackwood, E., *The Many Faces of Homosexual Behavior*, New York/London, Harrington Park Press, 1986.

16. Blackwood, E., *The Many Faces of Homosexuality: Anthropological Approaches to Homosexual Behavior*, New York/London, Harrington Park Press, 1986.
17. Bon, M. et d'Arc, A., *Rapport sur l'homosexualité de l'homme*, Paris, Ed. Universitaires, 1974.
18. Boswell, J., *Christianisme, tolérance sociale et homosexualité*, Paris, Gallimard, 1985.
19. Boudon, R., *La logique du social*, Hachette, Paris, 1979.
20. Bourcier, M. H., *Queer zones : politiques des identités sexuelles, des représentations et des savoirs*, Paris, Coll. Modernes, Balland, 2001.
21. Bourcier, M. H., Robichon, S., *Parce que les lesbiennes ne sont pas des femmes : autour de l'œuvre politique, théorique et littéraire de Monique Wittig*, Paris, Éditions gaies et lesbiennes, 2002.
22. Bourdieu, P., *La domination masculine*, Paris, Editions du Seuil, Coll. Liber, 1998.
23. Bourdieu, P., *Choses dites*, Paris, Minuit, Coll. "Le sens Commun", 1987.
24. Bourdieu, P., *Le sens pratique*, Paris, Minuit, 1980.
25. Bozon, M., *Sociologie de la sexualité*, Paris, Nathan-VUEF, coll. "128", 2002.
26. Brune, F., *Les médias pensent comme moi, fragments du discours anonyme*, Paris, l'Harmattan, 1993.
27. Buisson-Fenet, H., *L'Eglise catholique et l'homosexualité masculine en France de 1971 à 2000*, Presses Universitaires de Vincennes, Coll. Culture et Société, 2004.
28. Bullough, V. L., *Homosexuality, a History*, New York, Meridian Book/New American Library, 1979.
29. Bullough, V. L., *Sexual Variance in Society and History*, Chicago, University of Chicago Press, 1976.
30. Cabbré, Br. et alii., *Les femmes dans les livres scolaires*, Bruxelles, Ed. Pierre Mardaga, 1985.

31. Cavailhès, J., Dutey P. et Bach-Ignasse, G., *Rapport gai. Enquête sur les modes de vie homosexuels*, Paris, Persona, 1984.
32. Cooley, Ch. H., *Human nature and the social order*, New York, Scribner, 1902.
33. Corraze, J., *L'homosexualité*, Paris, 8<sup>ème</sup> éd. PUF, Coll. Que sais-je, 2006.
34. Corraze, J., *L'homosexualité*, Paris, 4<sup>ème</sup> éd. PUF, coll. "Que sais-je", 1994.
35. Courouve, C., *Vocabulaire de l'homosexualité masculine*, Paris, Payot, 1985.
36. Denis, Cl. et alii, *Individu et société*, New York, McGraw-Hill, 1991.
37. Deschamps, C., *Le miroir bisexuel : une socio-anthropologie de l'invisible*, Paris, Balland, Coll. Modernes, 2002.
38. Dover, K. J. *Homosexualité grecque*, Genève, La pensée sauvage, 1982.
39. Durkheim, E., *Le suicide*, Paris, Quadrige/PUF, 9<sup>ème</sup> tirage, 1930.
40. Durkheim, E., *Les règles de la méthode sociologique*, Paris, 16<sup>ème</sup> éd PUF, 1967.
41. *Entre hommes. Prévention du VIH et des IST pour les hommes qui ont des rapports sexuels avec d'autres hommes*, Brighton, International Alliance HIV/AIDS, 2003.
42. Eribon, D., *Hérésies*, Paris, Fayard, 2003.
43. Eribon, D., *Papiers d'identité. Interventions sur la question gay*, Paris, Fayard, 2000.
44. Eribon, D., *Réflexion sur la question gay*, Paris, Fayard, 1999.
45. Etéki-Otabela, M. L., *Le totalitarisme des Etats africains : Le cas du Cameroun*, Paris, L'Harmattan, Coll. Etudes africaines, 2001.
46. Evans-Pritchard, E., *The Azande*, Oxford, Clarendon Press, 1971.
47. Everett, H. et alii, *Recherches institutionnelles*, Strasbourg, Cerdic, 1985.
48. Evrard, Fr., *De la Fellation dans la littérature*, Paris, Le Castor astral, 2000.
49. Foucault, M., *Dits et écrits : tome IV (1980-1988)*, Paris, Gallimard, 1994.
50. Foucault, M., *Histoire de la sexualité. La volonté du savoir*, Paris, Ed. Gallimard, Coll. Bibliothèque des histoires, 1976.

51. Foucault, M., *La volonté de savoir*, Paris, Gallimard, Coll. Bibliothèque des histoires, 1976.
52. Freud, S., *Trois essais sur la théorie sexuelle (Drei Abhandlungen zur Sexualtheorie)*, Paris, Foli, 1987.
53. Gibbon, E., *The History of The Decline and Fall of The Roman Empire*, London, 6<sup>th</sup> ed. Methuen, 1925.
54. Giddens, A., *La constitution de la société*, Paris, Quadrige/PUF, 2005. Traduit de l'anglais par Michel Audet.
55. Godard, D., *L'amour philosophique : L'homosexualité masculine au Siècle des Lumières*, (Paris), Ed. H & O, 2005.
56. Godart, D., *Dictionnaire des chefs d'Etat homosexuels ou bisexuels*, aux Editions H&O, 2005.
57. Gueboguo, Ch., *La question homosexuelle en Afrique. Le cas du Cameroun*, Paris, L'Harmattan, Coll. "Etudes Africaines", 2006.
58. Gueboguo, Ch., *Pour une lecture revue et corrigée de l'homosexualité dans la pensée doxique africaine : Impacts, dérapages et risques*, Communication présentée à l'Université Catholique d'Afrique Centrale, campus de Nkolbisson, dans le cadre des activités de l'APDHAC-ACTION (branche estudiantine de l'Association pour la Promotion des Droits de l'Homme en Afrique Centrale), le mercredi 18 janvier 2006.
59. Heinich, N., *Etre écrivain. Création et identité*, Paris, La Découverte, 2000.
60. Hendin, H., *The age of sensation, a psychoanalytic exploration*, Nex York, 1975.
61. Hirschfeld, M., *Les homosexuels de Berlin*, (Berlin), Frontispice de l'édition française, 1904.
62. Hurtig, M. C., Kail, M. et Rouch, H., *Sexe et genre. De la hiérarchie entre les sexes*, Paris, éditions du CNRS, 1991.
63. Katz, J. N., *Gay American History*, New York, Avon/Discus, 1978.
64. Katz, J. N., *Gay/Lesbian Almanac*, New York, Harper & Row, 1983.

65. Kouoh-Moukoury, T., *Les couples dominos, aimer dans la différence*, Paris, l'Harmattan, 1983.
66. Latour, B., *Changer de société – refaire de la sociologie*, Paris, La Découverte, 2006.
67. Leguay, Th., *Histoire raisonnée de la fellation*, GECEP/Le Cercle, 1999.
68. Lemieux, V., *A quoi servent les réseaux sociaux ?*, Sainte-Foy, Les éditions de l'IQRC, 2000.
69. Lemieux, V., *Les réseaux d'acteurs sociaux*, Paris, PUF, 1999.
70. Lhomond, Br. et Lagrange, H. (sous dir.), *L'entrée dans la sexualité. Les comportements des jeunes dans le contexte du sida*, Paris, La Découverte, 1997.
71. Malinowski, B., *La sexualité et sa répression dans les sociétés primitives*, trad. Française - Jankelevitch, S., Paris, 2<sup>ème</sup> éd. Payot, Coll. "Petite bibliothèque n° 28", 1989.
72. Marmor, J., *Sexologie contemporaine*, Québec, Presses de l'Université du Québec, 2005.
73. Marx, K., *Œuvres. Economie*, Paris, Tome 1, Gallimard, Coll. Bibliothèque de la Pléiade, 1965.
74. Mathieu, N. C., *L'anatomie politique : catégorisations et idéologies du sexe*, Paris, Côté femmes, 1991.
75. Mathieu, N. C., *L'arraisonnement des femmes : essais en anthropologie des sexes*, Paris, Editions de l'EHESS, nouvelle série XXIV, Coll. Les Cahiers de l'Homme, 1985.
76. McKenna, N., *L'épidémie silencieuse : VIH/sida et les hommes qui ont des relations sexuelles avec d'autres hommes dans le monde en développement*, London, Panos / ALCS, 1999.
77. Mercier, P., *Histoire de l'anthropologie*, Paris, 3<sup>ème</sup> éd. PUF, coll. "Le Sociologue", 1984.
78. Minton, H. L., *Gay and Lesbian Studies*, New York, Harrington Park Pr 1992.

79. Montreynaud, F., *Amours à vendre. Les dessous de la prostitution*, Paris, Glénat, 1993.
80. Morali-Daninos, A., *Sociologie des relations sexuelles*, Paris, PUF, coll. "Que sais-je ?", 1963.
81. Murray, S. O. and Roscoe, W., *Boy-wives and Female Husbands. Studies of African Homosexualities*, New York, St Martin's Press, 2001.
82. Nga Ndàngo, V., *Les médias au Cameroun : mythes et délires d'une société en crise*, Paris, l'Harmattan, 1993.
83. Oraison, M., *La question homosexuelle*, Paris, Seuil, 1975.
84. Overing et alii, *L'homosexualité*, Paris, Mame, 1967.
85. Poirier, J., *Histoire de l'ethnologie*, Paris, 1<sup>ère</sup> éd. PUF, coll. "Que sais-je ?", 1969
86. Pollak M., *Une identité blessée. Etudes de sociologie et d'histoire*, Paris, Métailié, coll. "Leçons de choses", 1993.
87. Pollak, M., *Les homosexuels et le sida : sociologie d'une épidémie*. Paris, Métailié, Coll. Leçons de choses, 1988.
88. Rauch, A., *Le premier sexe. Mutations et crise de l'identité masculine*, Paris, Hachette, Coll. "Histoires", 2000.
89. Sabatier, R., *Sida l'épidémie raciste*, Paris, L'Harmattan/Panos, 1989.
90. Schlick, J. et Zimmermann (Sous la dir.), *L'homosexuel(le) dans les sociétés civiles religieuses*, Strasbourg, Cerdic publication, 1985.
91. Seidman, S. (ed.), *Queer Theory/Sociology*, Cambridge, Blackwell Publishers, 1996.
92. Sergent, B., *L'Homosexualité initiatique dans l'Europe ancienne*, Paris, Payot, 1986.
93. Sergent, B., *L'Homosexualité dans la mythologie grecque*, Paris, Payot, 1984.
94. Simon, J. H. and Gagnon, W., *Sexual conduct*, New York, Aldine, 1973.
95. Sperber, D. et Wilson, D., *La pertinence. Communication et cognition*, Paris, Minuit, 1989.
96. Tauxier, L., *Les noirs du Soudan : Pays Mossi et Gourounni*, Paris, Emile Le Rose, 1912.

97. Vangrenweghe, D., *Sida et sexualité en Afrique*, Bruxelles, EPO, 2000.
98. Verdrager, P., *Le sens critique*, Paris, L'Harmattan, Coll. "Logiques sociales", 2001.
99. Warnier, J.- P., *La mondialisation de la culture*, Paris, La Découverte, coll. "Repères", 1999.
100. Weber, M., *L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme*, Paris, Plon, 1964.
101. Wilson, E. O., *L'Humaine nature. Essai de sociobiologie*, Paris, Stock, 1979.
102. Wittig, M., *La pensée straight (1992)*, Paris, Balland, Coll. Modernes, 2001.

## 2. Périodiques

1. Bazin, L. et alii, "Déclinaisons anthropologiques des sexualités", in *journal des anthropologues*, n°82-83, 2000.
2. Bill Stanford, P., "An ethnography of silences: Race, (homo)sexualities, and a discourse of Africa", in *African studies review*, New Brunswick, NJ, Etats-Unis, vol. 43, n°3, 2000, pp. 39-58.
3. Desk Etats Islamiques I, "Maghreb (Algérie, Egypte, Libye, Maroc, Tunisie) : Homosexualité et prostitution", in *ODR / Analyses Public*, Berne-Wabern, Ed. Quellenweg 6, n° 5, Vol 7, 2000, pp. 1-12.
4. Douce, J., "De l'homosexualité", in *L'homosexuel(le) dans les sociétés civiles religieuses...*, pp. 99-106.
5. Evans-Pritchard, E., "Sexual inversion among the Azande", in *American Anthropologist*, 72, 1970, pp. 1428-1434.
6. Fassin, E., "Politiques de l'histoire : Gay New York et l'historiographie homosexuelle aux États-Unis", in *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, Coll. 125, 1998.
7. Jeay, A. M., "Homosexualité et SIDA au Mali...", in *Homosexualités et SIDA, Cahiers Gai-KITSCH- Camp...*, 1991.
8. *Journal des anthropologues* n°82-83, 2000.
9. Kenmogne, J. B., "La dynamique anale de la politique au Cameroun. Pouvoir, société et homosexualité", in *Le messenger*, Douala (Cameroun), 17 février 2006.

10. Le Pape, M. et Vidal, Cl., "Libéralisme et vécus sexuels à Abidjan", in *Cahiers internationaux de Sociologie*, Vol. LXXVI, Paris, CNRS, 1984.
11. Lhomond, Br. et Michael, St., "Homosexualité/hétérosexualité : les enquêtes sur les comportements sexuels en France et aux USA", in *Journal des anthropologues*, n°82-83, 2000.
12. *Libération*, n° 7523, 18 juillet 2005.
13. Mbembe, A., "Le potentat sexuel. A propos de la sodomie, de la fellation et autres privautés post-coloniales", in *Le Messager*, Douala (Cameroun), 14 février 2006.
14. Mburano Rwenge, "Facteurs contextuels des comportements sexuels ; le cas des jeunes de la ville de Bamenda (Cameroun)", in *IFORD*, Yaoundé, Cameroun, n°40, Octobre 1999.
15. Mendes-Leite, R., "La culture des sexualités à l'époque du SIDA...", in *Homosexualités et SIDA, Op. Cit.*, 1991.
16. Messiah, A., Mouret-Fourme, E., "Homosexualité, bisexualité : éléments de socio-biographie sexuelle", in *Population*, Vol. 5, n°48, Septembre-octobre 1993, pp. 80-1353.
17. Michelat, G., "Sur l'utilisation de l'entretien non directif en sociologie", in *Revue française de sociologie*, vol. 16, pp. 229-247.
18. Musenge Mwanza, G., "Evangélisation à Kinshasa : Une stratégie d'exploitation ou l'expression d'une foi ardente", in *Revue africaine de sociologie*, Dakar, CODESRIA, n°8, vol. 2, 2004.
19. Parent, C., "Les identités sexuelles et les travailleurs de l'industrie du sexe à l'aube du nouveau millénaire", in *Sociologie et société*, vol. XXXIII, 2001, pp. 159-178.
20. Plummer, K., "Symbolic Interactionism and Sexual Conduct: an emergent perspective", in *Human Sexual Relations*, New York, M<sup>ie</sup> Brake éd., Penguin Books, 1982.
21. Pollack, M., "L'homosexualité masculine ou le bonheur dans le ghetto ?", in *Communications*, n°35, 1982.

10. Le Pape, M. et Vidal, Cl., "Libéralisme et vécus sexuels à Abidjan", in *Cahiers internationaux de Sociologie*, Vol. LXXVI, Paris, CNRS, 1984.
11. Lhomond, Br. et Michael, St., "Homosexualité/hétérosexualité : les enquêtes sur les comportements sexuels en France et aux USA", in *Journal des anthropologues*, n°82-83, 2000.
12. *Libération*, n° 7523, 18 juillet 2005.
13. Mbembe, A., "Le potentat sexuel. A propos de la sodomie, de la fellation et autres privautés post-coloniales", in *Le Messager*, Douala (Cameroun), 14 février 2006.
14. Mburano Rwenge, "Facteurs contextuels des comportements sexuels ; le cas des jeunes de la ville de Bamenda (Cameroun)", in *IFORD*, Yaoundé, Cameroun, n°40, Octobre 1999.
15. Mendes-Leite, R., "La culture des sexualités à l'époque du SIDA...", in *Homosexualités et SIDA, Op. Cit.*, 1991.
16. Messiah, A., Mouret-Fourme, E., "Homosexualité, bisexualité : éléments de socio-biographie sexuelle", in *Population*, Vol. 5, n°48, Septembre-octobre 1993, pp. 80-1353.
17. Michelat, G., "Sur l'utilisation de l'entretien non directif en sociologie", in *Revue française de sociologie*, vol. 16, pp. 229-247.
18. Musenge Mwanza, G., "Evangélisation à Kinshasa : Une stratégie d'exploitation ou l'expression d'une foi ardente", in *Revue africaine de sociologie*, Dakar, CODESRIA, n°8, vol. 2, 2004.
19. Parent, C., "Les identités sexuelles et les travailleurs de l'industrie du sexe à l'aube du nouveau millénaire", in *Sociologie et société*, vol. XXXIII, 2001, pp. 159-178.
20. Plummer, K., Symbolic "Interactionism and Sexual Conduct: an emergent perspective", in *Human Sexual Relations*, New York, Mike Brake éd., Penguin Books, 1982.
21. Pollack, M., "L'homosexualité masculine ou le bonheur dans le ghetto ?", in *Communications*, n°35, 1982.

22. Schlick, J. et Zimmer Mann, M., "L'homosexuel (le) dans les sociétés civiles et religieuses", in *Recherches institutionnelles*, Strasbourg Cerdic, N° 15, 1985.
23. Simon, W. and Gagnon, J. H. "Sexual Scripts: Permanence and Change", in *Archives of Sexual Behaviour*, Vol. 15, n° 2, 1986.
24. Thuillier, P., "L'homosexualité devant la psychiatrie", in *La Recherche*, n° 213, Septembre 1989.
25. Toupin, L., "Scission politique du féminisme international sur la question du 'trafic des femmes' : vers la 'migration' d'un certain féminisme radical ?", in *Recherches féministes*, vol. 15, n°2, 2002, pp. 9-40.
26. Weeks, J., "Anthropological notes on the Bangala of the Upper Congo River", in *Journal of the anthropological Institute of Great Britain and Ireland*, 1909, pp. 416-459.

### 3. Webiographie

1. Abeli Zahabu, "Si jeunesse savait à la rescousse des individus LGBTI en RDC", in *Behind The Mask*, a website magazine on lesbian and gay affairs in africa Source : <http://www.mask.org.za/article.php?cat=french&id=1909>, mise en ligne, le 08 juillet, 2008.
2. Diouf, D. et alii., "Working with the media to reduce stigma and discrimination towards MSM in Senegal", WePeC6153.
3. Gueboguo, C., *Ce que parler veut dire : Essai d'analyse de 10 rumeurs circulant dans les milieux gais au Cameroun*, 2003. Source : [www.semgai.free.fr](http://www.semgai.free.fr)
4. Gueboguo, C., *Suicide et Homosexualité en Afrique*, 2002. Source : [www.semgai.free.fr](http://www.semgai.free.fr)
5. Gueboguo, Ch., "L'homosexualité en Afrique : sens et variations d'hier à nos jours", in *Socio-logos*, Numéro 1, [En ligne], mis en ligne le : 1<sup>er</sup> septembre 2006. URL : <http://sociologos.revues.org/document37.html>

6. Lefebvre, Chr., *Les représentations de l'homosexualité au sein des romans pour adolescents*. Source : [http://jeunet.univ-lille3.fr/spip/article.php3?id\\_article=597](http://jeunet.univ-lille3.fr/spip/article.php3?id_article=597)
7. Ly, A. et alii., "Building a broad coalition to support HIV/AIDS/STI responses for MSM in Senegal", WePeC6150
8. Niang, C. et alii., "Men who have sex with men in Burkina Faso, Senegal, and The Gambia : the multi-country HIV/AIDS program approach", WePeC6156.
9. Pires, Al., *Echantillonnage et recherche qualitative : essai théorique et méthodologique*, Université d'Ottawa, Un document produit en version numérique par Jean-Marie Tremblay, bénévole, Professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi. Site web pédagogique : <http://www.uqac.ca/jmt-sociologue/>
10. Riethauser, S., *Histoire de l'homosexualité : le triomphe de la médecine sur l'amour*. Source : <http://www.lesrosettes.com/article-5299341.html>
11. Sharma, A. et alii., "HIV risk and prevention among men who have sex with men in Nairobi, Kenya", WePeC6148.
12. <http://perso.wanadoo.fr/philosophie/science.htm>
13. [http://choucrouteweb.net/Reportages/ladder\\_theory1.html](http://choucrouteweb.net/Reportages/ladder_theory1.html)
14. <http://www.monchoix.net/lectures-gays/dictionnaire-des-chefs-d-etat-homosexuels-ou-bisexuels-article1007.html>
15. [http://semgai.free.fr/doc\\_et\\_pdf/Awondo.pdf](http://semgai.free.fr/doc_et_pdf/Awondo.pdf)
16. [http://fr.wikipedia.org/wiki/Khnumhotep\\_et\\_Ni%C3%A2nkhkhnum](http://fr.wikipedia.org/wiki/Khnumhotep_et_Ni%C3%A2nkhkhnum)
17. <http://www.monchoix.net/premier-pas/la-tombe-de-niankhkhnum-et-khnumhotep-article630.html>
18. [http://www.egyptology.com/niankhkhnum\\_khnumhotep/](http://www.egyptology.com/niankhkhnum_khnumhotep/)
19. <http://www.osirisnet.net/mastabas/niankh/niankh.htm>
20. <http://www.uqac.ca/jmt-sociologue/>
21. [http://fr.wikipedia.org/wiki/Portail:Sexualit%C3%A9\\_%26\\_Sexologie](http://fr.wikipedia.org/wiki/Portail:Sexualit%C3%A9_%26_Sexologie)
22. <http://fr.wikipedia.org/wiki/Homosexualit%C3%A9>

23. <http://site.homosexualite.free.fr/cequestlhomosexualite.htm>
24. <http://site.homosexualite.free.fr/cequestlhomosexualite.htm>
25. [http://www.popcouncil.org/pdfs/BangkokPosters/Niang\\_MSM\\_4Country.pdf](http://www.popcouncil.org/pdfs/BangkokPosters/Niang_MSM_4Country.pdf)
26. [http://www.popcouncil.org/pdfs/BangkokPosters/Broad\\_Coalition.pdf](http://www.popcouncil.org/pdfs/BangkokPosters/Broad_Coalition.pdf)

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE

## TABLE DE MATIERE

<b>0. INTRODUCTION.....</b>	<b>1</b>
0. 1. PRESENTATION DE L'OBJET D'ETUDE .....	1
0. 2. ETAT DE LA QUESTION .....	3
0. 3. PROBLEMATIQUE DE L'ETUDE.....	9
0. 5. JUSTIFICATION DU CHOIX DU SUJET ET INTERET DE L'ETUDE.....	13
0. 6. METHODOLOGIE DE LA RECHERCHE.....	15
0. 6. 1. Principes sociologiques d'analyse du phénomène homosexuel masculin à Kinshasa.....	15
0. 6. 2. Méthode de recherche.....	17
0. 6. 3. Techniques de recherche.....	22
0. 6. 3. 1. Echantillonnage.....	22
0. 6. 3. 2. Techniques de collecte des données.....	26
0. 7. STRUCTURE DU TRAVAIL .....	28
<b>CHAP. I. CADRE THEORIQUE ET CONCEPTUEL.....</b>	<b>29</b>
I. 1. DEFINITION DES CONCEPTS.....	29
I. 1. 2. Masculinité et autres genres.....	31
I. 1. 3. Du concept Genre.....	34
I. 1. 4. Constructions sociales.....	35
I. 1. 5. Comportement et désir, activité et identité.....	36
I. 1. 6. Sexe, amour et émotion.....	37
I. 1. 7. Homosexualité.....	39
I. 1. 8. De l'homosexualité, par rapport à cet objet d'étude ?.....	42
I. 1. 9. Et les travestis ? Et les transsexuels ?.....	43
I. 2. APPROCHES THEORIQUES DE RECHERCHE.....	44
<b>CHAP. II. MANIFESTATIONS ET FACTEURS EXPLICATIFS DE L'HOMOSEXUALITE A KINSHASA CONTEMPORAIN.....</b>	<b>51</b>
II. 1. LA CONSTRUCTION HISTORIQUE DE L'HOMOSEXUALITE AU CONGO-KINSHASA .....	51
II. 2. MANIFESTATIONS DE L'HOMOSEXUALITE DANS LA VILLE DE KINSHASA.....	56
II. 3. LES JUSTIFICATIONS DE LA PROPENSION DE L'HOMOSEXUALITE MASCULINE DE NOS REpondants.....	63
II. 3. 1. L'influence mercantile.....	64
II. 3. 2. L'influence des medias.....	67
II. 3. 3. Dysfonctionnement du contrôle social.....	69
II. 3. 4. La politique dans le sexe .....	72

II. 3. 5. *Les pratiques homosexuelles à travers les jeux érotiques chez les jeunes garçons*..... 73

II. 3. 6. *Homosexualité en l'absence de femmes*..... 75

II. 3. 7. *Le phénomène homosexuel masculin dans le milieu pénitentiaire de Kinshasa*..... 78

II. 4. *LES PRATIQUES HOMOSEXUELLES MASCULINES*..... 82

II. 4. 1. *Rapports sexuels*..... 82

II. 4. 2. *La fellation, expression de domination ou une preuve d'amour : opinions des répondants*..... 87

II. 4. 3. *Rôles sexuels, plaisir et formes relationnelles*..... 89

II. 4. 4. *Recours aux fétiches, marchandisation et violence* ..... 91

II. 4. 5. *La consommation nocturne et festive*..... 95

II. 4. 5. 1. *Les boîtes de nuit : un espace pour la mise en vente symbolique des corps*..... 95

II. 4. 5. 2. *La prise de contact par séduction et participation au réseau interrelationnel*..... 99

II. 4. 5. 3. *La mise en vente symbolique des corps et les manœuvres de séduction* ..... 99

II. 4. 5. 4. *Persomnalisation et utilisation des espaces de l'établissement*..... 101

**CHAP. III : CONSTRUCTION DE SOCIABILITE POUR UNE IDENTITE HOMOSEXUELLE**..... 105

III. 1. *IDENTITE HOMOSEXUELLE MASCULINE : ENTRE SINGULARITE ET SIMILARITE*.... 105

III. 1. 1. *Tendance à la singularité*..... 105

III. 1. 2. *Tendance à la similarité*..... 108

III. 1. 3. *Entre singularité et similarité : tendance à l'ambivalence*..... 109

III. 2. *QUELQUES ELEMENTS CARACTERISTIQUES DE L'HOMOSEXUALITE MASCULINE A KINSHASA*..... 111

III. 2. 1. *Présentation de la morphologie de l'homosexuel masculin à Kinshasa*..... 111

III. 2. 2. *L'hermétisme du langage du milieu homosexuel masculin kinois*..... 114

III. 2. 3. *La rencontre dans les milieux homosexuels*..... 114

III. 2. 3. 1. *Les expressions liées au salut*..... 114

III. 2. 3. 2. *Les expressions liées aux autres contacts*..... 116

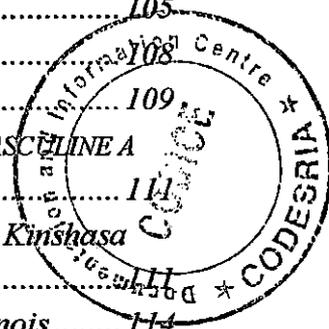
III. 2. 3. 3. *Les expressions relatives à la règle du silence*..... 118

III. 3. *VERS UNE CULTURE ET ENJEU D'UNE COMMUNAUTE*..... 120

III. 3. 1. *Les métiers des 'pédé' à Kinshasa*..... 121

III. 3. 2. *Formation identitaire centrée sur : charmer, plaire, séduire*..... 123

III. 3. 3. *Le culte du corps et de la jeunesse* ..... 125



III. 3. 4. <i>Culture du rêve</i> .....	126
III. 3. 5. <i>Vers une culture homosexuelle masculine à Kinshasa ?</i> .....	127
III. 3. 6. <i>L'homosexualité masculine à Kinshasa : une société stratifiée</i> .....	129
III. 3. 7. <i>Vers une homosociabilité masculine ?</i> .....	131
<b>CHAP. IV : L'HOMOSEXUALITE ET LA CONSTRUCTION SOCIALE DANS LES REPRESENTATIONS KINOISES</b> .....	<b>136</b>
IV. 1. <i>LE SEXISME : UNE FORME DE CONSTRUCTION POUR LA DIFFERENCIATION SOCIALE</i> .....	136
IV. 2. <i>HOMOSEXUALITE, PEDOPHILIE ET PEDERASTIE</i> .....	138
IV. 3. <i>L'HOMOSEXUALITE : UNE PRATIQUE DE CLASSE ET UNE SECTE OU UNE PATHOLOGIE ET UNE MALADIE MENTALE ?</i> .....	139
IV. 4. <i>UNE HOMOSEXUALITE REPROUVEE</i> .....	142
IV. 5. <i>UNE HOMOSEXUALITE TOLEREE</i> .....	144
IV. 6. <i>UNE HOMOSEXUALITE VECUE</i> .....	145
IV. 7. <i>'RESTER UN HOMME'</i> .....	147
IV. 8. <i>LA FIGURE DU 'PEDE'</i> .....	148
IV. 9. <i>NORMALISATION ET DESTINS HOMOSEXUELS</i> .....	150
<b>CONCLUSION</b> .....	<b>153</b>
<b>BIBLIOGRAPHIE</b> .....	<b>160</b>
<b>TABLE DE MATIERE</b> .....	<b>171</b>

CODESRIA - BIBLIOTHEQUE